

TEHERAN

MENSUEL CULTUREL IRANIEN EN LANGUE FRANÇAISE

N° 41, Avril 2009, 4e ANNEE

PRIX 1000 TOMANS

ISSN 2008-1936

www.teheran.ir

Des Qâdjârs à la révolution de 1979, évolution et modernisation des forces armées en Iran



La Revue de Téhéran

affiliée au groupe
de presse Ettelaat

Direction
Mohammad-Javad Mohammadi

Rédaction en chef
Amélie Neuve-Eglise

Secrétariat de rédaction
Arefeh Hedjazi
Djamileh Zia

Rédaction
Rouhollah Hosseini
Esfandiar Esfandi
Babak Ershadi
Farzaneh Pourmazaheri
Afsaneh Pourmazaheri
Samira Fakhariyan
Shekufeh Owlia
Hoda Sadough
Alice Bombardier
Mahnaz Rezaï
Saeed Kamali Dehghan

Correspondants en France
Mireille Ferreira
Élodie Bernard

Correction
Béatrice Tréhard

Graphisme et Mise en page
Monireh Borhani

Site Internet
Mohammad-Amin Youssefi

Adresse:
Presses Ettelaat,
Av. Naft-e Jonoubi,
Bd. Mirdamad,Téhéran, Iran
Code Postal:1549953111
Tél: +98 21 29993615
Fax: +98 21 22223404
E-mail: **mail@teheran.ir**

Imprimé par Iran-Tchap

Recto de la couverture:
Armure militaire iranienne datant du XVe siècle,
conservée au New York Metropolitan Museum of Art



Premier mensuel iranien en langue française
N° 41 - Farvardin 1388 / Avril 2009
Quatrième année
Prix 1000 Tomans

Sommaire

La gendarmerie nationale d'Iran

Rezâ BASTAMI
Traduit par
Babak ERSHADI

Au début du XXe siècle, pendant les premières années du mouvement constitutionnaliste, la nécessité de l'existence d'une force militaire centralisée, puissante et efficace, capable d'assurer l'autorité du gouvernement central sur l'ensemble du territoire se fit ressentir. Cependant, les premières initiatives pour former une telle force échouèrent, jusqu'à ce que les évolutions politiques de l'époque de la révolution constitutionnelle révèlent l'urgence de la formation d'une «organisation militaire fiable».

En 1908, la Brigade iranienne des Cosaques commandée par les Russes[1] bombarda violemment le siège du Parlement, avant de le dissoudre illégalement. Par conséquent, les commandants de la Brigade des Cosaques manifestèrent ouvertement leur opposition au régime constitutionnel. Un an plus tard, en 1910, après le couronnement du jeune roi qâdjâr Ahmad Shâh, le pays souffre encore de l'absence d'une armée unifiée et puissante. En outre, les événements survenus pendant les trois ans de combat entre les constitutionnalistes et les forces contre-révolutionnaires réunies autour de Mohammad Ali Shâh affaiblirent considérablement le pouvoir du gouvernement central, de sorte que ce dernier perdit pratiquement son autorité sur la plupart des provinces du pays. En outre, l'affaiblissement du gouvernement central entraîna des conflits d'influence et de pouvoir parmi les chefs de tribu, ce qui menaça la sécurité du commerce et des activités économiques. La trésorerie publique fut incapable de payer ses dettes et fut au bord de la faillite.

Tandis que l'insécurité régna dans les provinces, la Grande-Bretagne exigea du gouvernement central la création d'une nouvelle organisation militaire pour protéger les voies commerciales, notamment dans les régions du sud. La Russie soutint, pour sa part, la position de Londres, en mettant l'accent sur la sécurisation des régions septentrionales du pays. En réalité, les deux puissances coloniales se préoccupèrent, l'une comme l'autre, de la sécurité de leurs zones d'influence en Iran. Les Britanniques avaient même menacé de prendre directement en main l'initiative de la formation d'une nouvelle organisation militaire en Iran si le gouvernement iranien ne s'en occupait pas lui-même.

Dans un premier temps, le gouvernement iranien s'efforça de restructurer ce qui restait encore de son armée de terre, en comptant surtout sur les unités militaires installées à Téhéran. Mais cette stratégie révéla aussitôt ses limites. C'est la raison pour laquelle le cabinet du nouveau Premier ministre, Mostofi al-Mamâlek, élabora un plan prévoyant la formation d'une nouvelle organisation militaire pour assurer la sécurité intérieure du territoire, sous la supervision des conseillers militaires étrangers. Ce plan aboutit d'abord à la création de la «Gendarmerie du Trésor» (*jândarmeri-e khazâneh*) et ensuite de

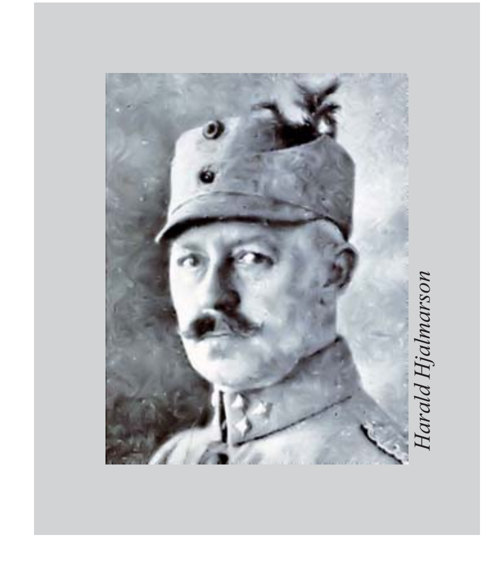
la «Gendarmerie nationale» (*jândarmeri-e melli*). La gendarmerie moderne créée à l'époque de la dynastie des Qâdjârs ne dura que onze ans, car cette organisation militaire créée en 1910 par le suédois Hjalmarson et ses conseillers fut dissolue en 1921, peu de temps après le coup d'Etat de Rezâ Khân.

Création de la Gendarmerie du Trésor

La deuxième législature du Parlement iranien (1909-1911) approuva le projet de loi portant sur la formation de la Gendarmerie nationale. Cette loi prévoyait la création de la gendarmerie, dans le cadre d'un plan général de modernisation des forces armées iraniennes par les conseillers militaires étrangers.[2]

Le 10 août 1910, le gouvernement présenta un projet de loi au Parlement pour demander l'autorisation d'embaucher plusieurs conseillers étrangers pour les ministères des Finances, de l'Intérieur et de la Justice. Dans ce projet de loi, le gouvernement proposait également d'engager trois officiers italiens dans la gendarmerie. Cependant, la trésorerie étant en difficulté, le projet d'embaucher des officiers étrangers pour accélérer le plan de la formation de la gendarmerie avança très lentement; et ce d'autant plus que le Parlement s'était opposé à l'époque aux conditions définies par les gouvernements russe et britannique pour l'octroi de prêts demandés par le gouvernement iranien.[3]

En tout état de cause, la gendarmerie nationale fut fondée dans le cadre d'un plan général pour les réformes des forces militaires. En novembre 1910, le Parlement ratifia une loi autorisant le gouvernement à engager des conseillers militaires italiens pour la gendarmerie


Harald Hjalmarson

ainsi que des conseillers financiers américains et français pour les ministères de l'Intérieur et de la Justice. Ces conseillers étrangers devaient présenter leur service au gouvernement iranien dans le cadre de l'application d'un plan général de réformes et de modernisation.

Etant donné l'opposition des gouvernements russe et britannique, l'Italie décida finalement de ne pas envoyer ses conseillers militaires en Iran. Par conséquent, Rome rejeta finalement les demandes successives de Téhéran. Le gouvernement iranien changea donc de stratégie pour ne pas attiser la sensibilité des gouvernements russe et britannique, en décidant d'engager des officiers suédois, avec qui il avait engagé des pourparlers en janvier 1911. Ainsi, en juin 1911, le gouvernement suédois envoya une équipe trois officiers en Iran commandée par le capitaine Jalmarson afin de former les effectifs de la gendarmerie iranienne, sous la supervision du ministère de l'Intérieur. Le premier objectif de la gendarmerie était alors d'assurer la sécurité des routes dans différentes régions du pays. Au mois

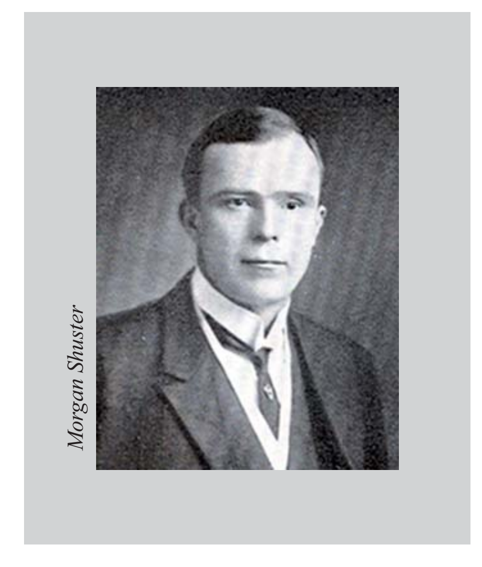
Les deux puissances coloniales se préoccupaient, l'une comme l'autre, de la sécurité de leurs zones d'influence en Iran. Les Britanniques avaient même menacé de prendre directement en main l'initiative de la formation d'une nouvelle organisation militaire en Iran si le gouvernement iranien ne s'en occupait pas lui-même.

En juin 1911, le gouvernement suédois envoya une équipe trois officiers en Iran commandée par le capitaine Jalmarson afin de former les effectifs de la gendarmerie iranienne, sous la supervision du ministère de l'Intérieur.

de septembre 1911, le Parlement approuva l'engagement de sept autres conseillers militaires suédois, qui arrivèrent avant la fin de cette même année.[4]

Le Parlement finit par ratifier, le 6 juillet 1911, la création de la gendarmerie du Trésor proposée par Shuster, et de la gendarmerie nationale supervisée par des officiers suédois.

Au même moment, le conseiller financier américain qui avait été engagé par le ministère des Finances fut nommé à la tête du Trésor Public. Le Parlement iranien avait autorisé l'engagement de l'américain Morgan Shuster pour qu'il dirige les réformes et la modernisation du système financier du pays. Dans le cadre de ses projets financiers, ce dernier décida de créer une gendarmerie du Trésor pour la collecte des impôts sur l'ensemble du territoire, mais également pour sécuriser les routes et lutter contre les bandits, afin de la transformer peu à peu en une véritable gendarmerie nationale. Cependant, de nombreux responsables politiques iraniens s'opposèrent aux projets de Morgan Shuster et le contraignirent à abandonner, tout en continuant à poursuivre avec beaucoup d'énergie ses efforts visant à créer sa gendarmerie du Trésor. Bien qu'il ait exprimé lui-même l'inutilité et le coût financier de la création de deux corps administrativement indépendants, le Parlement finit par ratifier, le 6 juillet 1911, la création de la gendarmerie du Trésor proposée par Shuster, et de la gendarmerie nationale supervisée par des officiers suédois.


Morgan Shuster

La première, originellement chargée de la collecte des impôts, prit de plus en plus de pouvoir, de sorte que ses effectifs furent également chargés de sécuriser les routes.[5] Quant à la gendarmerie du Trésor, elle fut essentiellement composée d'effectifs iraniens, et ne compta que quelques officiers américains et européens. L'un d'entre eux était le major Stocks, ancien attaché militaire de l'ambassade britannique à Téhéran, qui était connu pour son soutien aux partisans du mouvement constitutionnaliste en Iran. En parallèle, des avancées importantes furent réalisées en vue de transformer la gendarmerie en une force militaire entièrement iranienne, par la formation de nouveaux officiers ainsi que par le transfert des officiers d'autres corps armés vers la gendarmerie du Trésor. Morgan Shuster supervisa directement le choix des officiers.

La gendarmerie du Trésor s'impliqua dans de nombreux conflits et affrontements survenus à l'époque, ce qui contribua à augmenter l'importance de cette organisation militaire tant dans la politique intérieure que dans la politique étrangère de l'Iran.

Sur ordre de ce dernier, la gendarmerie du Trésor s'impliqua dans de nombreux conflits et affrontements survenus à l'époque, ce qui contribua à augmenter l'importance de cette organisation militaire tant dans la politique intérieure que dans la politique étrangère de l'Iran.[6] Dans son *Journal*, Morgan Shuster écrit: «*Il était absolument nécessaire que pour la collecte des impôts, le gouvernement iranien forme de nouvelles unités militaires modernes dans quatre points importants du pays, c'est-à-dire Tabriz, Qazvin, Ispahan et Shiraz. J'ai eu l'idée de créer un corps indépendant sous forme d'une gendarmerie du Trésor directement*

commandée par le Garde des Sceaux. J'exigeai que ce corps militaire soit considéré comme indissociable de la trésorerie.»[7]

En vertu de la loi du 13 juin 1911, le major Stocks, ancien attaché militaire de l'ambassade britannique à Téhéran, fut nommé commandant de la gendarmerie du Trésor. Il avait servi à l'ambassade britannique pendant quatorze ans et parlait très bien le persan. Cependant, les Russes s'opposèrent à sa nomination et le gouvernement iranien décida de ne pas le garder à ce poste.[8] Le gouvernement britannique ne réagit pas à l'opposition des Russes étant donné que l'insécurité régnait à l'époque dans les régions du sud de l'Iran, et les autorités civiles avaient du mal à choisir le lieu de service du major Stocks. Par ailleurs, l'acceptation de cette situation par les Britanniques était considérée par les autorités iraniennes comme la reconnaissance du traité de 1907. Le major Stocks quitta l'Iran pour l'Inde, avant d'y revenir après quelque temps. Le premier régiment de gendarmerie du Trésor fut formé par Morgan Shuster, et commandé par lui-même et cinq officiers américains.[9]

Le siège du régiment de la gendarmerie du Trésor se situait à Bâgh-e Shâh, à Téhéran. Ce régiment était composé d'un bataillon d'infanterie et d'un bataillon de cavalerie, composés de cinq compagnies chacun.[10] Morgan Shuster envisagea le développement de régiments afin de pouvoir installer de nouvelles unités de gendarmerie du Trésor dans d'autres grandes villes iraniennes. Dans ce but, il décida de créer un centre de formation militaire à Bâgh-e Shâh pour y former de nouveaux effectifs de la gendarmerie du Trésor. Grâce aux efforts de l'américain Morgan Shuster, la gendarmerie du Trésor gagna rapidement le respect et le soutien de l'opinion publique; cependant, cette nouvelle organisation militaire se heurta rapidement à d'importants problèmes, notamment l'existence d'importantes rivalités avec les Russes.

Grâce aux efforts de l'américain Morgan Shuster, la gendarmerie du Trésor gagna rapidement le respect et le soutien de l'opinion publique.

La Gendarmerie nationale

Le suédois Jalmarson avait, de son côté, préparé le terrain à la formation de la gendarmerie nationale, après s'être procuré assez d'informations sur la situation générale du pays. Il s'attela d'abord à préparer les programmes de formation militaire. En octobre 1911, l'Ecole des officiers commença ses activités avec une trentaine d'élèves. Quelques mois plus tard, en février 1912, Jalmarson fonda l'Ecole des sous-officiers, avec 66 élèves. Les premiers diplômés de ces écoles finirent leurs études six mois plus tard, c'est-à-dire au mois de mai 1912.

En octobre 1911, l'Ecole des officiers commença ses activités avec une trentaine d'élèves. Quelques mois plus tard, en février 1912, Jalmarson fonda l'Ecole des sous-officiers, avec 66 élèves.

La gendarmerie nationale fut officiellement inaugurée en mai 1912 avec les officiers du ministère de la Défense et les officiers de la gendarmerie du Trésor. Les diplômés des écoles de Jalmarson rejoignirent peu à peu ce groupe.[11]

Deux ans après la création de la gendarmerie nationale, cette force militaire se déploya vers les autres villes iraniennes. En décembre 1912, la gendarmerie nationale était composée de 21 officiers suédois et près de 3000 officiers et effectifs iraniens. Un an plus tard, le personnel de la gendarmerie nationale avait presque doublé: 36 officiers suédois et près de 6000 effectifs iraniens. En février 1912, Jalmarson créa



Hjalmarson (cinquième personne en partant de la gauche)

deux régiments à Téhéran ainsi qu'un régiment de gendarmes à Shiraz. Au début de l'année 1914, sept autres régiments de gendarmes sont fondés en Iran. La gendarmerie nationale avait deux sièges de commandements centraux à Téhéran, et des commandements locaux à Shiraz, Kermân, Qazvin, Ispahan et Boroudjerd. Durant ces années, le personnel de la gendarmerie nationale acquit de précieuses expériences au cours de ses nombreuses opérations, alors qu'elle absorbait un budget de plus en plus important. Les fonds nécessaires étaient fournis, en général, par les prêts octroyés par les gouvernements russe et britannique.[12]

Le personnel de la gendarmerie nationale acquit de précieuses expériences au cours de leurs nombreuses opérations, alors qu'elle absorbait un budget de plus en plus important. Les fonds nécessaires étaient fournis, en général, par les prêts octroyés par les gouvernements russe et britannique.

Selon les statuts de la gendarmerie nationale approuvés en 1912, cette organisation militaire était responsable de la sécurité à l'intérieur et à l'extérieur des villes, notamment la sécurisation des voies et des routes commerciales. La gendarmerie nationale devait également lutter contre les bandits et empêcher le désordre et les troubles. Les missions de la gendarmerie nationale nécessitaient naturellement le développement des activités des forces commandées par Jalmarson dans l'ensemble du territoire iranien, ce qui ne pouvait se réaliser que progressivement. Dans ce but, Jalmarson envisagea un plan en deux étapes, prévoyant le développement de la présence administrative et opérationnelle de la gendarmerie nationale dans les principaux réseaux routiers reliant Téhéran aux grandes villes du pays. Il organisa ensuite la formation de nouveaux régiments pour assurer la sécurité des autres régions du pays. ■

---

1. A ce propos, voir: Hedjazi, Arefeh, "La Révolution Constitutionnelle de 1906", *Revue de Téhéran*, Septembre 2006.
2. Cronin, Stefanie, *L'armée et le gouvernement des Pahlavi*, traduit en persan par Gholâm-Rezâ Alibâbâ'ï, Téhéran, éd. Khojasteh, 1998, p.37.
3. *Ibid.*, p.112.
4. *Ibid.* pp.40-41.
5. Akhavân, Safâ, *L'Iran et la Première Guerre mondiale*, éd. du Ministère des Affaires étrangères, Téhéran, 2001, p.240.
6. *Ibid.*, pp.242-243.
7. Shuster, Morgan, *La tyrannie en Iran*, traduit en persan par Abolhassan Moussavi Shoushtari, Téhéran, éd. SafialiShâh, 1983, p.77.
8. Ghâem-Maghâmi, Jahânguir , *L'Histoire de la gendarmerie en Iran, des origines à nos jours*, Téhéran, 1976, pp.110-112.
9. *Ibid.*, p.112.
10. Cronin, Stefanie, *Op.cit.*, p.43.
11. Alibâbâ'ï, Gholâm-Rezâ, *Ibid.* pp.116-117.
12. Cronin, Stefanie, *Op.cit.*, pp.43-44.

La gendarmerie
et
les puissances étrangères

Rezâ BASTAMI
Traduit par
Arash KHALILI

1- Les Britanniques

La Grande-Bretagne a soutenu, dès le début, l'idée de la création d'une gendarmerie nationale en Iran. En réalité, les Britanniques souhaitaient que cette organisation militaire joue le rôle d'un contrepoids face à l'influence de la Russie sur la Brigade des cosaques.[1]

Les officiers suédois avaient une confiance totale dans les Britanniques et n'avaient pas compris tout de suite les intentions du gouvernement de Londres. Au départ, le colonel Hjalmarson se rendit tous les jours à l'ambassade britannique de Téhéran pour discuter avec l'ambassadeur des affaires de la gendarmerie iranienne. Les Britanniques soutenaient les activités du colonel Hjalmarson et de ses officiers étant donné que les gendarmes iraniens et leurs commandants suédois assuraient la sécurité des routes caravanières pour le transport des marchandises des commerçants britanniques. En avril 1925, l'ambassadeur britannique à Téhéran écrivit: «*Les gendarmes sont de très bons soldats et travaillent efficacement pour la sécurité du pays.*»[2]

Cependant, un événement survenu peu après la formation du régiment de gendarmerie de la province du Fars (sud) changea radicalement les relations entre les Britanniques et les commandants suédois. Le consul d'Allemagne à Boushehr relate ainsi les détails de cet événement: «*Vers la fin du mois de décembre 1912, deux officiers suédois de la gendarmerie nationale, c'est-à-dire le major Brandel et le capitaine Nyström sont venus de Shiraz à Boushehr, à la tête de 40 gendarmes iraniens. Ils devaient se rendre au service des douanes pour prendre 1500 fusils et plusieurs mitrailleuses fabriqués en Allemagne pour la gendarmerie iranienne. Après leur arrivée à Boushehr, les deux officiers suédois reçurent de Téhéran l'ordre de rester quelques jours à Boushehr. Le consulat britannique réserva un accueil très chaleureux aux officiers suédois. Ces derniers furent invités à séjourner au consulat britannique. Mais le major Brandel et le capitaine Nyström préférèrent rejeter l'invitation du consulat britannique et louèrent une maison à l'extérieur de la ville. En effet, les officiers suédois voulaient montrer aux habitants de Boushehr qu'ils travaillaient pour le gouvernement iranien et non pas pour les Britanniques*." Il ajouta également: "*L'un des officiers suédois me confia: «*Les Anglais nous tendent la main pour nous aider, mais ils entravent en même temps nos activités. Nous devons leur faire comprendre que nous sommes au service du gouvernement iranien et non pas au service du gouvernement de Londres.*» La vigilance des officiers suédois fit comprendre aux autorités britanniques qu'il serait difficile de les mettre au service de leurs intérêts. C'est la raison pour laquelle l'ambassade de Grande-Bretagne à Téhéran essaya d'étendre son influence sur le commandement central de la gendarmerie nationale à Téhéran afin de*

contrôler l'ensemble des activités de la gendarmerie et de ses officiers suédois. Cependant, les Britanniques préféraient attendre la fin du projet de l'établissement de la gendarmerie dans la province du Fars, pour réaliser leur dessein."[3]

La Grande-Bretagne a soutenu, dès le début, l'idée de la création d'une gendarmerie nationale en Iran. En réalité, les Britanniques souhaitaient que cette organisation militaire joue le rôle d'un contrepoids face à l'influence de la Russie sur la Brigade des cosaques.

2- Les Russes

La réussite de la gendarmerie nationale à Téhéran pour assurer l'ordre et la sécurité des routes menant à la capitale contribua à inquiéter les Russes. Ces derniers craignaient la formation d'unités de gendarmerie dans la province du Fârs (sud) susceptible de rendre de grands services aux Britanniques et à leurs intérêts commerciaux en Iran. C'est pourquoi, les Russes regardaient d'un mauvais œil les activités de la gendarmerie nationale. En réaction au développement rapide de la gendarmerie iranienne commandée par les officiers suédois, les Russes essayèrent de renforcer la Brigade des cosaques, constituée de forces iraniennes mais sous leur commandement. En outre, ils voulaient que les unités de gendarmerie se soumettent au commandement de la Brigade des cosaques dans les régions septentrionales du pays.[4] Lorsque la Grande Bretagne découvrit le projet de la Russie, Londres proposa à Moscou de ne pas infiltrer d'officiers russes dans la gendarmerie nationale iranienne, mais d'augmenter le nombre des effectifs de la Brigade des cosaques à 6000 soldats, tandis que la gendarmerie nationale aurait entre 12 000 et 15 000 effectifs, proposition qui fut acceptée par les Russes. En outre, le gouvernement iranien s'engagea à consacrer un budget au développement de la Brigade des cosaques. Les Britanniques réussirent ainsi à empêcher les Russes de s'infiltrer dans l'administration de la gendarmerie nationale iranienne, et ce d'autant plus que les officiers suédois avaient installé les unités de la gendarmerie dans la province du Fârs, rassurant les Anglais quant à la sécurité de leur commerce dans les régions méridionales de l'Iran.

La réussite de la gendarmerie nationale à Téhéran pour assurer l'ordre et la sécurité des routes menant à la capitale contribua à inquiéter les Russes. Ces derniers craignaient la formation d'unités de gendarmerie dans la province du Fârs (sud) susceptible de rendre de grands services aux Britanniques et à leurs intérêts commerciaux en Iran.

En avril 1914, Hjalmarson prit un congé de six mois durant lequel il retourna en Suède. Pendant son absence, le major Klineberg fut nommé le commandant par intérim de la gendarmerie nationale. Les Britanniques sautèrent sur l'occasion pour retarder le paiement du salaire des officiers suédois qui étaient au service de la gendarmerie iranienne. Le major Klineberg écrivit alors une lettre au gouvernement iranien pour annoncer le mécontentement des officiers suédois. Au même moment, l'ambassadeur de France à Téhéran tenta de calmer la situation en demandant à l'ambassade britannique d'octroyer les prêts nécessaires au gouvernement iranien. L'ambassadeur britannique rejeta la demande de son homologue français, mais ce dernier réussit enfin à convaincre les officiers suédois de continuer leur service jusqu'au retour du général Hjalmarson.[5]

3- Les Allemands

La nomination du major Edouwal, commandant du régiment de Boroudjerd, à la tête de la gendarmerie nationale iranienne constitua un tournant important dans l'histoire de la gendarmerie en Iran. La Première Guerre mondiale avait commencé et les Allemands cherchaient à étendre leur influence sur la gendarmerie iranienne qui était la plus grande organisation militaire moderne du pays. A l'époque où le suédois Hjalmarson était à la tête de la gendarmerie nationale, l'ambassade d'Allemagne en Iran recevait régulièrement toutes les informations

relatives à la gendarmerie car contrairement à l'américain Morgan Shuster qui se méfiait des ambassades des pays étrangers à Téhéran, le général Hjalmarson ne cachait pas ses activités et il rendait régulièrement des rapports aux ambassades des grands pays européens.

Après le déclenchement de la guerre en Europe, les Allemands cherchèrent un moyen d'ouvrir un nouveau front contre les Russes et les Britanniques en Orient dans le but de menacer les intérêts de leurs adversaires surtout en Afghanistan et en Inde. Dans ce cadre, les Allemands avaient envisagé de prendre en main le contrôle de la gendarmerie nationale iranienne qui était la seule formation militaire régulière en Iran qui n'était pas sous l'influence des Russes ou des Britanniques.

Dans ce droit fil, l'ambassade d'Allemagne à Téhéran établit de bonnes relations avec les officiers suédois à Téhéran. Par ailleurs, l'ambassadeur d'Allemagne à Prague rencontra le général Hjalmarson lors de son retour en Iran afin de lui annoncer que le gouvernement allemand était prêt à l'aider à renforcer la gendarmerie nationale iranienne, notamment sous forme d'aides financières et logistiques. Cependant, Hjalmarson lui répondit que sa position dépendrait de la décision du gouvernement suédois de rester neutre ou d'entrer en guerre contre la Russie. Hjalmarson affirma à l'ambassadeur d'Allemagne à Prague que si la Suède restait neutre dans la guerre et dans le cas d'un conflit militaire entre l'Iran et la Russie, il rapatrierait les officiers suédois d'Iran. Par conséquent, Hjalmarson fit comprendre aux Allemands qu'il n'était pas disposé à coopérer avec eux contre la Russie et la Grande Bretagne en tant que commandant de la gendarmerie iranienne. Finalement, le gouvernement suédois décida de rapatrier la plupart de ses officiers en service en Iran, ce qui a affaiblit le commandement suédois de la gendarmerie nationale d'Iran.[6]

Après le départ de Hjalmarson, le major Edouwal fut nommé commandant en chef de la gendarmerie nationale iranienne. Il établi très vite de bonnes relations avec les Allemands et il réussit à convaincre les officiers suédois qui restaient toujours en Iran de coopérer

La Première Guerre mondiale avait commencé et les Allemands cherchaient à étendre leur influence sur la gendarmerie iranienne qui était la plus grande organisation militaire moderne du pays.



Seyyed Ziaoddin Tabâtabâ'i, Premier ministre et ministre de l'intérieur, accompagné de ses collaborateurs lors du coup d'Etat de 1921

avec l'Allemagne. Les ambassades russes et britanniques à Téhéran se méfiaient des activités de l'Allemagne destinées à s'infiltrer dans la gendarmerie iranienne. Pour empêcher la réalisation des projets des Allemands, ils devaient affaiblir la gendarmerie et le moyen le plus efficace était de bloquer le budget de la gendarmerie nationale. En 1915, la gendarmerie fut ainsi privée de toutes ressources financières pendant deux mois. Le major Edouwal écrit à ce sujet: «*C'était une période très difficile. Nous devions résister et essayer de trouver de l'argent.*»[7]

Les Allemands avaient envisagé de prendre en main le contrôle de la gendarmerie nationale iranienne qui était la seule formation militaire régulière en Iran qui n'était pas sous l'influence des Russes ou des Britanniques.

Pendant ce temps, plusieurs officiers suédois avaient déjà quitté l'Iran et le contrat de ceux qui restaient était sur le point de se terminer. C'est pourquoi, le gouvernement iranien présenta un projet de loi au Parlement pour demander un budget afin de renouveler les contrats avec les officiers suédois. Après l'approbation de cette loi, le gouvernement iranien conclut de nouveaux contrats avec six officiers suédois dont le major Nyström.[8]

Après quelques mois, le major Nyström fut nommé commandant en chef de la gendarmerie nationale. Tous les conseillers militaires suédois durent quitter l'Iran et il n'en resta que quatre au service du major Nyström. Le départ de la plupart des officiers suédois constitua une victoire politique pour les Britanniques, mais dans le même temps, la gendarmerie nationale perdit de son prestige par rapport à la Brigade des cosaques, sous l'influence des Russes. Les Britanniques durent donc trouver une solution pour empêcher le développement de l'influence des Russes dans le pays.[9]

Jusqu'en mars 1917, les Anglais formèrent deux brigades de police dans les provinces du Kermân et du Fârs. Cependant, le gouvernement iranien préféra renforcer la gendarmerie nationale et entama des négociations avec la Suède en vue de réengager plusieurs officiers suédois.

Les gouvernements iranien et britannique s'inquiétèrent du développement de l'influence des Russes en Iran. Dans ce sens, le gouvernement britannique proposa au gouvernement iranien la création de la police du sud sous l'égide des Britanniques. Jusqu'en mars 1917, les Anglais formèrent deux brigades de police dans les provinces du Kermân et du Fârs. Cependant, le gouvernement iranien préféra renforcer la gendarmerie nationale et entama des négociations avec la Suède en vue de réengager plusieurs officiers suédois. Au même moment, les Russes retirèrent leurs forces militaires d'Iran en raison de la révolution bolchevique de 1917.[10]

Pendant la présence des officiers suédois dans la gendarmerie nationale iranienne, les Russes et les Britanniques essayèrent constamment d'entraver leurs activités et d'affaiblir la gendarmerie. Mais à partir de 1917, les Britanniques s'aperçurent de la présence de tendances bolcheviques parmi certains éléments de la Brigade des cosaques. Cela conduisit de nouveau les Britanniques à soutenir le renforcement de la gendarmerie (1917) et l'engagement de nouveaux officiers suédois dans cette organisation militaire.

Cette fois-ci, le gouvernement soviétique de la Russie s'opposa à ce plan, étant donné que les bolcheviques russes souhaitaient rétablir leur influence en Iran par le biais de la Brigade des cosaques. Mais le coup d'Etat de Rezâ Khân, général de la Brigade de cosaques, déjoua les plans des soviétiques: après ce coup d'Etat, les Anglais s'emparèrent du contrôle des divisions des cosaques en Iran.

Après le coup d'Etat de Rezâ Khân, le gouvernement britannique se débarrassa rapidement de son adversaire russe sur la scène politique, économique et militaire de l'Iran. En outre, les Britanniques préférèrent soutenir les projets de Rezâ Khân pour créer une armée moderne et puissante, unifiée sous son commandement central. Pour réaliser

ce projet, le gouvernement né après le coup d'Etat annonça la fusion des unités de la gendarmerie (ministère de l'Intérieur) avec les organisations militaires du ministère de la Défense.[11]

Les hauts commandants iraniens de la gendarmerie nationale qui avaient coopéré avec le gouvernement du coup d'Etat de Rezâ Khân et du Premier ministre Seyyed Ziâ furent récompensés en obtenant des postes importants au sein du cabinet. Deux officiers de la gendarmerie, le colonel Sayyâh et le major Keyhan qui avaient collaboré avec Rezâ Khân pendant la prise de Téhéran, furent nommés respectivement gouverneur militaire de Téhéran et ministre de la Défense. Après le coup d'Etat, les hauts commandants de la gendarmerie furent nommés préfets et sous-préfets de la plupart des grandes villes.

Malgré la coopération de la gendarmerie avec le gouvernement du coup d'Etat, les politiques de Rezâ Khân finirent par affaiblir la gendarmerie en 1921. En effet, Rezâ Khân essaya de préparer le terrain à la fusion totale de la gendarmerie nationale dans les divisions des cosaques.[12]

Le 6 décembre 1921, Rezâ Khân réunit les commandants de la gendarmerie nationale à Téhéran pour leur annoncer sa décision: «*J'ai étudié depuis plusieurs mois le bilan de la gendarmerie nationale. C'est pourquoi je vous ai demandé de vous réunir tous ici, car vous êtes tous des militaires exemplaires et compétents. Je fais l'éloge des efforts inlassables du général Hjalmarson, fondateur de la gendarmerie iranienne, et aux efforts également de ses conseillers et commandants. Mais je pense que depuis quelque temps, la gendarmerie a perdu son organisation du départ, pour devenir un corps militaire qui devrait adhérer le reste de l'armée iranienne. Par conséquent, les officiers et les conseillers militaires étrangers ne doivent plus s'ingérer directement dans les affaires des forces armées. Aujourd'hui, je vous annonce officiellement que je me charge en personne du commandement de la gendarmerie nationale et je vais aussitôt prendre les mesures nécessaires pour la fusion de la gendarmerie dans le corps de l'armée iranienne.*»

Le même jour, Rezâ Khân destitua le commandant en chef de la gendarmerie nationale, et désigna le colonel Azizollah Khân Zarghâmi en tant que commandant par intérim de la gendarmerie. Les opérations de la fusion de la gendarmerie et de l'armée s'achevèrent le 7 janvier 1922, avec le transfert de tous les officiers et les effectifs de la gendarmerie à l'armée.[13]

Rezâ Khân réussit ainsi à détruire la gendarmerie nationale au profit des divisions des cosaques. Il installa aussitôt ses camarades dans la Brigade des cosaques aux postes clé de l'armée, en vue de réduire l'influence politique et militaire des commandants de l'ancienne gendarmerie. ■



Azizollah Khân Zarghâmi

Après le coup d'Etat de Rezâ Khân, le gouvernement britannique se débarrassa rapidement de son adversaire russe sur la scène politique, économique et militaire de l'Iran.

1. Alibâbâ'ï, Gholâm-Rezâ, *Op.cit.*, p.120.
2. Akhavân, Safâ, *Op.cit.*, pp.242-245.
3.Maddâdi, Mohammad, *Les Suédois en Iran*, Téhéran, éd. Goftemân, 2002, pp.163-168.
4. Alibâbâ'ï, Gholâm-Rezâ, *Op.cit.*, pp.122-123.
5. *Ibid.*, pp.123-125.
6. Akhavân, Safâ, *Op.cit.*, pp.244-245.
7. Maddâdi, Mohammad, *Op.cit.*, pp.104-106.
8. Alibâbâ'ï, Gholâm-Rezâ, *Op.cit.*, p.136.
9. *Ibid.*, p.137.
10. *Ibid.*, pp.143-144.
11. Cronin, Stefanie, *Op.cit.*, pp.92-97.
12. *Ibid.*, pp.98-99.
13. Alibâbâ'ï, Gholâm-Rezâ, *Op.cit.*, p.152.

La modernisation de la police (*nazmieh*) sous la dynastie qâdjâre

Hoda SADOUGH

Les Qâdjârs régnèrent sur l'Iran de 1786 à 1925. Confrontés depuis le XIXe siècle aux ambitions territoriales des grandes puissances, cette période fut marquée par des crises constantes, un déclin économique, une augmentation de l'ingérence étrangère, ainsi que la concession de monopoles à la Russie et la Grande-Bretagne. Elle évoque en général l'image de souverains peu respectueux des intérêts nationaux qui, pour satisfaire leurs désirs mondains, n'hésitaient guère à dilapider les biens communs et les recettes nationales.

Ce fut sous cette même dynastie néanmoins, que le pays s'ouvrit pour la première fois à la modernité. L'engouement pour la découverte des pays de l'Europe de l'époque et le développement des échanges culturels et commerciaux se multipliaient à mesure que les voyages des couches aisées et cultivées de la société s'accroissaient. Etudiants, professeurs, ingénieurs, officiers, et bien sur des rois entourés de leur cour se rendaient en Occident pour découvrir le monde "moderne". Dans le domaine culturel, cette tendance permis notamment un développement culturel et artistique très riche.

Les premières tentatives de modernisation du pays commencèrent sous Nâsser-ed-Din Shâh qui régna de 1841 à 1896. Esprit intelligent et cultivé malgré certaines tendances autocratiques, Nâsser-ed Din Shâh encouragea l'étude et l'acquisition des sciences modernes, accueillit les étrangers dans sa capitale, importa des techniques modernes comme la photographie, réforma l'État en créant des ministères. Les trois voyages qu'il effectua en 1873, 1878 et 1889 en Europe le convainquirent d'entamer un vaste processus de modernisation de la Perse comprenant entre autres l'établissement d'un code civil, l'organisation d'un système fiscal moderne, l'harmonisation administrative ainsi que la réforme de l'armée nationale.

Au retour de son deuxième voyage en Europe en 1878, Nâsser-ed-Din Shâh, émerveillé par l'ordre et la paix civiles des villes européennes, envisagea de réformer l'administration civile de Téhéran et la police - appelée à l'époque "*nazmieh*" - qui était largement désorganisée.

A l'époque, chaque ville était divisée en plusieurs circonscriptions dont l'ordre étaient assuré par un gouverneur. Les gouverneurs eux-mêmes dépendaient du *edâre-ye farmândâri*, équivalent de la préfecture actuelle, qui était gérée par Bigler Beygi, le gouverneur général, ce qui explique pourquoi ce bureau était appelé autrefois "la cour de Beygi". Le soir et la nuit, la sécurité était assurée par des règlements particuliers dont certains n'étaient pas sans rappeler les lois martiales appliquées lors d'un état de siège.

A quatre heures du matin, les gouverneurs effectuaient un rappel en tambourinant et en claironnant des toits des maisons. Cette sommation signifiait l'interdiction de sortir des maisons à l'exception de ceux qui avaient acquis d'avance le permis de circulation délivré par le gouverneur. Ce permis consistait en un mot de passe appelé "nom du soir".

A chaque soir du calendrier avait été attribué une ville particulière qui constituait le nom du soir. A une

heure précise, le code nocturne était transmis discrètement aux patrouilles. Tout passager se trouvant sur les trottoirs pendant les heures interdites était interpellé pour le contrôle de vérification du mot de passe. Au cas où celui-ci l'ignorait, l'agent prononçait le mandat-d'arrêt et le conduisait sur le champ à la gendarmerie pour identifier son identité. Si par hasard le coupable était riche, l'affaire se résolvait discrètement par le partage d'un pot de vin entre les officiers.[1]

La classe dirigeante et leurs proches disposaient du droit de connaître le code nocturne. Le nom du soir était déterminé par l'Emir du soir, connu populairement sous "Mirshâb", qui comptait à l'époque parmi les fonctions honorables, respectées et lucratives.[2] Cette position faisait l'objet d'un grand respect au sein de la société et comme son nom l'indique, l'Emir du soir était le gouverneur nocturne de la ville. D'après les documents de l'époque dont nous disposons sur le maintien de l'ordre et de la sécurité par les agents des établissements tels que la cour de Beygi et le *edâre-ye farmândari*, il s'avère qu'à l'encontre de l'exigence populaire, ces derniers étaient eux-mêmes les principaux perturbateurs de l'ordre public.

Les gouverneurs par ailleurs semblaient être par nature impitoyables, atroces et oppresseurs.

Dans son ouvrage intitulé *Histoire sociale de l'Iran à l'époque qâdjâre*, Charles James Wills, s'exprime sur le comportement tyrannique des gouverneurs avec les coupables ou plutôt ceux ainsi jugés en apparence: "*En Iran, reconnaître sa culpabilité signifiait se trouver dans la pire des situations. Dès l'arrestation, le coupable était conduit à la gendarmerie où il devait remettre son argent et ses vêtements. Enchaîné au cou et aux pieds, il était enfin enfermé dans un cachot semblable à une niche.*

Le gouverneur et le commissaire de police de toute ville décrétaient des ordres inflexibles et sans pitié envers les coupables. Ils battaient le pauvre délinquant et le privaient souvent de nourriture. Si celui-ci était aisé, il jouissait d'un traitement de faveur tant qu'il en avait les moyens financiers. Dès que ses ressources financières s'épuisaient, il était traité comme tout autre transgresseur de la loi.

Si le gouverneur soupçonnait le coupable d'avoir quelque fortune cachée, il lui garantissait sa liberté à condition de partager ses biens. Quand le

A quatre heures du matin, les gouverneurs effectuaient un rappel en tambourinant et en claironnant des toits des maisons. Cette sommation signifiait l'interdiction de sortir des maisons à l'exception de ceux qui avaient acquis d'avance le permis de circulation délivré par le gouverneur. Ce permis consistait en un mot de passe appelé "nom du soir".



Hauts fonctionnaires de la police (nazmieh) à la fin de la période qâdjâre

prisonnier refusait de coopérer, on le soumettait au gouverneur général pour subir un alourdissement de peine. En résumé, l'injustice et la tyrannie régnaient à tel point qu'on extorquait même le pétitionnaire."[3]

Au cours de son deuxième voyage en Europe, Nâsser-ed-Din Shâh conclut de réformer les forces de sécurité de son pays en transplantant les modes d'administration européens. Le Shâh demanda de l'aide au gouvernement autrichien pour fonder le bureau central de la police de Téhéran. Après avoir étudié attentivement la demande, l'Autriche envoya en mission un jeune italien issu d'une famille aristocrate qui avait de bonnes connaissances à ce sujet. Il se nommait le Comte Antoine de Montfort.

Au cours de son deuxième voyage en Europe, Nâsser-ed-Din Shâh conclut de réformer les forces de sécurité de son pays en transplantant les modes d'administration européens. Le Shâh demanda de l'aide au gouvernement autrichien pour fonder le bureau central de la police de Téhéran.

Arrivé à Téhéran, le comte effectua plusieurs études dans la capitale. Il présenta quelque temps après un rapport au souverain dans lequel il était indiqué que Téhéran retrouverait la paix et l'ordre par la mise en service de quatre-cents agents de police "pions" et soixante agents de "police montée".[4]

Amin-od Dôwleh rapporte ses souvenirs politiques:

"*A l'arrivée du comte et de son corps diplomatique et militaire, le Shâh prescrivit à Amin-ol-Molk de faire part de la demande du roi au sein du parlement ministériel au sujet de la désignation d'un budget et d'un endroit convenable pour la fondation de la préfecture, ainsi qu'un habitat confortable pour les Autrichiens où ils puissent pratiquer leur coutume.*

Au dire d'Etemâd-o-saltâneh, le bureau de la police fut établi dans la capitale au gré de sa majesté impériale par le régent, son excellence Amir Kabir et sous la présidence du comte de Montfort."[5]

Les ravitaillements et les processions préliminaires une fois achevés, le panneau de la première préfecture de police de Téhéran fut installé en 1878, où était gravé l'inscription suivante: "Bureaux de la police capitale et de la mairie". Nasser-ed-Din Shâh se rendit sur place le jour de l'inauguration afin d'en proclamer officiellement l'ouverture. Pour la première fois le mot "police"fut introduit officiellement dans le vocabulaire persan et fut très tôt adopté et employé par la nation.

Comme l'inscription du panneau l'indiquait, la préfecture et la mairie se trouvaient dans le même établissement, ce qui signifiait que le comte était à la fois maire de Téhéran et président de la préfecture. Le comte fut quelque temps après surnommé Nâzem-ol-Mamâlek qui signifie "celui qui ordonne des royaumes" et désigné comme commandant de l'armée.

En 1879, le comte présenta au Shâh un statut connu sous "carnet des lois du comte". Peu après l'approbation du statut au sein du parlement, les bureaux de la police capitale et de la mairie furent supplantés par le ministère de l'ordre public.

Kâmrân Mirzâ, fils du Shâh et ancien gouverneur de Téhéran, ne supportait guère l'ascension de son successeur qui avait mis un terme à l'extorsion et au rançonnement du peuple. Il se mit alors à diffamer le comte en discréditant ses démarches et les démontrant futiles et sans valeur. Des conspirations se mêlèrent aux instigations des courtisans mécontents de leurs revenus modestes, et entraînèrent éventuellement la destitution du comte.

Dès lors, l'administration du ministère de l'ordre public fut livrée au contrôle des militaires iraniens, jusqu'à l'arrivée des commissaires suédois en 1915 à l'époque d'Ahmadshâh. Ces derniers réorganisèrent à nouveau l'armée par la

prise d'importantes initiatives, parmi lesquelles ont peut citer:

- La réorganisation du commissariat et le renvoi des éléments non-conformistes voir opposants.

Peu avant leur arrivée, le commissariat se trouvait dans une situation de trouble. Certains fonctionnaires conservateurs, refusant d'admettre la mainmise étrangère, démissionnèrent. D'autres restés encore fidèles aux commandants iraniens se mirent à comploter contre les nouveaux commandants. Ce courant d'opposition interne était par ailleurs renforcé de l'extérieur. La politique de lutte contre la corruption au sein d'un établissement autrefois source de revenus illégitimes pour les anciens hauts responsables signifiait une grande perte. Les commissaires suédois, conscients de l'importance de cette crise, commencèrent à mettre en place des enquêtes sur le personnel qui eurent pour effet l'expulsion de 60 membres opposants.

- La création de centres de formation policière

En deuxième lieu, les Suédois mirent en place deux centres d'enseignement professionnel. Les nouvelles recrues devaient désormais suivre non seulement des stages préliminaires, mais également une formation professionnelle. Cette formation devint en outre obligatoire aux anciennes forces.

- La division de Téhéran en dix arrondissements et la création d'un commissariat dans chaque arrondissement

En outre, l'une des activités des officiers suédois fut la création du bureau de la police criminelle, appelé à l'époque "bureau de la sécurité" (en persan: *tâhmînieh*).

Ce bureau était chargé de former le personnel en lui apprenant les dernières méthodes d'investigation criminelle. La police criminelle a pour la première fois procédé à la classification des crimes et chaque antenne était spécialisée dans un ou plusieurs crimes spécifiques. Pour la première fois, les techniques d'empreintes digitales et d'anthropométrie furent utilisées dans des crimes tels que meurtre, vol, port-d'arme, escroquerie, viol ainsi que des problèmes liés à l'identification judiciaire des accusés. Pendant leur présence en Iran, les officiers suédois ont donc procédé à une importante réorganisation des instances de la police. ■



Vue extérieure des locaux centraux de la police de l'époque (nazmieh), place Sepah, Téhéran

1. Mortezâ Seifi Ghomi Tafreshi, *Nazm va nazmieh dar dore-ye qâdjâr* (Ordre et administration policière de l'époque qâdjâre), p.37.
2. Maleki, Hossein, *Tehrân dar gozargâh-e târikh-e Irân* (Téhéran à travers l'histoire), p.258.
3. Ibid.
4. Ibid. p.269.
5. E'temâd-ol-Saltâneh, Mohammad Hassan Ibn Ali, *Târikh-e Montazam-e Nâseri* (Recueil historique de Nâseri), Vol.3. p.2022.

L'armée et la révolution de 1979

Djamileh ZIA

Le 18 avril est le Jour de l'armée en Iran depuis 1979. Il y a trente ans, l'armée iranienne a réprimé les manifestations populaires qui avaient débuté plus d'un an avant la victoire de la révolution, tandis que parallèlement, la désertion des soldats était de plus en plus importante. Ces derniers refusaient de tirer sur les manifestants alors que l'opposition des Iraniens face au régime du Shâh prenait de l'ampleur. Le 11 février 1979, l'état major de l'armée déclara officiellement sa neutralité, et refusa de soutenir le gouvernement de Shâpour Bakhtiâr, dernier premier ministre du Shâh. Dès le lendemain, le chef de l'état major de l'armée fut remplacé, et le Conseil de la Révolution entama des discussions avec les militaires de haut rang pour sauvegarder l'armée qui était nécessaire à la sécurité du pays.

Les premières confrontations du peuple et des forces de l'ordre en automne 1977 et en hiver 1978

Au cours de l'automne 1977, les intellectuels et les étudiants iraniens multiplièrent les protestations contre le régime du Shâh, profitant de la nouvelle donne et des changements survenus dans la politique de répression du Shâh, qui avait décidé de donner un peu plus de liberté d'expression et de démocratie sous la pression du nouveau président des Etats-Unis, Jimmy Carter.

En novembre 1977, les étudiants de l'Université Aryâmehr (actuelle Université Sharif) avaient organisé en collaboration avec l'Institut Goethe dix soirées culturelles. Au cours des neuf premiers soirs, les poètes invités avaient lu des poèmes qui n'avaient pas plu aux partisans du régime du Shâh; le dixième soir, les forces de police empêchèrent le bon déroulement de la réunion provoquant la descente dans la rue de 10 000 étudiants furieux et aboutit à leur confrontation avec les forces de l'ordre, qui tuèrent un homme tandis que 70 personnes furent blessées et 100 autres arrêtées. Cet évènement fut le premier d'une longue série de manifestations qui se déroulèrent régulièrement en Iran à partir de janvier 1978, chaque manifestation ayant lieu 40 jours après la précédente, pour célébrer le deuil des personnes tuées à chaque fois.

A partir de janvier 1978, l'évènement déclencheur des manifestations populaires fut un article publié dans le journal Ettela'ât. Le contenu de l'article était un outrage à l'Ayatollah Khomeiny, qui vivait en exil depuis 1964. Le lendemain de la publication de cet article, les habitants de la ville de Qom manifestèrent dans la rue en signe de contestation. La police tira sur les manifestants, tuant 70 personnes et en blessant 500. Lors des manifestations organisées 40 jours plus tard, un officier de police tira sur un lycéen à Tabriz, ce qui déclencha une émeute populaire. Les habitants de la ville attaquèrent les postes de police. C'est lors

de ces troubles (qui durèrent deux jours) que l'armée entra pour la première fois en scène pour réprimer les manifestations.

L'armée face aux manifestants

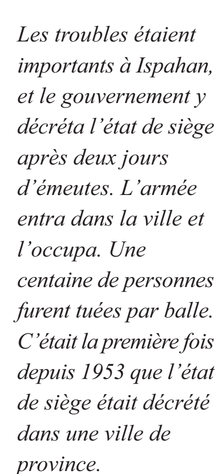
Le 5 août 1978, à l'occasion de l'anniversaire de la révolution constitutionnelle iranienne de 1906, et alors que le mois de Ramadan venait de commencer, des manifestations eurent lieu dans plusieurs villes. Les troubles étaient importants à Ispahan, et le gouvernement y décréta l'état de siège après deux jours d'émeutes. L'armée entra dans la ville et l'occupa. Une centaine de personnes furent tuées par balle. C'était la première fois depuis 1953 que l'état de siège était décrété dans une ville de province.

Quinze jours plus tard, le cinéma Rex fut incendié à Abadan. 400 personnes, dont des femmes et des enfants périrent dans l'incendie, car les portes du cinéma n'avaient pu être ouvertes à temps. Le gouvernement accusa les opposants d'avoir mis le feu au cinéma, mais les habitants de la ville, lors des funérailles qui eurent lieu le lendemain, proclamèrent que l'incendie avait été perpétré par la SAVAK[1], et scandèrent «Mort au Roi», «l'Armée est notre frère, Khomeiny est notre guide». Ainsi, dès les premiers mois de confrontation entre l'armée et les manifestants, ces derniers tentèrent de rallier l'armée à leur cause avec des slogans pacifistes vis-à-vis des soldats.

Cette politique avait été conseillée par l'Ayatollah Khomeiny, qui demandait aux Iraniens de poursuivre les mouvements de protestation tout en leur conseillant de tendre la main aux soldats, et invitait les soldats à déserter les garnisons et à ne pas tirer sur les manifestants.

Vers la fin de l'été, le premier ministre Dja'far Sharif-Emâmi donna l'autorisation aux chefs de l'opposition de célébrer la fin du mois de Ramadan par une manifestation, et accepta que les unités de l'armée soient placées dans les rues adjacentes afin de ne pas être vues par les manifestants. Près de cent mille personnes participèrent à la manifestation

A partir de janvier 1978, l'évènement déclencheur des manifestations populaires fut un article publié dans le journal Ettela'ât. Le contenu de l'article était un outrage à l'Ayatollah Khomeiny, qui vivait en exil depuis 1964.



Les troubles étaient importants à Ispahan, et le gouvernement y décréta l'état de siège après deux jours d'émeutes. L'armée entra dans la ville et l'occupa. Une centaine de personnes furent tuées par balle. C'était la première fois depuis 1953 que l'état de siège était décrété dans une ville de province.



8 septembre 1978. L'armée tire sur les manifestants à Téhéran

l'Ayatollah Khomeiny, demandait aux Iraniens de poursuivre les mouvements de protestation tout en leur conseillant de tendre la main aux soldats, et invitait les soldats à déserter les garnisons et à ne pas tirer sur les manifestants.



8 septembre 1978. L'armée tire sur les manifestants à Téhéran.

et à la prière de la fin du mois de Ramadan, et continuèrent à manifester les jours suivants. Trois jours après la fin du mois de Ramadan, le 16 Shahrivar 1357 (7 septembre 1978), près de 500 000 personnes manifestèrent dans les rues de Téhéran alors que le gouvernement avait interdit toute forme de rassemblement. Leurs slogans s'étaient radicalisés, et pour la première fois, on entendit le slogan «*nous voulons une république islamique*».

Le soir du 16 Shahrivar, le Shâh comprit qu'il était en train de perdre le contrôle de la situation. Il obligea le gouvernement à décréter l'état de siège à Téhéran et dans onze autres grandes villes d'Iran. C'était la première fois depuis les évènements de 1963 que la capitale allait être en état de siège.

Le soir du 16 Shahrivar, le Shâh comprit qu'il était en train de perdre le contrôle de la situation. Il obligea le gouvernement à décréter l'état de siège à Téhéran et dans onze autres grandes villes d'Iran. C'était la première fois depuis les évènements de 1963 que la capitale allait être en état de siège. Oveyssi (qui avait été surnommé «le boucher de l'Iran» en 1963 à cause de ses exactions) fut chargé par le Shâh du commandement des forces armées de la capitale. Le Shâh ordonna par ailleurs d'interdire toute manifestation et d'emprisonner quelques uns des chefs de l'opposition.

Le Vendredi Noir

Le lendemain de ces prises de décisions était un vendredi. Dans les quartiers du sud de Téhéran, les ouvriers avaient mis en place des barricades et lançaient des cocktails Molotov vers les camions de l'armée. Cinq mille étudiants avaient organisé une manifestation assise sur la place Jâleh. Les hélicoptères de l'armée ouvrirent le feu au-dessus des quartiers sud de Téhéran. Les tanks et les commandos de l'armée qui encerclaient les manifestants de la place Jâleh tirèrent sur la foule. Les journalistes étrangers qui avaient été témoins de ces évènements écrivirent dans leurs articles qu'au sud de Téhéran, il y avait une montagne de cadavres déchiquetés. On estima le nombre des morts de la place Jâleh à au moins 500 personnes. Selon certaines sources, 4000 personnes furent tuées à Téhéran ce jour-là.

Le massacre du vendredi 8 septembre 1978, surnommé Vendredi Noir, causa une émotion profonde au sein de la population iranienne et contribua à

augmenter sa haine vis-à-vis du régime du Shâh. L'Association des Magistrats déclara dans un communiqué officiel publié dans la soirée du vendredi que l'état de siège était illégal car il n'avait pas été voté par le parlement. L'Ayatollah Shariatmadâri abrita les chefs de l'opposition chez lui. Les ouvriers des raffineries de pétrole entamèrent une grève illimitée dès le lendemain. Le Vendredi Noir radicalisa le cours des évènements. Une réforme progressive du régime n'était plus envisageable; il ne restait plus que deux solutions à la crise: une révolution qui changerait radicalement la situation, ou une contre-révolution menée par des militaires.

Dans les semaines qui suivirent, l'Iran fut paralysé par une grève générale dans pratiquement tous les secteurs d'activités. Il y avait des manifestations tous les jours dans les rues, en particulier autour de l'Université de Téhéran. Le 4 novembre, l'armée fit irruption dans l'Université de Téhéran pour la première fois, et tira sur les étudiants et les lycéens qui tentaient de descendre une statue du Shâh. Une trentaine de jeunes furent tués ce jour-là, et les troubles s'accentuèrent dans le pays.

Les décisions contradictoires du Shâh

Les décisions du Shâh face à cette crise généralisée furent contradictoires. D'un côté, le Shâh renforça la répression en instituant l'état de siège dans plusieurs autres villes, en ordonnant à l'armée d'occuper les principaux journaux, et en nommant Gholâm-Rezâ Azhâri, commandant de la Garde Royale, premier ministre. Il y avait six militaires de haut rang parmi les ministres de ce nouveau cabinet. Le ministre du travail était le Général Oveyssi; il décréta l'état de siège dans la province du Khouzestân.

Mais plus tard, le Shâh ordonna à l'armée de ne plus occuper les journaux, et annula les contrats militaires qu'il avait signés avec les Etats-Unis (pour un montant de 4 milliards de dollars).

Les évènements du mois de Moharram

En 1978, le mois de Moharram coïncidait avec le début de l'hiver. Le Général Azhâri déclara qu'il allait appliquer les interdictions d'allers et venues dans les rues, conformément aux réglementations de l'état de siège. L'Ayatollah Khomeiny demanda aux

Le Vendredi Noir radicalisa le cours des évènements. Une réforme progressive du régime n'était plus envisageable; il ne restait plus que deux solutions à la crise: une révolution qui changerait radicalement la situation, ou une contre-révolution menée par des militaires.

Le 4 novembre, l'armée fit irruption dans l'Université de Téhéran pour la première fois, et tira sur les étudiants et les lycéens qui tentaient de descendre une statue du Shâh.



9 février 1979. Les techniciens et officiers de l'armée de l'air rendent visite à l'Ayatollah Khomeyni pour lui annoncer leur soutien.

Iraniens de rallier les soldats à leur cause.

Les trois premiers jours de Moharram, l'armée tira sur les manifestants dans les villes où l'état de siège avait été décrété; au total, 700 personnes furent tuées, dont 200 dans la ville de Mashhad. Dans la ville de Ghazvin, 135 personnes périrent sous les tanks qui occupaient les rues.

réglementations de l'état de siège. L'Ayatollah Khomeiny demanda aux Iraniens de rallier les soldats à leur cause.

Mais le régime du Shâh fit ensuite un pas en arrière, de peur que la situation ne s'envenime encore davantage au cours des jours suivants, et décida de placer les forces de police et de l'armée loin des avenues principales le 9e et le 10e jour de Moharram. 500 000 personnes manifestèrent dans les rues de Téhéran le 9e jour de Moharram, et 2 millions le lendemain, sans que les forces de l'ordre n'interviennent.

L'armée avait décidé de ne pas intervenir ces deux jours-là car des centaines de soldats avaient déserté leur garnison à Qom et à Mashhad, et les soldats n'ayant pas déserté affirmaient qu'ils comptaient obéir aux ordres des dignitaires religieux, et non aux ordres de leurs supérieurs hiérarchiques.

Désormais dans la plupart des villes, les soldats rejoignaient les rangs des manifestants. A Hamadân et à Kermânshâh, ils fournissaient même clandestinement des armes aux opposants du régime du Shâh.

Une semaine après le 10e jour de Moharram, les soldats ne tirèrent pas sur les manifestants à Qom. A Tabriz, 500 soldats et 12 tanks se joignirent aux manifestants. Trois soldats de la Garde Royale ouvrirent le feu dans leur cantine au moment du repas et tuèrent quelques officiers de la Garde Royale. Désormais dans la plupart des villes, les soldats rejoignaient les rangs des manifestants. A Hamadân et à Kermânshâh, ils fournissaient même clandestinement des armes aux opposants du régime du Shâh. Les officiers affirmaient qu'ils ne pouvaient pas faire confiance aux soldats, et tiraient eux-mêmes sur la population.

Le départ du Shâh

D'après le Général Nâsser Farbod, le Shâh savait au moment de quitter l'Iran (le 16 janvier 1979) que le corps de l'armée n'obéissait plus à ses ordres et aux ordres des militaires de haut rang. Par ailleurs, les soldats étaient épuisées physiquement et surtout démoralisés à cause des longs mois pendant lesquels les unités de l'armée avaient occupé les villes en état de siège, et avaient tiré sur leurs compatriotes.

Après le départ du Shâh, le Général Ghareh-Bâghi, chef de l'état major de l'armée à l'époque, déclara que l'armée ne ferait pas de coup d'état et soutiendrait le gouvernement légal de l'Iran.

Le retour de l'Ayatollah Khomeiny au pays

Lorsque le 1er février 1979, l'Ayatollah Khomeiny revint en Iran, le régime du Shâh était en fait d'ores et déjà vaincu, même si Shâpour Bakhtiâr, dernier premier ministre nommé par le Shâh, se déclarait le chef du gouvernement légal d'Iran.

Le 4 février, l'Ayatollah Khomeiny chargea Mehdi Bâzargan de constituer un gouvernement provisoire, d'organiser un référendum à propos du changement du régime du pays, et de commencer les démarches nécessaires pour la mise en place d'une Assemblée Constituante. L'Iran avait désormais deux premiers ministres en même temps.

Les évènements du 9, 10 et 11 février 1979

Le 9 février 1979, les techniciens de l'armée de l'air vinrent rendre visite à l'Ayatollah Khomeiny pour lui annoncer qu'ils soutenaient la révolution. La

première véritable fissure au sein de l'armée se fit jour à cette occasion. Dans la soirée de ce même jour, la Garde Royale tenta de réprimer la révolte des techniciens et des officiers de l'armée de l'air d'une base militaire située près de la place Jâleh. Les membres des groupes politiques partisans de la lutte armée vinrent aider les soldats et les techniciens de l'armée de l'air encerclés par la Garde Royale. Après six heures de lutte violente, la Garde Royale recula, et les soldats de l'armée de l'air commencèrent à donner des armes aux citoyens.

Le lendemain, au matin, les soldats rebelles de l'armée de l'air et les membres des groupes politiques partisans de la lutte armée vinrent avec des camions pleins d'armes à l'Université de Téhéran, distribuèrent les armes parmi la population, et attaquèrent neuf centres de police ainsi que la plus importante usine d'armurerie de Téhéran. La réaction de l'armée fut d'interdire tout aller et venue dans la ville de Téhéran de 16h30 jusqu'à 5h du matin, mais l'Ayatollah Khomeiny invita immédiatement la population à être présente dans les rues.

Le soir du 10 février, les opposants au régime du Shâh furent présents dans les rues de Téhéran. Ce soir-là, la lutte armée commença. De nombreuses garnisons et plusieurs commissariats de police tombèrent aux mains de la population. Les soldats désertaient en masse. Presque tous les civils que l'on voyait circuler dans la ville, adolescents ou âgés, avaient une arme à la main.

Le lendemain, dès le matin, la lutte armée se poursuivit et prit de l'ampleur. Les civils empêchèrent une colonne de l'armée d'avancer, et mirent le feu à plusieurs tanks. Le Général Ryâhi, chef de cette colonne de l'armée, fut tué dans ces combats. La préfecture centrale de police tomba aux mains des révolutionnaires, le chef de la police fut arrêté, et les ordres de Shâpour Bakhtiâr concernant le bombardement des entrepôts d'armes (que les révolutionnaires avaient assiégés) ne furent pas exécutés. Certains quartiers de Téhéran brûlaient; il y avait de nombreux morts et blessés dans les hôpitaux.

A 10h30 du matin de ce 11 février, le Conseil Supérieur des Forces Armées se

Après le départ du Shâh, le Général Ghareh-Bâghi, chef de l'état major de l'armée à l'époque, déclara que l'armée ne ferait pas de coup d'état et soutiendrait le gouvernement légal de l'Iran.

Le 4 février, l'Ayatollah Khomeiny chargea Mehdi Bâzargan de constituer un gouvernement provisoire, d'organiser un référendum à propos du changement du régime du pays, et de commencer les démarches nécessaires pour la mise en place d'une Assemblée Constituante. L'Iran avait désormais deux premiers ministres en même temps.



11 février 1979, après l'annonce de la neutralité de l'armée

le Conseil Supérieur des Forces Armées rédigea un communiqué dans lequel il déclara officiellement la neutralité de l'armée dans la lutte qui opposait le Conseil de la Révolution à Shâpour Bakhtiâr.

les militaires plus âgés quittèrent l'état-major et furent remplacés par quelques officiers inexpérimentés, qui venaient en tenue civile au travail, tant la haine de la population envers les militaires était importante.

réunit dans les locaux de l'état-major. Les 27 militaires de haut rang qui y étaient présents décidèrent, après délibération, de ne plus soutenir le gouvernement de Shâpour Bakhtiâr. Leur raisonnement était le suivant: puisque le Shâh – qui était le chef de l'armée selon la constitution - ne comptait plus revenir en Iran selon les dires de Bakhtiâr lui-même, et que le peuple entier montrait qu'il ne soutenait pas le gouvernement de Bakhtiâr, l'armée n'avait plus l'obligation de soutenir le gouvernement de Bakhtiâr, et devait se joindre au peuple et arrêter cette guerre fratricide.

A 13h15, le Conseil Supérieur des Forces Armées rédigea un communiqué dans lequel il déclara officiellement la neutralité de l'armée dans la lutte qui opposait le Conseil de la Révolution à Shâpour Bakhtiâr. Ce communiqué fut diffusé par la radio à 14 heures. Pendant ce temps, les révolutionnaires continuaient à attaquer les garnisons et les entrepôts de l'armée. Les locaux de l'état-major furent encerclés. Le Général Badre'ï, chef de l'armée de terre, fut tué dans un attentat ce jour-là. Le 11 février au soir, l'armée pour laquelle le Shâh avait tant dépensé et dont il était si fier, n'existait pratiquement plus.

La restauration de l'armée

Dès le lendemain du 11 février, Mehdi Bâzargan (premier ministre du gouvernement provisoire) et l'Ayatollah Tâleghâni tentèrent de restaurer l'armée, en s'appuyant sur les militaires dont les opinions politiques étaient connues, et qui avaient été partisans de Mossadegh dans le passé. Ces militaires décidèrent de choisir le Général Gharani en tant que chef de l'état-major de «l'armée nationale», et entamèrent des discussions avec le Conseil de la Révolution (dont les membres avaient été choisis par l'Ayatollah Khomeiny) pour que l'armée soit réorganisée à l'aide de militaires qui avaient montré leur intégrité dans le passé.

Mais contrairement à ce qui avait été convenu entre ces militaires et les membres du Conseil de la Révolution, des militaires de haut rang furent exécutés



11 février 1979, après l'annonce de la neutralité de l'armée

les premières semaines qui suivirent la victoire de la Révolution; il fut ensuite question de mettre tous les militaires de haut rang à la retraite. Cela provoqua une crise: les militaires plus âgés quittèrent l'état-major et furent remplacés par quelques officiers inexpérimentés, qui venaient en tenue civile au travail, tant la haine de la population envers les militaires était importante.

Quinze jours après la chute du régime du Shâh, l'armée de l'air irakienne attaqua les villages iraniens situés près de la frontière. Des soulèvements eurent lieu à cette même époque dans les provinces kurdes et turkmènes, et l'armée dût intervenir pour rétablir l'ordre dans ces régions.

Il semblait clair que l'Iran avait besoin d'avoir une armée forte pour faire face aux menaces extérieures, et il était important que les Iraniens soutiennent l'armée de leur pays pour garantir le moral des troupes.

L'Ayatollah Khomeiny, dans son discours à l'occasion du Nouvel An iranien (le 21 mars 1979), déclara: «*Le peuple doit désormais soutenir l'armée et ne pas l'affaiblir. Nous avons besoin de l'armée. Le peuple a besoin de l'armée*.»

La décision de nommer le 18 avril «jour de l'armée» allait aussi dans ce sens. Dans un communiqué publié le 17 avril 1979, l'Ayatollah Khomeiny demanda à l'armée de défiler dans toutes les grandes villes le lendemain pour montrer ouvertement qu'elle soutenait la révolution et le peuple iranien et qu'elle était prête à défendre l'indépendance et l'intégrité de l'Iran. Dans ce communiqué, l'Ayatollah Khomeiny demanda au peuple iranien d'avoir un accueil respectueux envers les militaires ce jour-là, et de reconnaître et soutenir l'armée, afin que le peuple et l'armée puissent, ensemble, préserver et garantir la sécurité du pays. L'Ayattollah Khomeiny ajouta dans ce communiqué que les militaires étaient tenus de respecter la hiérarchie au sein de l'armée.

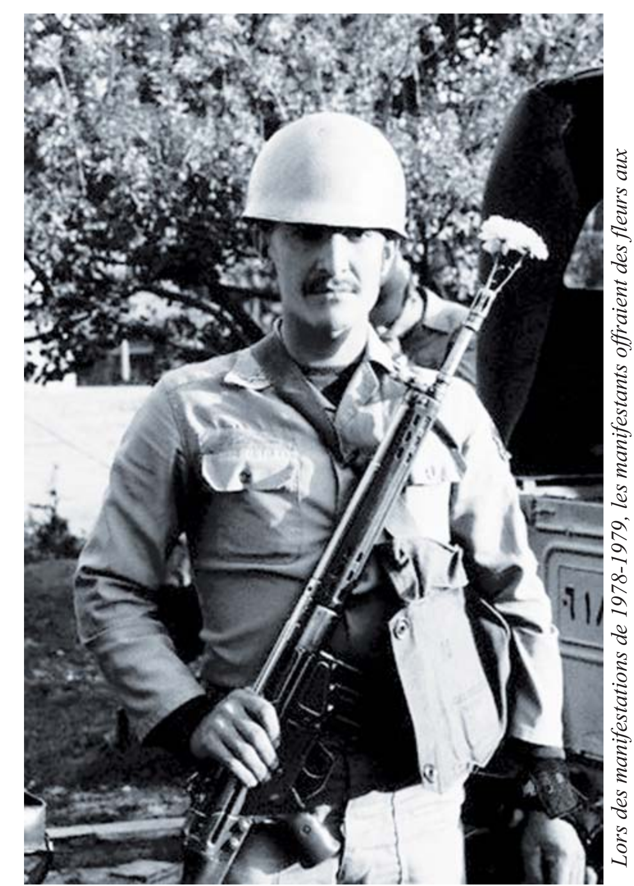


photo: Michel Setboun

Lors des manifestations de 1978-1979, les manifestants offraient des fleurs aux soldats pour les rallier à leur cause.

Les évènements des années qui suivirent, en particulier l'invasion de la province du Khouzestân par l'Irak, montrèrent à quel point le fait de garder une armée forte avait été une décision juste et bénéfique pour l'Iran. ■

1. La SAVAK était la police politique du régime du Shah.
2. Les dix premiers jours du mois de Moharram sont des jours de deuil pour les Iraniens, en souvenir de la mort du petit-fils du prophète, l'Imam Hossein, et de ses compagnons, tués à Karbala en l'an 61 de l'Hégire.

Bibliographie:
-Abrahamian, Ervand, *Iran between two revolutions*, traduit en person par Ahmad Gol-Mohammadi et Mohammad-Ebrâhim Fattâhi, Ed. Nashr-e Ney, 1377 (1998).
-Farbod, Nâsser, *Naghsh-e artesh dar tahavollât-e târikhi-e Iran* (Le rôle de l'armée dans les évènements historiques d'Iran), Ed. Koumesh, 1383 (2004).

La tour Milâd cache... un secret

Esfandiar ESFANDI
Université de Téhéran

Aujourd'hui, dans le nord-ouest de Téhéran, on voit une grande, grise, mais majestueuse tour qui pointe le bout de son antenne de télécommunication vers le ciel, vers l'au-delà du *smog*, à la recherche de quelques atomes blancs d'oxygène. La tour Milâd est depuis peu opérationnelle. On peut s'y rendre, se promener dans ses alentours (l'Hôpital Milâd et l'Université de médecine d'Iran), et les chanceux qui auront pris soin de s'inscrire sur la longue liste d'attente peuvent même espérer visiter la partie supérieure de ce monumental symbole de notre gloire métropolitaine. La chose est (c'est peu dire) énorme. Massive et robuste. C'est la première du genre en Iran, et peut-être la dernière. Certains soirs, elle irradie à pleine couleur, à plein feu. La vision mérite le coup d'œil. Dorénavant, ceux qui auront vu ou verront sur son monticule, notre gigantesque tiare nationale pourront se tourner avec fierté vers leurs progénitures en les regardant droit dans les yeux, et dire: "Qu'est-ce qu'il y a? Vous n'avez jamais vu de tour?!". Car enfin, c'est vrai qu'une tour, *cela* peut laisser perplexe. Surtout quand *cela* coûte cher et que *cela* n'atteint pas même le ciel. Il serait de plus injuste de reprocher à nos incultes petits gnards, d'ignorer la symbolique de la tour de Babel, quand de notre côté, elle ne vient pas même chatouiller, aujourd'hui, notre conscience d'adulte. De fait, nous l'aimons pour la plupart, comme objet. N'est-elle pas proportionnée à la mesure de notre appétit de grandeur, de hauteur? Peut-être (sûrement) marquera-t-elle en un point l'esprit de nos enfants; deviendra-t-elle cette fameuse image originelle dont le souvenir ne vient jamais à manquer; ni la mère, ni le père, mais ce lieu hors de nous qui évoque le monde, qui promet l'événement, la chose fabuleuse, comme de monter au ciel avec un ascenseur, de jaillir en plein ciel dans un grand corridor, circulaire, immensément vitré… quel émerveillement. C'est un bouquet de plus sur la tombe d'Eiffel.

Pour ce qui me concerne, c'est quotidiennement que je "visite" la tour Milâd. Quotidiennement, mais à distance. Je la "regarde" intensément quand je passe à côté, tous les matins de ma vie d'adulte, et de la fenêtre de mon bureau, encore je la "regarde". Plus qu'une présence verticale, c'est un événement qui depuis peu, domine par son intransigeante rectitude, le ciel pollué de ma capitale. Je la perçois comme un espoir, un correctif urbain très haut placé dont la vue me tire inexorablement vers le haut. J'imagine sans peine un géant plus colossal encore que celui de Rhodes, qui brandirait ma tour en l'enserrant dans son titanesque poing. L'image vaut ce qu'elle vaut (de quoi faire pâlir la minuscule Statue de la Liberté) la tour, par ce qu'elle promet: un monde vertical à la mesure de notre temps; une gestion souveraine de l'espace, non plus tournée vers la perpétuelle occupation des sols, mais occupée à gravir l'échelle atmosphérique, à structurer l'air au-dessus de nos têtes. Les temps sont durs sur la planète, et l'espace va bientôt venir à manquer (c'est court quelques centaines d'années). Et si certains fustigent sans vergogne l'atmosphère confinée de nos villes, nos (presque) corps à corps qui durent la journée (pour cause de promiscuité), la forme des machines et le bruit des machines et l'odeur des machines, et les



La tour Milâd, Téhéran

murs qui n'arrêtent pas de venir s'ajouter aux murailles citadines... ils ont raison. Il faut donc embellir le tout, et s'en aller chercher l'air d'en haut. Il faut grimper comme seule la technique autorise de grimper. Il ne faut plus ramper, ne plus bâtir au ras du sol. Il faut prendre Milâd à témoin, tenir la dragée haute aux couches supérieures de la précieuse stratosphère, redessiner Babel à l'échelle de l'homme. Il faut remettre en forme notre territoire collectif, poser un nouveau diagnostic, redessiner notre double mégapole (bientôt 2 fois 10 millions d'habitants). Nous qui choyons l'espace dans ce qu'il a de plus vert, de plus frais, et de plus naturel... rendons à l'espace sa verdure originelle et même son désert, et gardons-nous en ville de percevoir l'espace et de l'interpréter comme un bout de nature dégénérée. La ville est autre chose. La Grande Ville est aujourd'hui une ville monde. Elle ne cesse de grignoter ses frontières, de s'étendre à la vitesse des clairières au cœur de l'Amazonie. Jamais elle ne cessera de déborder de son lit, de s'étirer à l'horizontal, de forcer à l'arbitraire les interminables et irrationnels découpages fonciers si peu urbanistiques, au profit d'un déploiement anarchique de la cité vers sa périphérie.

A regarder Milâd et derrière elle les montagnes, je conçois deux limites à l'exubérante et inconséquente avancée de notre Grand Téhéran: l'Alborz et sa longue chaîne montagneuse au nord, et non loin d'elle, la tour de fer et de béton. Tellurique, la première des limites est indifférente à notre sort. Son intransigeance fait sa force. L'autre limite, la ville suspendue, n'existe pas. Pourtant, des kilomètres cubes d'espace presque vierge nous surplombent, s'entassent autour de Milâd, et attendent le regard de l'architecte, d'un fier Eupalinos qui fera monter comme un lierre, le gratte-ciel, et beaucoup d'autres *skyscraper* (le mot est laid). Ailleurs, ils chatouillent déjà le ventre des nuages, ces immenses "m'as-tu vu"; le *Burj* de Dubaï, la *Sears Tower* de Chicago, la *Taipei* 101 à Taïwan, les *Petronas Twin Towers* de Kuala Lumpur, etc. La liste est longue qui sans cesse nous rappelle que si la terre est plate ou presque, elle ne le restera pas éternellement. La ville de demain est déjà à nos portes.

Pour ce qui est du "secret"... je plaisantais. ■

L'emprunt:
"la solution désespérée" de la traduction?

Khadidjeh NADERI BENI

"Face à une lacune lexicale de sa langue cible, le traducteur peut avoir recours à la solution désespérée de l'emprunt, qui importe tel quel le terme de source étrangère..." (Jean-René Ladmiral, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, p. 106).

Définition

Selon Mohammad-Rezâ Bâteni, l'emprunt[1] est avant tout un phénomène social. C'est le reflet de l'influence culturelle d'une société sur une autre.[2] Les relations économiques, politiques et culturelles entre les communautés favorisent les échanges linguistiques entre les Etats, notamment au travers des échanges culturels, des congrès, des revues, etc, occasionnant l'entrée des éléments d'une langue dans une autre.[3]

D'un point de vue purement linguistique, le phénomène de l'emprunt se manifeste à trois niveaux linguistiques: le niveau phonique, grammatical et lexical; ce dernier, qui est le sujet de notre article, est l'emprunt le plus fréquent. Voilà pourquoi ce cas se rencontre dans la plupart des langues.

Les emprunts sont pour la plupart, des termes techniques et scientifiques. Parallèlement à l'entrée ou l'importation d'un phénomène scientifique, technologique ou culturel dans un pays, le mot étranger originel est souvent utilisé pour nommer ce phénomène, qui entre ainsi dans la langue d'emprunt. Cela ne signifie cependant par forcément la faiblesse de la langue mais, au contraire, peut aider à son enrichissement. Pourtant, les linguistes doivent autant que possible s'efforcer de trouver et parfois forger des équivalents appropriés pour les termes traduisibles. A l'inverse, les noms propres géographiques, historiques, et internationaux empruntés aux étrangers sont quant à eux assez nombreux dans la langue persane[4]. D'après M. Bâteni, les emprunts sont ou bien "indispensables", ou bien "superflus", Il faut éviter les emprunts superflus, c'est-à-dire ceux qui n'ont pas à remplir les vides lexicaux. Les emprunts indispensables remplissent, au contraire, les vides lexicaux et enrichissent la langue "emprunteuse".[5]

Emprunts du persan au français

Pendant la dynastie qâdjâre, et surtout à l'époque de Nasser-ed-Din Shâh, à la suite du développement des relations entre l'Iran et l'Occident, plusieurs étudiants iraniens furent envoyés en Europe pour faire des études en sciences expérimentales, militaires et techniques. Parallèlement, des spécialistes étrangers vinrent en Iran, entraînant ainsi la rédaction et la traduction de nombreux ouvrages dans ces domaines. Cette époque vit ainsi l'apparition de nombreux termes latins dans la langue persane. "*Les changements politiques sous les Qâdjârs, la naissance de l'imprimerie et le développement de la presse ainsi que l'ouverture à l'Occident par les voyages furent les principaux facteurs du développement des traductions en Iran au XIXème et au début du XXème*

siècle", souligne Ch. Balaÿ dans *La genèse du roman persan moderne*.[6] C'est à l'époque qâdjâre que le français, qui était à l'époque la langue diplomatique et culturelle de l'Europe, étendit son influence sur la langue persane. En conséquence, en Iran même, le français fut inscrit au programme des matières enseignées, tandis que des programmes de traductions techniques et scientifiques à l'usage des étudiants furent mis en place.[7] Etant donné que la majorité des traductions étaient réalisées à partir de la langue française, cette dernière étendit son influence de façon considérable dans la langue persane - du point de vue lexical et structural -, mais également dans la littérature. Ainsi, les mots et les expressions s'inséraient progressivement dans la langue courante par la voie de la traduction de la presse, des livres culturels, des lettres administratives, et des œuvres scientifiques.

Dans son projet de fondation de Dâr-ol-Fonoun[8], Amir Kabir, qui ne pouvait pas trouver l'encadrement pédagogique adéquat en Iran, dut recruter des professeurs étrangers. "Ce programme au début, compte tenu de la nature de l'école, comprenait essentiellement les sciences militaires et les autres sciences nécessaires au bagage d'un soldat: infanterie, artillerie, médecine et puis le français, l'histoire et la géographie"[9]; on vit ainsi l'apparition d'un grand nombre de mots et d'expressions militaires traduits ou empruntés au français:

Les emprunts sont pour la plupart, des termes techniques et scientifiques. Parallèlement à l'entrée ou l'importation d'un phénomène scientifique, technologique ou culturel dans un pays, le mot étranger originel est souvent utilisé pour nommer ce phénomène, qui entre ainsi dans la langue d'emprunt.

Mot français	*Transcription du mot persan*[10]	Mot persan
Police (n. f)	*polis*	پلیس
Gendarme (n.m)	*jândârm*	ژاندارم
Commissariat (n.m)	*comisâriâ*	کمیساریا
Défilé (n.m)	*defileh*	دفیله
Agent (n.m)	*âjân*	آژان
Adjudant (n.m)	*âdjoudân*	آجودان
Général (n.m)	*jénérâl*	ژنرال
Mine (n.f)	*min*	مین
Marche (n.f)	*mârch*	مارش
Manœuvre (n.f)	*mânovr*	مانور
Major (n.m)	*mâjor*	ماژور
Groupe (n.m)	*group*	گروپ
Maréchal (n.m)	*mârchâl*	مارشال

Rappelons que ce processus d'influence se manifeste également sur la façon de traduire un mot ou une expression selon une logique adoptée du français, comme ce fut le cas pour un grand nombre de termes techniques, scientifiques et de locutions comme[11]:

C'est à l'époque qâdjâre que le français, qui était à l'époque la langue diplomatique et culturelle de l'Europe, étendit son influence sur la langue persane.

Colonisateur (adj)	*esté'mârgar*	استعمارگر
Echange (n.m)	*tabâdol-e nazar*	تبادل نظر
Libéral (adj)	*âzâdikhâh*	آزادیخواه
Prendre des mesures nécessaires (vt)	*ettekhâz-e tadâbir-e lâzem*	اتخاذ تدابیرلازم

A la même époque, le processus de la traduction a exercé son influence sur la syntaxe soit par l'apparition de nouvelles structures grammaticales comme par exemple "اینطور نیست" (*intor nist*): littéralement "n'est-ce pas"; "وجود دارد" (*vojoud dârad*): il y a; "تکیه کردن روی" (*takiyeh kardan rou-ye*): s'appuyer sur; "حساب کردن روی" (*hesâb kardan rou-ye*): compter sur; soit par la grammaticalisation de certains morphèmes prenant, sous l'influence de la traduction, une nature ou une fonction grammaticales. Dans les exemples ci-après, les morphèmes soulignés sont grammaticalement suffixes ou préfixes:

En 1923, le Ministère des affaires étrangères décida de fonder une commission dont les membres étaient des militaires qui, jusqu'à la fin de cette même année, approuvèrent plus de 300 équivalents pour les termes militaires introduits ou dont la structure est inspirée des langues étrangères.

Anti-national (adj)	*zedd-e melli*	ضد ملی
Illégal (adj)	*khelâf-e ghânoun*	خلاف قانون
Incompétence (n.f)	*adam-e salâhiyat*	عدم صلاحیت
Guérissable (adj)	*darmân pazir*	درمان پذیر
Invincible (adj)	*shekast nâpazir*	شکست ناپذیر
Renaissance (n.f)	*tajdid-e hayât*	تجدید حیات

Concordance phonétique

On sait que chaque langue a son appareil phonétique avec ses caractéristiques et ses propres particularités. Un mot, en s'introduisant d'une langue à une autre, s'accorde souvent phonétiquement avec les règles de la langue d'arrivée et perd son accent exotique. On peut évidemment observer cette situation à propos des emprunts d'origine française, qui ont été persanisés en s'introduisant dans la langue persane.

Par la suite, nous verrons quelques changements phonétiques que les mots français intervenant en persan ont dû subir.

a) [ʁ] → [r] : Ex. service [seʁvis] → [*servis*]
b) [a] → [â] : Ex. candidat [kãdida] → [*kândidâ*]
c) h aspiré → [h] : Ex. Hollande ['olãd] → [*holand*]
d) [œ], [ə], [o] → [o] : Ex. terreur [tɛʁœʁ] → [*teror*]
e) [y] → [u]: Ex. capitulation [kapitylasjõ] → [*kâpitulâsiyon*]
f) [õ], [ã], [ɛ̃] → [on], [ân], [an]: → Ex. parlement [paʁləmã] → [*pârlemân*]

Avec la fondation de l'Académie iranienne en 1935, les membres francophones commencèrent à trouver ou à créer des équivalents persans convenables aux mots empruntés aux langues étrangères.

Recours

En 1923, le Ministère des affaires étrangères décida de fonder une commission dont les membres étaient des militaires qui, jusqu'à la fin de cette même année, approuvèrent plus de 300 équivalents pour les termes militaires introduits ou dont la structure est inspirée des langues étrangères, y compris:

Avion (n.m)	*havâpeymâ*	هواپیما
Aéronaute (n)	*havânavard*	هوانورد
Aéroport (n.m)	*foroudgâh*	فرودگاه
Bombe (n.f)	*bomb*	بمب
Aviateur (n)	*khalabân*	خلبان
Aérostat (n.m), ballon (n.m)	*bâlon*	بالن
Artillerie (n.f)	*âtashbâr*	آتشبار

Bataillon (n.m)	gordân	گردان
Attaché militaire (n)	vâbaste-ye nézâmi	وابسته نظامی

Avec la fondation de l'Académie iranienne en 1935, les membres francophones commencèrent à trouver ou à créer des équivalents persans convenables aux mots empruntés aux langues étrangères. Néanmoins actuellement, de nombreux mots étrangers et notamment français sont toujours en usage dans la communauté persanophone. Ce sont plutôt les mots dont les équivalents n'ont pas été popularisés; c'est-à-dire les locuteurs de la langue persane ne sont pas familiarisés avec les équivalents donnés comme par exemple, le mot "banque" pour lequel les spécialistes de l'Académie ont proposé l'équivalent "بنگاه صرافی" (*bongâh-e sarâfi*). Voici d'autres exemples: kyste: کیسه (*kisseh*); transit: حق عبور (*hagh-e obour*); bilan ترازنامه (*tarâz nâmeh*); vaccin: مایه کوبی (*mây-r koubi*); microbe: (*djânevar-e zar-e bini*) جانور ذره بینی.

Les équivalents que les académiciens choisissent sont parfois rejetés et seulement certains d'entre eux sont véritablement "adoptés" dans la langue courante. Ce sont donc en réalité les locuteurs qui décident en dernière instance de les accepter ou de les refuser.[12] Il y a quelques années, l'Académie a choisi بلندگو (*bolandgou*), équivalent persan littéral du mot "haut-parleur", et (*dourgou*) دورگو ("[appareil servant à] parler de loin") pour le mot "téléphone", les Iraniens ayant accepté le premier et rejeté le second.

De même, (*barf pâk kon*) برف پاک کن (*essuie-glace*), گلگیر (*gèlgir*) (garde-boue), (*dandeh*) دنده (côte), سپر (*sépar*) (bouclier) sont tous, des néologismes composés par les chauffeurs et les mécaniciens et non pas par les Académiciens.[13]

La plupart des emprunts du français en persan sont des mots scientifiques, parmi lesquels un grand nombre de termes médicaux et de mots appartenant aux domaines de la chimie, la physique et la biologie. Pour conclure, nous allons fournir quelques mots empruntés au français et largement usités dans la langue persane, sans que les gens sachent en général leur origine française. Ces mots et expressions sont tirés du *Dictionnaire des mots d'emprunt d'origine européenne en persan* , compilé par R. Zomorrodiân. ■

La plupart des emprunts du français en persan sont des mots scientifiques, parmi lesquels un grand nombre de termes médicaux et de mots appartenant aux domaines de la chimie, la physique et la biologie.

L'équivalent persan	Le mot français	*La transcription*	L'emprunt
نشانه[14](ف)	arme (n.f.)	*ârm*	آرم
جنگ آرایی، راهبردی	stratégie (n.f.)	*estérâtéji*	استراتژی
زنهاره (ف)، اتمام حجت	ultimatum (n.m)	*oltimâtom*	اُلتیماتوم
بنگاه صرافی (ف)	banque (n.f.)	*bânk*	بانک
بمب (ف)	bombe (n.f.)	*bomb*	بمب
دخل و خرج	budget (n.m)	*bouddjeh*	بودجه
بها بازار (ف)	bourse (n.f.)	*bours*	بورس
مجلس (ف)	parlement (n.m)	*pârlemân*	پارلمان
حق عبور (ف)	transit (n.m)	*térânzit*	ترانزیت
تریبون	tribune (n.f.)	*téribun*	تریبون
آموزه (ف)	doctrine (n.f.)	*doctrin*	دکترین
سیاستمدار	diplomate (n.m)	*diplomât*	دیپلمات
همه پرسی	référendum (n.m)	*refrândom*	رفراندوم

بررسی (ف)، ممیزی	censure (n.f.)	*sânsour*	سانسور
مجلس اعیان	sénat (n.m)	*sénâ*	سنا
اتحادیه (ف)، صنف	syndicat (n.m)	*sandikâ*	سندیکا
هیأت وزیران	cabinet (n.m)	*kâbineh*	کابینه
نامزد	candidat, ate (n.)	*kândidâ*	کاندیدا
تیز تک، تکاور	commando (n.m)	*komândo*	کماندو
کارگروه (ف)	comité (n.m)	*komiteh*	کمیته
گروه (ف)، کمیسیون	commission (n.f.)	*komision*	کمیسیون
فراهمایی (ف)	conférence (n.f.)	*konférâns*	کنفرانس
کنوانسیون	convention (n.f.)	*konvânsion*	کنوانسیون
توطئه براندازی	coup d'Etat (n.m)	*koudétâ*	کودتا
گام نظامی	marche (n.f.)	*mârch*	مارش
حق رأی، حق رد	véto (n.m)	*véto*	وتو

1. En persan "قرض, وام" (*gharz, vâm*), mais "قرضه" (*gharzeh*) est plus convenable. (cf. Dj. Dja'fari, introduction).
2. Cf. *La Langue et la réflexion*, p.52.
3. Cf. *Discours sur la linguistique*, p.751.
4. Cf. *L'invention de mots et la traduction des termes scientifiques et techniques*, p.62.
5. Cf. *La Langue et la réflexion*, p.94.
6. Balaÿ, Ch., *La genèse du roman persan moderne*, p.41.
7. *Ibid*., pp.43-44.
8. L'équivalent iranien de polytechnique.
9. *Ibid*, p.43.
10. Pour la transcription nous avons adopté celle du *Nouveau dictionnaire persan-français*.
11. *L'invention de mots et la traduction des termes scientifiques et techniques*, pp.717-752.
12. Voir *Discours sur la linguistique*, pp.137-138.
13. Voir "La langue scientifique et la composition de mots", p.48.
14. Proposé et approuvé par l'Académie de la langue persane.

Bibliographie

- Balaÿ, Christophe, *La Genèse du roman persan moderne*, Téhéran, Mo'ïn, 1376 (1997).
- Bâteni, Mohammad-Rezâ, *Zabân va tafakkor* (La langue et la réflexion), Téhéran, Abângah, 1373 (1994).
- Shari'at, Mohammad-Javâd, "La langue scientifique et la composition de mots", in: *Zabân-e fârsi, zabân-e 'elm* (La langue persane, langue scientifique), Téhéran, Nashr-e Dâneshgâhi, 1363 (1984), p.48.
-Dja'fari, Dja'far, *Terminologie de droit*, Téhéran, Gandj-e Dânesh, 1370 (1991).
- Farshidvard, Khosrow, *L'invention de mots et la traduction des termes scientifiques et techniques*, Téhéran, Hoze-ye Honari, 1380 (2001).
- Ladmiral, Jean-René, *Traduire: théorèmes pour la traduction*, Paris, Gallimard, 1944.
- Safavi, Kourosh, *Goftârhâ-ye dar zabânshenâsi* (Discours sur la linguistique), Téhéran, Hermès, 1380 (2001).
- Zomorrodiân, Rezâ, *Dictionnaire des mots d'emprunt d'origine européenne en persan*, Mashhad, Tchâp va Enteshârât-e Astân-e Ghods-e Razavi, 1373 (1994).

L'Iran de Gobineau à travers *Les Nouvelles Asiatiques*

Mahboubeh FAHIMKALAM
Université Azâd d'Arâk

Au cours de l'Histoire, des mobiles divers ont incité des Occidentaux à porter leur regard vers la Perse; les difficultés du voyage n'empêchant pas les aventuriers ni les commerçants d'entamer le long chemin qui devait les mener vers ce pays. Parmi ces voyageurs, il y eut Joseph Arthur de Gobineau, envoyé par Louis Napoléon Bonaparte. Pendant son séjour, Gobineau, enchanté du dépaysement, curieux de tout ce qu'il voit, et attentif aux mœurs et aux paysages iraniens, écrit sur l'Iran. *Trois ans en Asie, Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale* et *Les Nouvelles Asiatiques* sont les œuvres de Gobineau consacrées à ses voyages en Asie et en Iran, et constituent un exemple typique de la vision orientaliste de l'époque.

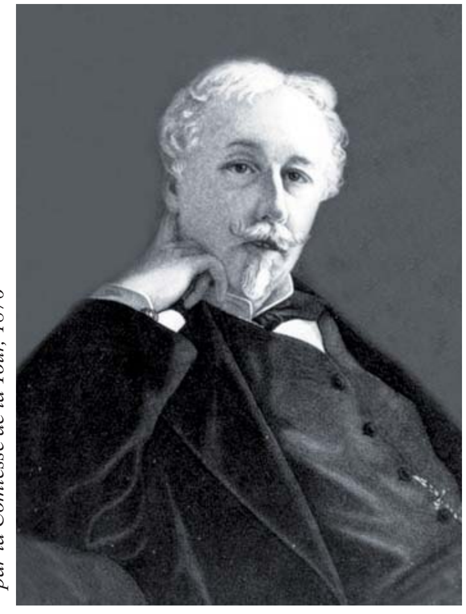
Les mœurs et les habitudes des Persans

Dans ses *Nouvelles Asiatiques*, Gobineau dresse un bilan des coutumes, des mœurs, de la religion, de la politique, des sentiments, du système de la vie asiatique, bref, tout ce qui singularise la mentalité et la physionomie iraniennes. Les récits de voyage, en particulier ceux rédigés par les hommes de lettre connus et possédant des caractéristiques rhétoriques et littéraires indéniables, tendent à mieux toucher l'imaginaire collectif.

L'importance primordiale que Gobineau accorde aux coutumes, aux conduites et aux mœurs individuelles et collectives issues des traditions de la société persane nous invite à lui réserver une place à part dans l'analyse de son œuvre.

Gobineau nous présente une société impénétrable, qui tend à tout prix à conserver sa structure traditionnelle et son caractère original. A travers la multiplicité des habitudes ethniques et tribales, à travers la diversité des langues, des modes de vie et des coutumes locales, transparaît une unité de mœurs et de comportement constitutifs d'un ensemble de traits communs et originaux.

Les Iraniens des N*ouvelles Asiatiques* sont agités, joyeux, actifs, beaux parleurs et remuants. La joie de vivre des Persans est un thème que Gobineau décrit minutieusement. Par exemple, cette activité du peuple à l'annonce du coucher du soleil un jour du mois de ramadan: «*C'est le moment où le soleil se couche, tous les* kalions *se mirent donc à fumer de compagnie, la boutique de melons, de concombres fut à l'instant mis au pillage. Pendant ce temps, les marchands de thé remplissaient leur verres de la boisson bouillante, la foule s'en emparait, on chantait, on criait, on riait, on se poussait, on se bousculait, on s'amusait beaucoup*", (Gobineau, 1965, p.87).



Portrait de Joseph Arthur de Gobineau, par la Comtesse de la Tour, 1876

Gobineau nous présente une société impénétrable, qui tend à tout prix à conserver sa structure traditionnelle et son caractère original. A travers la multiplicité des habitudes ethniques et tribales, à travers la diversité des langues, des modes de vie et des coutumes locales, transparaît une unité de mœurs et de comportement constitutifs d'un ensemble de traits communs et originaux.

Gobineau admirait certains comportements persans: "*J'était sensible, depuis le premier jour de mon arrivée, au charme de la politesse des iraniens .Quels gens polis".* La formule de politesse employée par les persans pour s'enquérir de la santé de quelqu'un était intéressante pour lui.*"Votre nez est-il gras, s'il plaît à Dieu?"* Et cette expression signifie "Comment allez-vous?" Il explique que le nez a le sens propre de *cerveau*, puis *d'esprit.*

La rencontre

Selon Gobineau, «*En Iran, les hommes et leurs femmes passent la plus grande partie de leur temps hors de chez eux. Les heures qui ne sont pas données au bazar sont absorbées par les visites",* (Gobineau, 1959, p.54). Il décrit également minutieusement les cérémonies de visite des Persans: *«Quand on veut aller voir quelqu'un, on commence, le plus souvent, par lui envoyer un domestique porteur de nouvelles et lui faire demander si tel jour, à telle heure, on pourra venir le voir sans le déranger. Dans le cas où la réponse est favorable, on se met en route et l'on arrive au moment indiqué, qui n'est pas très rigoureusement défini. On arrive à la porte où l'on doit s'arrêter et l'on met pied à terre. Les domestiques marchant en avant, on pénètre par différents couloirs toujours bas et obscurs, et souvent on traverse une ou deux cours, jusqu'à la maison. Etes-vous d'un rang supérieur, le maître du logis vient lui-même vous recevoir à la première porte. En cas d'égalité, il vous envoie son fils. Alors a lieu un premier échange de politesse, par exemple: "Comment daignez-vous ainsi venir au-devant de votre esclave?»*

Le commerce

Ce qui est courant en Perse, selon cet historien, c'est l'habitude d'emprunter aux autres: au gouvernement, au peuple, aux amis, et souvent aux marchands. Mais ces derniers sont presque toujours d'une probité stricte. De nombreux exemples montrent la façon d'emprunter à un ami dans les récits de *Nouvelles Asiatiques.* Et la plupart du temps, l'accent est mis sur la fourberie des Persans et le système exceptionnel de la vie en Iran. Gobineau admire l'ouvrier persan. Selon lui, l'ouvrier persan est adroit, ingénieux, industrieux, et même laborieux à sa façon, parce qu'il n'entend pas que le travail puisse lui imposer les labeurs beaucoup plus considérables auxquels se soumettent ses semblables européens.

L'art

La Perse était toujours capable de créer des miracles. Aux yeux des Occidentaux, elle était dédiée à l'art. Il y a beaucoup d'ouvrages sur la conception orientale de

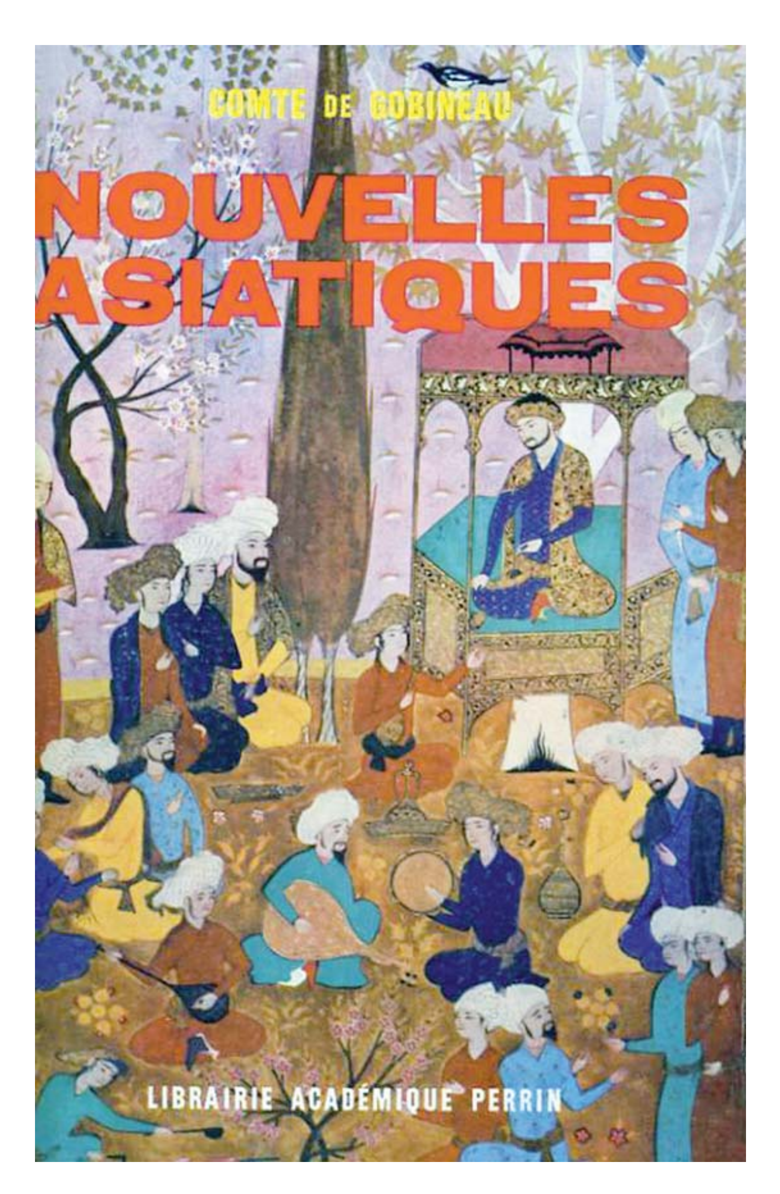
l'art. On peut noter *Vers Ispahan* de Pierre Loti et *Hadji Bâbâ* de James Morier, entre autres ouvrages, où l'accent est mis sur cette conception de l'art qu'ils jugent proprement iranienne. Dans ses *Nouvelles Asiatiques,* Gobineau met l'accent sur l'influence de la musique persane sur l'esprit humain. L'exemple en est fréquent, comme cette scène qui passe dans *L'illustre Magicien*:

"Zemorod khanoum était une excellente femme… elle faisait les vers d'une manière charmante, et jouait du tar avec une telle perfection que son mari Aziz Khân, lorsqu'elle daignait jouer pour lui, commençait à dodeliner de la tête pendant un quart d'heure, puis se mettait à murmurer: Excellent! Excellent! En extase, et finissait par pleurer et se cogner la tête contre la muraille…", (Gobineau, 1965, p.104)

Quant à la poésie persane, Gobineau affirme la célébrité de ses représentants auprès de leurs confrères européens, qui traduisent les grands recueils persans de Saadi, de Hâfez et de Ferdowsi. Le sujet des poèmes persans l'intéressent également. Il trouve que l'intérêt des poètes persans est exclusivement tourné vers les femmes, le vin, les fleurs et les rossignols. Mais plus qu'autre chose selon lui, c'est la relation d'amour absolu entre l'homme et Dieu qui est caractéristique de la poésie persane.

La femme

L'écrivain a mis en œuvre à travers ses *Nouvelles Asiatiques* des Orientales pleines d'amour et dévouées à leur mari. La vie leur est impossible sans la présence du mari. La femme persane de cette œuvre est forte, courageuse et majestueuse. Le ménage persan fascine Gobineau qui consacre de longues pages à ce sujet, en particulier à ses querelles. ■



Bibliographie:

1. Gobineau, Arthur, *Les religions et les philosophies dans l'Asie centrale,* Paris, Pléiade, 1965.
2. Gobineau, Arthur, *Nouvelles Asiatiques,* édition illustrée de 1900, réédition, 1965.
3. Gobineau, Arthur *Trois ans en Asie,* Paris, Hachette, 1959.
4. Malraux, André, *La tentation de l'Occident,* Paris, Gallimard, 1938.

Le kotéba de la jeune mariée

Odile PUREN

Dans notre dernier article[1], nous avons parlé du kotéba, un théâtre traditionnel bambara. Lorsqu'il est joué à l'occasion d'un mariage, il porte le nom de konyomoussokoté. Nous vous proposons de découvrir le rôle du kotéba de la jeune mariée.

Le konyomoussokoté, encore appelé le kotéba de la jeune mariée a surtout pour objectif de dicter à la jeune mariée la conduite qu'elle doit désormais adopter dans la communauté qui l'accueille. A cet effet, deux sketches sont joués:

Le premier met en scène une femme vertueuse. Il s'agit ici d'une épouse reconnue pour sa bonne conduite au sein de la société de son mari. Elle est soumise à celui-ci, et sait l'écouter. Elle a en outre su créer une bonne entente entre les membres de sa belle-famille, puis entre son mari et ses amis. Ses conseils sont toujours les bienvenus lorsque les uns et les autres sont en difficulté. De plus, c'est une excellente éducatrice pour ses enfants.

La jeune mariée est invitée à suivre l'exemple de cette femme.

Le second parle plutôt d'une femme méchante, qui fait souffrir ses enfants, son mari, sa belle-famille et tous les gens qui d'une manière ou d'une autre, se trouvent en contact avec elle.

A travers ce sketch, les comédiens expliquent à la mariée que cette dernière femme n'est pas celle que l'on souhaite qu'elle soit.

C'est lors du konyomoussokoté que la femme se rend vraiment compte que pour vivre heureuse chez son mari, elle doit désormais posséder trois grandes qualités: être laborieuse, féconde et discrète.

Les travaux domestiques et champêtres

Henri Lopes, écrivain africain, déclare à propos des travaux domestiques: "*N'oublie pas que tu es femme. Le premier travail d'une femme, c'est le travail domestique*".[2]

Dans les villages africains et plus particulièrement au Mali, les travaux domestiques font partie du quotidien de la femme. Ils demandent beaucoup de courage et de persévérance. Le puits est en général situé à l'entrée du village et donc loin des concessions, pour la sécurité des enfants. Ce qui n'arrange pas les femmes qui se lèvent à cinq heures du matin pour faire leur provision en eau. Il faut plusieurs seaux ou bassines pour remplir les jarres d'eau afin de subvenir à la consommation quotidienne. Dans les régions de savane comme

le Mali, le bois est une denrée rare et il est nécessaire pour la femme de parcourir des kilomètres pour rapporter les fagots au village. Pour préparer les repas, la femme a besoin de piler le maïs, le riz ou le mil, faire sa farine elle-même car en milieu rural, on limite les dépenses au strict nécessaire. Et la femme qui n'achète rien à l'extérieur est considérée comme une bonne épouse car elle fait des économies pour sa nouvelle famille. C'est une femme "vaillante".

En plus de tous ces travaux, la femme bambara doit se rendre à pied au champ pour y travailler. Lorsqu'elle a la chance d'avoir rapidement des enfants, ceux-ci, en grandissant, l'aident dans ses tâches. Mais malgré tout, la situation de la femme villageoise malienne n'est guère confortable. René Philombe déclarait à propos de la condition de la femme africaine: "*Elle devait puiser de l'eau, en réchauffer une quantité pour les ablutions de son mari, elle devait balayer la grande maison, la case cuisine et la cour; elle devait apprêter un maigre déjeuner, mettre les moutons au pâturage derrière la maison. Ce n'était pas tout. Elle devait aller au champ et en revenir vers trois heures, affamée, épuisée de fatigue, le corps envahi par mille démangeaisons!*"[3]

De nos jours, des ONG européennes essaient d'alléger ces souffrances de la femme malienne en construisant des puits dans quelques villages, notamment au pays dogon; mais la tâche est immense.

Avouons que le mariage change très peu une situation qui a commencé dès l'adolescence car la jeune fille bambara avait déjà l'habitude d'aider sa mère, ses tantes ou les amies de sa mère.

Dans le milieu rural, la femme malienne ne participe pas aux discussions mondaines ou intellectuelles sur l'amélioration de sa condition. Pourtant, elle est la première concernée et devrait faire partie de ces groupes de réflexion organisés parfois par des associations afin que ses filles ou petites filles puissent vivre un lendemain meilleur.

Au Mali comme ailleurs en Afrique, les femmes des villes sont les premières à bénéficier des réformes. Henri Lopez partage cet avis lorsqu'il écrit: "*L'émancipation avait un sens pour les femmes qui, comme leur mère, faisaient tous les jours dix kilomètres à pied pour aller à la plantation, cultiver la terre et revenir. Elles y allaient portant sur le dos une hotte pesant parfois quarante kilos.*"[4]

La procréation

Chez les Bambara du Mali, lorsqu'une femme meurt sans enfant on dit qu'elle est "finie". Il est donc inconcevable qu'une femme ne puisse pas procréer. On ne peut non plus imaginer que le nombre d'enfants soit limité puisque la valeur d'une épouse est fonction de sa fécondité, de sa progéniture. Par conséquent, rien n'est pire qu'une épouse stérile: elle subit les railleries de sa belle famille qui pousse le mari à épouser une autre femme. On devine alors que pour le Malien, rien n'est plus glorieux qu'une épouse enceinte. L'affirmation suivante de l'écrivain malien Ahmadou Kourouma nous le confirme bien: "*Rien ne doit détourner un homme sur la piste de la femme féconde, une femme qui absorbe, conserve, fructifie, rien! Et Mariam était une femme ayant un bon ventre, un ventre capable de porter douze maternités.*"[5]

Certaines femmes évitent de parler des

Le kotéba de la jeune mariée a surtout pour objectif de dicter à la jeune mariée la conduite qu'elle doit désormais adopter dans la communauté qui l'accueille.

C'est lors du konyomoussokoté que la femme se rend vraiment compte que pour vivre heureuse chez son mari, elle doit désormais posséder trois grandes qualités: être laborieuse, féconde et discrète.

La jeune mariée sait grâce au konyomousokoté que le travail domestique ne peut et ne doit être un obstacle à la maternité. Pour elle le congé maternité ne commence réellement que le jour de l'accouchement.

La jeune mariée sait que son mari a le droit de lever la main sur elle, et pourtant elle doit dès à présent apprendre à lui manifester le respect que sa condition d'homme exige; crainte et respect sont toujours liés.

méthodes contraceptives de peur d'être considérées comme des personnes de mauvaises mœurs. Guy Menga déclare au sujet de la procréation: "*L'œuvre de la procréation est sacrée et toute personne qui s'y refuse, doit subir le supplice et le châtiment prévus par la coutume.*"[6]

La jeune mariée sait grâce au konyomousokoté que le travail domestique ne peut et ne doit être un obstacle à la maternité. Pour elle le congé maternité ne commence réellement que le jour de l'accouchement. Ces conditions de la femme villageoise font que lorsqu'une Malienne a réussi à s'en sortir, soit par le biais de l'instruction reçue à l'école, si elle a eu la chance d'y avoir accès, soit par celui de l'exode vers une grande ville, si elle a de la famille là-bas qui peut l'aider, elle est loin de regretter sa jeunesse. Abdoulaye Sadji confirme bien cela dans cette phrase: "*Dieu merci, elle avait échappé au sort de ces femmes de la brousse, couvertes de la poussière des chemins et des lougans, qui trimaient à la place de leurs maris, n'ayant qu'un seul droit: faire une progéniture nombreuse et épuisante.*"[7]

La discrétion

La discrétion oblige la femme malienne à se taire sur certaines injustices même révoltantes. Son mari, est son maître et ses volontés sont des ordres. Bien que la condition de la femme évolue lentement, ce sont surtout celles des villes et celles issues de milieux aisés qui voient leur situation s'améliorer. Mais la plupart des femmes qui vivent dans les villages subissent des châtiments corporels lorsqu'elles ne savent pas tenir leur langue. Guy Menga écrit à propos de la femme battue: "*Vouata bondit sur sa femme avec la fougue d'un taureau blessé à mort et la roua de coups. Loutaya ne broncha pas et ne cria même pas. Vouata continue de frapper violemment en jurant à haute voix et ne s'arrêta que lorsque les voisins, alertés par ses imprécations, accoururent pour le maîtriser.*"[8]

De tels agissements de la part d'un époux scandalisent en Europe alors qu'au Mali, les femmes bambara elles-mêmes se résignent à accepter l'ordre établi car leurs mères aussi ont subi le même sort. Alors pourquoi se révolteraient-elles contre la tradition?: "*Ne dis rien. C'est ton père… C'est un homme. Nous, les femmes, c'est notre lot d'être battues. Aucune femme ne peut se vanter de n'être jamais battue, par son père ou par son mari.*"[9]

La jeune mariée sait que son mari a le droit de lever la main sur elle, et pourtant elle doit dès à présent apprendre à lui manifester le respect que sa condition d'homme exige; crainte et respect sont toujours liés. Depuis l'enfance, elle s'est initiée aux formules de politesse et aux règles de savoir-vivre entre époux: "*Loutaya avait passé toute sa jeunesse au village, aux côtés de sa mère qui l'avait initiée à la vie conjugale: politesse, respect du mari, soumission inconditionnelle, voilà ce qu'elle avait surtout appris de sa mère qui le lui enseignait par sa conduite irréprochable.*"[10]

Remarquons que sous certains aspects, la condition féminine de la femme malienne était comparable à celle de la femme européenne car l'égalité des hommes et des femmes en Europe date du XXème siècle. La tradition biblique avait sans doute contribué à rendre la femme responsable de tous les maux de l'univers pour avoir, un jour offert à

l'homme le fruit défendu par Dieu.

Au Mali aussi, un mythe du mandingue (famille d'ethnies dont les Bambara) dit que Dieu, voulant éprouver le cœur de l'homme et de la femme, leur donna un couteau à chacun séparément avec ordre de trancher la gorge de leur conjoint. L'homme horrifié préféra désobéir plutôt que d'accomplir un tel acte tandis que la femme s'apprêta à trancher la gorge de son mari, Dieu intervint aussitôt en ces termes: "*Misérable! dit-il, puisque tu as le cœur si méchant, tu ne toucheras plus le fer de ta vie! Ta place est aux champs et au foyer. Et toi, dit-il à l'homme, puisque tu es bon, tu as mérité d'être et de manier les armes.*"[11]

La femme comme nous le constatons, est vouée à se soumettre à l'homme. Francis Bebey dit au sujet des femmes: "*Elles ne devaient pas prendre le droit de parler, de donner leur avis de quelque manière que ce fût. La vieille Afrique de nos ancêtres en avait décidé ainsi.*"[12]

Telles sont les leçons que doit retenir la jeune mariée après le konyomoussokoté.

Aujourd'hui, de nombreuses jeunes filles en quête d'une existence meilleure fuient ces conditions de vie. Elles quittent leur village pour travailler à Bamako ou dans les capitales des pays voisins. Elles espèrent aussi y trouver un bon mari; mais rares sont celles qui réalisent leur rêve. Comme partout en Afrique, la plupart tombent sur des patronnes peu scrupuleuses qui les exploitent à tel point qu'elles n'arrivent pas à faire des économies afin de préparer leur mariage.

Le kotéba moderne crée et met en scène des sketches sur la vie de ces jeunes filles victimes de l'esclavage moderne. Les plus raisonnables rentrent au village où elles retrouvent leurs racines et une certaine sécurité. Les autres choisissent de rester souffrir à Bamako, à Abidjan… et finissent parfois leur vie de façon dramatique. ■

"Elles ne devaient pas prendre le droit de parler, de donner leur avis de quelque manière que ce fût. La vieille Afrique de nos ancêtres en avait décidé ainsi."
Telles sont les leçons que doit retenir la jeune mariée après le konyomoussokoté.

1. Voir la Revue de Téhéran, No.40.
2. Lopes, Henri, *Tribalique*, Yaoundé Cameroun, Editions clé, 1971, p.44.
3. Philombe René, *Sola, ma chérie*, Yaoundé Cameroun, Editions Clé, 1967, p.22.
4. Lopez Henri, *Tribaliques*, op. cit., p.5.
5. Kourouma Ahmadou, *Les soleils des indépendances*, Paris, Editions du Seuil, 1970, p.134.
6. Menga Guy, *La palabre stérile*, Yaoundé Cameroun, Editions Clé, 1970, p.35.
7. Sadji Abdoulaye, *Maïmouna*, Paris, Présence Africaine, 1970, pp.146-147.
8. Menga Guy, *La palabre stérile*, Yahoundé Cameroun, Editions Clé, 1970, p.33.
9. Sembene Ousmane, l'harmattan, Paris, Présence Africaine, 1964, p.227.
10. Menga Guy, *La palabre stérile,* op. cit., p.27.
11. Utamsi Tchicaya, *Légendes africaines*, Editions Seghers, 1973, p.168.
12. Bebey Francis, *Embarras et Cie*, Yaoundé Cameroun, Editions Clé, 1968, p.24.



La berceuse iranienne, une littérature féminine

Dr. Ghadamali SARAMI
Mahnaz REZAÏ

Dans toutes les cultures, la berceuse signifie un chant que la mère ou la nourrisse chante pour calmer l'enfant dans son berceau, avec certaines caractéristiques que nous allons évoquer. Nous pouvons notamment distinguer trois aspects: un aspect poétique (du point de vue du contenu, du rythme et de la rime), la musicalité (la berceuse est souvent chantée), et enfin un aspect que l'on pourrait qualifier de "théâtral" dans le but de créer des liens avec l'enfant. La berceuse est accompagnée de la voix, des gestes de main et des mimiques de visage. Généralement l'enfant ne comprend pas la signification de la berceuse, ce qui attire son attention étant avant tout les gestes et la musicalité qui l'accompagnent.

L'ancienneté de la berceuse

La berceuse est un phénomène très ancien - et peut-être aussi vieux que l'humanité. Selon les historiens, dès l'Egypte ancienne, les femmes pratiquaient une sorte de lamentation et de gémissement pour endormir les enfants. Toutes sortes de berceuses existent dans l'ensemble des nations, et dans un sens, la berceuse pourrait être considérée comme la plus ancienne musique du monde. Dans une ancienne tribu d'Amérique, en vue d'endormir leurs enfants, les femmes émettaient des sons que l'on accepte à peine comme étant des berceuses. Ce type de berceuse ressemble à l'acclamation ou *kil* chez les femmes villageoises et tribales en Iran. Chez certaines tribus nomades d'Amérique du Sud, la berceuse à proprement parler n'existe pas. Pour endormir les enfants, les femmes font des bruits ressemblant à des lamentations et murmures vagues. Outre les murmures vagues, il se trouve des syllabes sans signification qui tendent à se répéter dans toutes les berceuses du monde. L'équivalent persan du mot berceuse est "*lâlâ*" et "*lâlâyi*". Dans autres langues comme l'anglais, le polonais, le roumain, l'italien, ce terme est également composé de syllabes qui répètent en général deux fois: *boubou*, *nânâ*, *ninâ*, *lullaby*, *loulou*, *nini* et *nânâ*. C'est de même pour les langues latine, romaine et grecque de l'Anatolie.

La thématique des berceuses

Si l'on veut résumer, le contenu de la plupart des berceuses du monde, de toutes langues et de toutes cultures, est en général le suivant: "*Mon cher enfant, tout va bien. Endors-toi tranquillement!*"

La berceuse peut être l'évocation des problèmes concernant la vie familiale: ce que fait le père, comment la vie se passe… La berceuse ne pose donc pas de questions profondes et philosophiques. Il arrive parfois que l'on y représente les membres de la famille ou pose les questions étroitement liées à la vie

familiale: "*le père est allé au travail, au champ, au jardin, en voyage*". Il s'agit parfois des paysages de la nature: "*les fleurs sont alors endormies, la lune apparaît, les étoiles scintillent, le vent souffle, le printemps arrive, la terre est verte*".

Dans les berceuses iraniennes, pour rassurer l'enfant qu'il n'y a pas de danger, on fredonne: "*Endors-toi tranquillement! L'Imâm Rezâ ou Shâh-e Tcherâgh*[1] *te gardera*". Dans certaines berceuses étrangères, on dit que Jésus ou la Vierge Marie garderont l'enfant, ou que les anges sont en train de voler au-dessus de son berceau.

La thématique de certaines berceuses est basée sur l'admiration de la mère pour son enfant. La mère y exprime le plus souvent la beauté de son enfant en le comparant aux fleurs, aux étoiles, aux princes: "*Comme tes mains sont belles! Tes lèvres sont comme un bouton de fleur. Tes yeux sont très beaux*". La plupart des berceuses dépeignent un visage très aimable et héroïque de l'enfant. La mère y compare l'enfant aux héros ou à un personnage idéal qu'elle aime.

La structure de certaines berceuses est tel qu'on peut les continuer des heures sans interruption. Par exemple, au début, on promet une chaussure à l'enfant, puis une poupée et ainsi de suite. Le rythme des vers est le même, seul le contenu diffère. La mère dit par exemple à l'enfant: "*Si tu dors tôt, si tu es sage, je t'achèterai telle ou telle chose: un bracelet ou une boucle d'oreille en or, ou une coupe en or*".

Ces vœux et ces promesses des mères pour le bonheur et la richesse des enfants diffèrent selon la culture. Par exemple, dans les berceuses villageoises iraniennes, on promet à l'enfant qu' "*il sera un bon cultivateur dans l'avenir. Il aura un grand champ. Il sera chef du village. Il aura un troupeau de moutons et de vaches*". Dans les berceuses urbaines, le domaine des vœux est souvent plus vaste. Dans une berceuse anglaise, la mère promet une peau molle de lapin. Dans une berceuse danoise, on promet que le père rentrera et apportera des chaussures aux crochets brillants. Dans une berceuse chinoise, la mère promet d'apporter à son enfant un roseau pour qu'il joue. Dans une berceuse norvégienne, un programme de pêche est décrit où l'on chasse un grand poisson et on le partage entre les membres de la famille. Dans une berceuse américaine, la mère promet de donner un oiseau à l'enfant, elle fredonne: "*Si l'oiseau ne chante pas, je t'achèterai un anneau en diamant. Si tu le perd, je t'achèterai un miroir*".

Nous venons d'évoquer le contenu agréable de la berceuse. Cependant, certaines ont parfois une thématique négative et désagréable. Certaines berceuses évoquent ainsi des êtres méchants et effroyables comme le croque-mitaine (lou lou en persan). Ainsi, en Iran, le "*lou lou" "vient et répand du sel dans l'œil des enfants. S'ils ne sont pas sages, il les emmène avec lui*". *Lou lou* fait peur aux enfants et vole les enfants qui n'arrêtent pas de pleurer.

Dans la plupart des berceuses du monde, il se trouve un monstre, un croque-mitaine, un Satan ou un démon. Faire peur constitue donc également une autre thématique de la berceuse.

Le Père Noël est un autre être imaginaire présent dans les berceuses européennes, qui n'apportera pas de cadeaux aux enfants qui pleurent. Chez les Japonais aussi, il existe un être qui, comme le Père Noël ou le *Bâbâ Norouz*[2] de la culture iranienne, apporte un sac plein de jouets aux enfants sages. Il a également des yeux derrière sa tête qui poursuivent les enfants ronchons et

L'équivalent persan du mot berceuse est "lâlâ" et "lâlâyi". Dans autres langues comme l'anglais, le polonais, le roumain, l'italien, ce terme est également composé de syllabes qui répètent en général deux fois: boubou, nânâ, ninâ, lullaby, loulou, nini et nânâ. C'est de même pour les langues latine, romaine et grecque de l'Anatolie.

*Dans les berceuses iraniennes, pour rassurer l'enfant qu'il n'y a pas de danger, on fredonne: "*Endors-toi tranquillement! L'Imâm Rezâ ou Shâh-e Tcherâgh te gardera*".*

Les mères iraniennes souhaitent ainsi que leurs enfants réussissent leurs études, puissent aller en pèlerinage à la Mecque au sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad ou à celui de l'Imâm Hossein à Karbala, qu'ils grandissent vite, se marient, aient des enfants, restent toujours en bonne santé, deviennent riches et aimés...

désobéissants.

Dans certaines berceuses, ce rôle d'épouvantail est donné aux animaux comme l'ours, le loup, le chien, le renard ou encore le mouton. Dans une berceuse allemande "*un mouton noir et blanc mord les doigts de pied des mauvais enfants*". Certaines berceuses évoquent également certains grands personnages de l'histoire comme Alexandre, Gengis Khân ("Tchanguiz Khân" en persan) et Napoléon. Dans toutes ces berceuses, ce personnage épouvantable châtie et punit les enfants. Il est toujours à leur affût et leur tend des pièges. Si l'enfant ne dort pas, il viendra l'embêter. Dans certaines berceuses africaines, les menaces sont plus violentes. La mère dit parfois implicitement et d'une voix menaçante qu'elle battra l'enfant et le jettera dans un fossé s'il ne dort pas (!).

Certaines berceuses ne font également que refléter les chagrins, angoisses et malheurs des mères. Par exemple, à travers ces berceuses, la mère parle des mauvaises conduites du père de famille. Certaines ont un aspect romanesque. On y relate des événements qui ont eu lieu ou qui auront lieu. D'autres contiennent des descriptions de la nature. La berceuse a une musicalité et initie, en premier lieu, l'enfant aux sons et à reconnaître la voix de la mère.[3]

Les berceuses iraniennes

a) Le terme "*lâlâyi*"

En persan, l'ancien mot "bangareh"[4] fait référence aux chants que les mères lisaient à côté du berceau en vue d'endormir leurs enfants. "*Ban*" signifie le fait d'arrêter quelque chose; "*bangareh*" fait donc référence à une action permettant d'arrêter les bruits.

Dans les anciens livres de littérature persane, le *lâlâyi* n'est pas employé dans le sens de la berceuse; le terme *lâlâ* fait en générale référence à la nourrice, celle qui endort l'enfant. Ce terme signifie également "le sommeil" et "dormir". Le suffixe "*yi*" forme un adjectif de relation à partir de substantif "*lâlâ*". *Lâlâyi* est donc lié à la nourrice, la "*lâlâ*".

Presque toutes les berceuses iraniennes commencent par la répétition de la syllabe "*lâ*". Donc on peut dire également que *lâlâyi* fait référence aux chants qui commencent avec les syllabes "*lâlâ*". Dans certaines autres langues aussi, la berceuse commence parfois avec la répétition de la syllabe "*lâ*".

L'équivalent anglais du *lâlâyi* est *lullaby. Lull* signifie "accalmie"; en tant que verbe, il signifie "bercer", "calmer", "apaiser". La berceuse est en effet un moyen de calmer l'enfant et de le faire taire.

b) La thématique des berceuses iraniennes

Le contenu des berceuses iraniennes évoque essentiellement certains thèmes récurrents:

- Expression des idéaux, souhaits et désirs des mères pour leurs enfants. Elles souhaitent ainsi que leurs enfants réussissent leurs études, puissent aller en pèlerinage à la Mecque au sanctuaire de l'Imâm Rezâ à Mashhad ou à celui de l'Imâm Hossein à Karbala, qu'ils grandissent vite, se marient, aient des enfants, restent toujours en bonne santé, deviennent riches et aimés...
- Admiration de l'enfant en l'assimilant aux fleurs ou tout autre chose de bon ou de beau, à savoir: la tulipe, la narcisse, la jacinthe, la menthe verte, l'œillet, le jasmin, la noisette, la pistache, le blé, l'amande, l'olive, la noix, etc.
- Prier pour l'enfant en demandant à Dieu, au prophète Mohammad, aux Imâms, aux saints et aux saintes de le

garder. Dans la majorité des berceuses iraniennes, on demande le secours de Dieu, du Prophète, de l'Imâm Rezâ et de Fâtemeh Zahrâ[5].

- Expression des douleurs et des angoisses de la mère à savoir, avoir peur que le père ne se remarie, se plaindre de l'absence d'un enfant mâle, d'être loin de ses parents, de son mari…

- Faire peur à l'enfant en évoquant des êtres comme le démon, les djinns, Satan, *loulou*, ou des animaux épouvantables comme un chien enragé qui se tient à l'affut pour attaquer et mordre les enfants qui n'arrêtent pas de pleurer et refusent de dormir:

"*Lâlâ lâlâ lâlâ lâlâ*
Va-t'en lou lou!
Va-t'en! Va-t'en!
Que veux-tu donc de mon enfant?"

- Expression de la tristesse ou de la fatigue de la mère face aux pleurs, à la maladie ou à l'impatience de l'enfant:

"*Lâlâ lâlâ fleur magique!*
Endors-toi! Enfant gâté
Lâlâ lâlâ fleur de pastiche!
Je suis lassée de tes pleurs".

Certaines berceuses iraniennes abordent également d'autres thématiques:

- La berceuse dite "politique": la berceuse a parfois été utilisée pour évoquer des thèmes politiques. Par exemple, après la mort de Mirzâ Koutchak Khân[6], les femmes guilâniennes ont composé des berceuses pour décrire son courage et son combat. Certaines berceuses d'avant la révolution de 1979 évoquent la liberté ou la révolution: "*Ton papa sera libéré de prison et rentrera à la maison*".

- La berceuse religieuse: comme nous l'avons évoquée précédemment, certaines berceuses iraniennes ont un aspect religieux. Ces berceuses sont chantées au cours de cérémonies religieuses comme *shabihkhâni* et *sinehzani*[7] et évoquent surtout les souvenirs de Robâb, mère d'Ali-Asghar[8]. Il en va de même pour les berceuses qui évoquent l'Imâm Rezâ.

c) La forme et la musicalité des berceuses iraniennes.

Les berceuses iraniennes sont composées de vers courts, de même longueur, rimés, et dont le rythme se répète tout au long de la berceuse. C'est cette répétition mélodieuse qui endort l'enfant. Certaines berceuses iraniennes sont composées selon le même rythme que les *dobeitis*[9] persans. Le rythme lent et la musicalité, bien que simples, y sont très organisés. Parfois, la berceuse commence avec une voix haute et, peu à peu la voix baisse puis se tait lorsque l'enfant s'endort. De toute façon, la berceuse se chante d'une voix douce. L'aspect musical de la berceuse est très important. Chanter une berceuse permet aussi de suggérer une sorte d'harmonie et d'ordre à l'esprit de l'enfant dès ses premières années.

d) La berceuse iranienne, une littérature féminine.

Presque dans tout le monde, surtout durant les années ayant précédé la révolution industrielle, la littérature était essentiellement l'apanage des hommes et il n'existe en Iran que très peu de femmes écrivains ou poètes. Ainsi, durant les siècles passés, le seul lieu où les femmes pouvaient pratiquer une littérature simple, était au pied du berceau. La berceuse n'est qu'une littérature féminine. L'un des meilleurs moyens pour connaître la vie des mères de cette époque est de faire une étude sur le contenu et la forme des berceuses qu'elles murmuraient au pied des berceaux. La berceuse

*La berceuse a parfois été utilisée pour évoquer des thèmes politiques. Par exemple, après la mort de Mirzâ Koutchak Khân, les femmes guilâniennes ont composé des berceuses pour décrire son courage et son combat. Certaines berceuses d'avant la révolution de 1979 évoquent la liberté ou la révolution: "*Ton papa sera libéré de prison et rentrera à la maison*".*

L'un des meilleurs moyens pour connaître la vie des mères de cette époque est de faire une étude sur le contenu et la forme des berceuses qu'elles murmuraient au pied des berceaux.

considérée comme littérature reflète ainsi le tempérament de ces femmes, leurs souhaits et leurs idéaux.

Comme tout phénomène social, la berceuse est née d'un besoin intérieur ou extérieur. Dans le passé, les enfants n'avaient pas de chambre privée. Les maisons étaient très petites et les enfants devaient apprendre à dormir malgré les bruits. Grâce à la berceuse, ils apprenaient à essayer de dormir dans un environnement bruyant.

Certaines berceuses iraniennes ayant un aspect triste et élégiaque ressemblent à des gémissements, et leurs mélodies sont comme des pleurs. Ces berceuses permettent ainsi d'exprimer le chagrin, la plainte ou la joie, c'est-à-dire les sentiments de la mère ou de la nourrice de l'enfant. Dans le passé, les mères ne travaillaient pas hors de la maison, et n'avaient pas de "confident" avec qui évoquer leurs problèmes. Les enfants pouvaient dès lors jouer ce rôle. Sous forme de berceuse, les mères confiaient ainsi leurs peines à leurs enfants. Parfois, toute la berceuse était composée des plaintes de la mère. Par exemple, la mère confie à l'enfant: "*Ton père est emprisonné. On ne sait ce qui nous arrivera. On ne sait s'il peut pêcher un poisson et l'apporter à la maison. On ne sait s'il peut vendre le bois qu'il a fendu. On ne sait ce qui nous est destiné. Nous n'avons pas, toi et moi, d'étoile dans le ciel…*".

Dans ce cas, la mère, qui sait que l'enfant ne comprend rien de ce qu'elle dit, parle sur elle-même et avec elle-même.

La berceuse, cette littérature miraculeuse, apaisante et somnifère, est la première littérature pour l'enfant. Il profite de sa forme, de son rythme et de sa musicalité bien avant d'apprendre à parler et de commencer à marcher.

Etant donné que la culture iranienne traditionnelle était phallocrate et que les femmes y avaient un rôle presque inexistant dans la création artistique, nous pouvons considérer la berceuse iranienne comme une littérature féminine, comme un miroir qui reflète l'ensemble des échecs, des vœux, des peines, des désirs et des idéaux de la femme iranienne. ■

---

1. L'Imâm Rezâ est le huitième imâm des chi'ites. Mir Seyyed Ahmad, surnommé Shâh-e Tcherâgh, est le fils de l'Imâm Moussâ Kâzem et le frère de l'Imâm Rezâ. Il mourut en martyr à Shirâz, sous la férule des agents de Ma'moun, le calife abbasside.
2. *Babâ Norouz* ou *Amou Norouz* est un personnage imaginaire et le messager de l'arrivée du printemps chez les Iraniens. On le connaît sous d'autres noms dans les différentes régions d'Iran: *Bibi Norouzak* dans le Khorâssân, *Naneh Norouz* à Arâk et à Khomein, *Pirbâbâ* à Guilân, *Mâmâ Norouz* dans le sud du pays, etc.
3. William Barthes, compositeur de musique du XVIe siècle, fut le premier à avoir composé des berceuses selon les méthodes scientifiques.
4. "بَنگَره" en persan.
5. Fille du prophète Mohammad et épouse de l'Imâm Ali.
6. Mirzâ Koutchak Khân, surnommé "Chef des forêts", était un combattant guilânien et le fondateur de la "Révolution des forêts". Lui et ses partisans ont commencé une lutte armée dans les bois de Guilân contre les Russes et les Anglais en 1917 (1293).
7. *Shabihkhâni* est un drame religieux qui met en scène le martyre de l'Imâm Hossein, sa famille et ses compagnons à Karbala. *Sinehzani* signifie se frapper la poitrine en signe de deuil pour eux, dans les cérémonies religieuses au cours du mois de *moharram*, le premier mois de l'année lunaire.
8. Fils de l'Imâm Hossein et de Robâb, âgé de six mois, qui mourut en martyr à Karbala.
9. Forme poétique persane de quatre vers qui se compose selon des rythmes particuliers.

Bibliographie

- *Encyclopédie Britannica*, 2008.
- Hedâyat, Sâdegh, *Le folklore iranien*, éd. Tcheshmeh, 2000.
- Moïn, Mohammad, *Dictionnaire Moïn*, éd. Sorâyesh, 2004.
- Shakourzâdeh, Ibrâhim, *Les coutumes et les croyances des Khorâsâniens*, éd. Soroush, 1984.

Albert Camus et la question de Dieu
Un regard sur la crise du sens dans l'œuvre camusienne

Rouhollah HOSSEINI
Université de Téhéran

"*Notre raison a fait le vide. Enfin seuls, nous achevons notre empire sur un désert (...) Nous tournons le dos à la nature, nous avons honte de la beauté. Nos misérables tragédies traînent une odeur de bureau et le sang dont elles ruissellent a couleur d'encre grasse*"[1]. Tiré de *L'été*, cet extrait fait bien part de cette sensibilité précisément moderne, qui se fait remarquer par la description d'un monde frappé de vide, une sensibilité absurde qu'on trouve éparse dans l'époque où vit son auteur. L'œuvre et la pensée d'Albert Camus se définissent essentiellement par leur interrogation douloureuse du sens de la vie, considéré par l'auteur du *Mythe de Sisyphe* comme "*la plus pressante des questions*". Ce sens, chez Camus, est explicitement mis en question à la suite de la mort de Dieu, prononcée au siècle précédent, par son maître à penser, Friedrich Nietzsche. Au XIXème siècle, précisons-le, les fondements de la croyance religieuse sont gravement ébranlés. Cette situation se traduit par la crise du sens et des valeurs qui caractérise la fin du XIXème et la première moitié du XXème siècle. En clinicien attentif, Nietzsche décèle dans ces conditions la fin de la métaphysique, et annonce la mort de Dieu :

"*Où est passé Dieu? Je vais vous le dire! Nous l'avons tué, vous et moi! Nous sommes tous ses assassins! Mais comment avons-nous fait cela? (...) Est-il encore un haut et un bas? N'errons-nous pas comme à travers un néant infini? L'espace vide ne répand-il pas son souffle sur nous? Ne s'est-il pas mis à faire plus froid? La nuit ne tombe-t-elle pas continuellement (...)*"[2].

Cet événement majeur, considéré par le philosophe comme "*(...) le plus important des événements récents*", constitue le point culminant de la modernité européenne[3]. Sous l'effet d'un puissant courant historique, qui trouve son origine dans le rationalisme cartésien et aboutit à la toute-puissance de la science, en passant par les Lumières, la croyance en Dieu est d'abord remplacée par les valeurs du positivisme, lesquelles sont à leur tour mises en cause. Apparaît alors le règne de l'absurde, comme celui du rien. Voilà l'avènement du nihilisme s'emparant de l'humanité, qui ne trouve devant elle qu'un monde vide et vain.

Il est indéniable qu'Albert Camus est tourmenté par l'idée de Dieu. Il écrit dans *L'homme révolté* que "*(...) rien ne peut décourager l'appétit de la divinité au cœur de l'homme*"[4]. La souffrance humaine due à l'absence de Dieu constitue ainsi un leitmotiv dans son œuvre. Cette absence, loin d'apporter le confort intellectuel, suscite beaucoup plus de questions qu'elle n'en résout. Dieu garde le silence, il ne répond pas[5] à l'appel de Maria, qui lance: "*Oh! Mon Dieu! Je ne puis vivre dans ce désert! (...) Ayez pitié de moi, tournez-vous vers moi ! Entendez-moi, donnez-moi votre main! (...)*"[6]. Dans l'optique de Camus, cet appel pathétique n'est même pas entendu.

L'œuvre de Camus produit à ce titre des effets de résonnance avec la vision pascalienne du monde. Comme l'auteur des *Pensées*, il sait lui aussi que, du



Albert Camus

fait de notre engagement inéluctable-Pascal disait qu'on est embarqué-, l'on ne peut négliger la question de Dieu, ni même rester dans la neutralité: il faut choisir son camp. C'est-à-dire qu'il faut vivre, selon Camus, comme si Dieu existait ou n'existait pas. Bref, la question de Dieu ne laisse pas l'écrivain indifférent; il se confronte à elle et prend clairement position.

En tant qu'écrivain moderne, Camus opte pour la non-existence de Dieu. Son incroyance est incontestable, quoique son attitude face à l'idée de Dieu soit empreinte d'inquiétude ou de perplexité.

En tant qu'écrivain moderne, Camus opte pour la non-existence de Dieu. Son incroyance est incontestable, quoique son attitude face à l'idée de Dieu soit empreinte d'inquiétude ou de perplexité[7]. Il rejette dans son principe le pari pascalien, car parier pour Dieu revient, selon lui, à courir le risque d'asseoir le sens de la vie humaine sur un principe non raisonnable. Il déclare ainsi à haute voix qu'il est *"(...) de ceux que Pascal gouverne et ne convertit pas"*[8]. Se situant explicitement dans le sillage de Nietzsche[9], Camus dénonce avec force le Dieu chrétien. Il a même pour tâche de faire sien le diagnostic nietzschéen: "Dieu mort, écrit-il dans *Noces*, il ne reste que l'histoire et la puissance"[10]. On pourrait aisément accorder la paternité de cette citation au philosophe allemand.

Camus est un philosophe des Lumières; il cherche des certitudes raisonnables pour vivre. Il voit dans la foi religieuse le "saut dans l'irrationnel" qui détourne l'esprit de la réalité, et où l'homme nie sa raison, sa "conscience lucide". Mais ce qui rend encore plus ferme la position du penseur dans son athéisme, c'est l'existence du mal qu'il n'arrive pas, toujours en suivant les Lumières, à associer à la toute puissance et à la sagesse divine[11]. Il ne saurait accepter "*le paradoxe d'un Dieu tout-puissant et malfaisant, ou bienfaisant et stérile*"[12].

Dès le début de sa carrière d'écrivain, au moment où il n'a encore que 20 ans, Camus nous apprend, non sans regret, la perte de sa foi: "*Tout à l'heure n'étais-je pas riche et de quelle richesse puisque je pouvais croire encore à un autre monde et combien meilleur. Mais voici que j'ai compris et que plus rien ne me reste que le présent (...) Hélas, hélas, mon royaume est de ce monde* "[13]. Cette nostalgie pour la foi est caractéristique de l'esprit qui a subi les affres de la modernité; c'est la nostalgie d'une divinité transcendantale inaccessible, avec laquelle aucune relation n'est plus possible.

Camus est conduit ensuite à vivre et à se conduire comme si Dieu n'existait pas vraiment. Cette attitude est manifeste dans le cri désespéré de Caligula à l'adresse de Cæsonia : "*Il n'y a pas de ciel, pauvre femme.*"[14]; elle résonne aussi dans l'indifférence et dans le " non" de Meursault face au juge d'instruction, qui

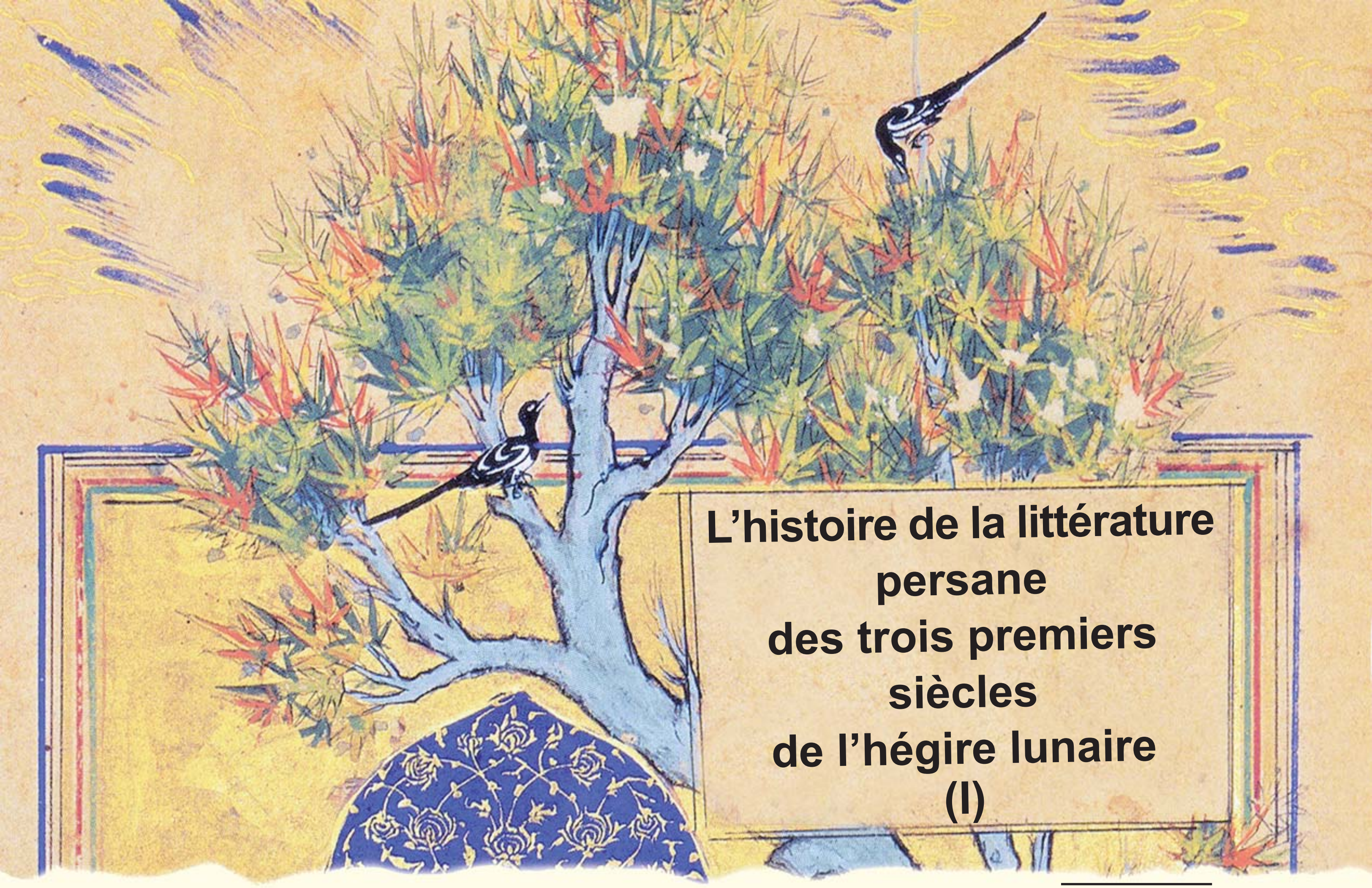
lui demande s'il croit en Dieu. A plusieurs endroits dans *L'étranger*, l'on entend cette réponse négative de la part du personnage, qui de cette manière se décale de Dieu. Vers la fin du roman, cette attitude athéiste se transforme en révolte; Meursault insulte l'Aumônier et rejette avec violence les consolations de la religion: "*Il y a quelque chose qui a crevé en moi. Je me suis mis à crier à plein gosier et je l'ai insulté et je lui ai dit de ne pas prier.*"[15]. Dans *La chute*, la position du juge-pénitent envers la religion fait bien part de la position de son auteur: "*(...) je verrais plutôt la religion comme grande entreprise de blanchissage (...)*"[16] L'idée de Dieu constitue également un des axes centraux de la réflexion de Camus dans *La peste*. Dans ce dernier, Tarrou veut savoir comment on devient "un saint sans Dieu". Le docteur Rieux, principal protagoniste du roman, ne peut accepter la conduite du chrétien, qui, de l'aveu du père Paneloux, "*(...) saurait s'abandonner à la volonté divine, même incompréhensible*"[17]. À l'instar de Meursault, il répond négativement à la question posée par Tarrou: " - *Croyez-vous en Dieu, docteur? (...) - Non, mais qu'est-ce que cela veut dire ? (...)*". Pour lui, l'amour de Dieu est en effet "*un amour difficile*", il exige "*l'abandon total de soi-même et le dédain de sa personne (...)*"[18].

Ajoutons pour clore ce passage que ce qui fortifie l'incroyance de l'auteur, c'est l'observation de la souffrance des enfants. Il lui est en effet impossible de comprendre et d'expliquer la souffrance et la mort des enfants, et que "Lui seul", c'est-à-dire Dieu, au cas où il existerait, "peut la rendre nécessaire". L'absurdité du mal, inhérent à l'existence, constitue l'un des principaux thèmes de *La Peste*. C'est notamment cette forme d'absurdité qui mène Bernard à nier l'existence de Dieu. Il affirme vers la fin du roman que pour être médecin, il ne faut pas croire en Dieu. Pour ce qui est de Nada, le personnage le plus touchant de *l'Etat de Siège*, elle nie explicitement Dieu, car ce dernier a de son côté nié le monde: "*Dieu nie le monde, moi je nie Dieu*"[19].

Avec Camus, nous assistons pour ainsi dire à la mise en question radicale de tout fondement transcendantal à l'homme. ■

---

1. Albert Camus, *Noces suivi de L'été*, Paris, Ed. Gallimard, 1959, PP. 135-136.
2. Friedrich Nietzsche, *Le gai savoir*, trad. de H. Albert, Paris, Ed. Flammarion, 1977, P. 177.
3. réellement la pensée moderne" (Jacqueline Russ, *La marche des idées contemporaines, un panorama de la modernité*, Paris, Ed. Armand Colin, 1994, P. 11).
4. Albert Camus, *L'homme révolté*, Paris, Ed. Gallimard, 195, P. 190.
5. *Le malentendu* avait originellement pour titre : *Le malentendu ou Dieu ne répond pas*.
6. Albert Camus, *Le Malentendu* in *Théâtre, récits, nouvelles*, Paris, Ed., Gallimard, 1962, P. 179.
7. Olivier Todd, dans *Albert Camus, Une vie*, affirme l'athéisme de Camus, mais il le sait athée "dans l'inquiétude ou la perplexité", au contraire des sartriens qui adoptent cette posture avec satisfaction.
8. Albert Camus, *Carnets,* cité par Bernard Fauconnier, "Pascal au XXème siècle, Un Témoin de la condition humaine" in *Le magazine littéraire*, n°469, novembre 2007, P. 39.
9. On retrouva *Le gai savoir* de Nietzsche dans la serviette en cuir qu'il portait avec lui au moment de sa mort dans un accident de voiture en 1960.
10. *Noces suivi de l'été*, op.cit., P. 137.
11. Il nous semble ici convenable d'évoquer les récits de Voltaire tel que *Candide*, où ce problème est posé à travers les aventures imaginaires d'un personnage du même nom. Dans ce conte, Dieu se trouve convoqué devant le Tribunal de la raison humaine pour se justifier de l'existence du mal. Même s'il n'est pas désigné comme l'auteur du mal, il est du moins considéré comme son complice.
12. *L'homme révolté*, op.cit., P. 358.
13. Cité par Jacqueline-Lévi Valenci dans une conférence donnée en Janvier 1985, intitulée "Camus et le sacré", au Centre internationale de la Francophonie.
14. *Caligula* in *Théâtre, récits, nouvelles*, op.cit. P.104.
15. *L'étranger* in *Théâtre, récits, nouvelles*, op.cit., P. 1120.
16. *Ibid*. P
17. *La Peste* in *Théâtre, récits, nouvelles*, op.cit., P. 1403.
18. *Ibid*. P. 1405.
19. *L'Etat de Siège in Théâtre, récits, nouvelles*, op.cit., P. 237.



L'histoire de la littérature persane des trois premiers siècles de l'hégire lunaire (I)

Mahnaz REZAÏ

La littérature persane, vieille de mille cent ans, pratique tous les genres: poétique, didactique, narrative, *tazkira* (recueil de biographies), dramatique, épique... et compte parmi l'une des plus riches littératures du patrimoine mondial. L'étude de l'histoire de cette littérature, au sens strict du mot, telle que nous l'étudions aujourd'hui en tant que science ou discipline universitaire, n'existait pas en Iran avant le XIXe siècle. Seuls certains poètes inséraient dans leurs *tazkira* les récits de la vie des hommes de lettres ou celle des saints et mystiques. La rédaction de l'histoire de la littérature en son sens moderne commença tout d'abord par les chercheurs et écrivains européens, dont le plus important fut Edward Granville Brown (1862-1926), orientaliste anglais et professeur de l'université de Cambridge. Ce dernier a rédigé durant près de trente ans une histoire de la littérature persane en 4 volumes, depuis l'Iran préislamique jusqu'à la littérature des premières années de la dynastie Pahlavi. Son œuvre, bien que complète et riche, contient cependant certaines imprécisions et erreurs qui ont été corrigées par ses traducteurs.

L'histoire de la littérature persane a constitué l'objet d'études de nombreux écrivains et chercheurs iraniens ou étrangers. Cependant, dans ce domaine, celle en 8 volumes réalisée par Zabihollah Safâ (1911-1999), écrivain, chercheur et professeur à l'université, reste l'une des plus achevées et précises dans ce domaine. M. Safâ a dédié près de quarante ans de sa vie à la rédaction de cette œuvre. Mort en 1999 à l'âge de 88 ans, il ne parvint pas à réaliser son projet de rédaction d'une histoire de la littérature contemporaine persane qu'il avait envisagé de rédiger.

La mort de Khosrow Parviz (en 628 de l'ère chrétienne), un an après le début de la conquête des Arabes en Iran, amorce le déclin de la dynastie sassanide en Iran. Cette grande civilisation allait désormais être remplacée par la civilisation et la culture islamiques. Après les batailles de Ghâdessieh, de Djaloula et de Nahâvand, l'Iran fut conquis. Ainsi, pendant un siècle, les Iraniens demeurèrent sous le règne des Arabes.

Cependant, peu à peu, des écrivains iraniens arabophones ou persanophones exprimèrent chacun à leur façon leur opposition à l'occupant. Le *Shâhnâmeh* de Ferdowsi, par exemple, fut écrit dans le but de lutter contre l'influence et la propagation de la langue arabe et afin de revivifier la langue persane. La première grande révolution des Iraniens fut dirigée par Abou Moslem Marvroudi, dont l'influence politique et sociale sur le monde islamique et surtout sur l'Iran fut incontestable. Le but principal de cette révolte était de ranimer la culture iranienne et d'inciter les Iraniens à reconquérir leur indépendance. Ainsi, à la dynastie des Omeyyades succédèrent en Iran de nouvelles dynasties proprement iraniennes et Bâbak Khorramdin fonda un Etat en Azerbaïdjan. En 248, Ya'qoub, fils de Leith Saffâr, réussit à établir dans la région du Sistân la dynastie des Saffârides, tandis que Tâher Ibn Hossein fonda la dynastie tâheride. Avec ces révoltes successives, qui atteignent leur apogée durant la deuxième moitié du IIe siècle et les premières années du IIIe siècle de l'Hégire (fin du IXe et début du Xe siècle), des guerres commencèrent entre les Iraniens et les dirigeants arabes, dont le but ultime était de les chasser définitivement du pays, et alors même qu'entre temps, la majorité des Iraniens s'était convertie à l'islam. Les Saffârides et Ya'qoub lui-même faisaient preuve d'un grand intérêt pour la nationalité iranienne et la langue persane. Les Saffârides fondèrent non seulement un Etat indépendant, mais obligèrent les poètes à composer leurs poèmes en persan et non en arabe. La création du panégyrique à la cour et le choix de la langue persane comme langue officielle de la cour soulignent leurs efforts dans ce domaine.

Durant ces trois siècles, malgré la pénétration de l'islam en Iran, le zoroastrisme, le manichéisme, le mazdakisme, le christianisme et le judaïsme continuèrent à être pratiqués dans les différentes régions de l'Iran. En outre, les désaccords sur certaines questions théologiques en islam aboutirent à l'apparition de différentes écoles telles que le chafiisme, malékisme, hanafisme, jafarisme, etc.

Le Shâhnâmeh *de Ferdowsi, par exemple, fut écrit dans le but de lutter contre l'influence et la propagation de la langue arabe et afin de revivifier la langue persane.*

Le développement du savoir durant les premiers siècles de l'islam

A cette époque, les sciences religieuses, scientifiques et littéraires se développèrent ainsi que les sciences religieuses, comme le *gherâ'at* et *tafsir* (la récitation et le commentaire du Coran), les *hadiths* (les propos du prophète ou de ses compagnons, rapportés par la tradition), le *fiqh* (jurisprudence religieuse) et le *kalâm* (théologie dogmatique).

Le *tafsir* s'efforçait donc de commenter le Coran et ses histoires en le traduisant ou en en illustrant la signification, tout en étudiant également sa structure grammaticale, son vocabulaire, aussi bien que l'ordre chronologique de la révélation des sourates. Le commentaire le plus ancien du Coran fut écrit par Ibn Abbâs en 86 de l'Hégire lunaire. Cependant, jusqu'à la fin du IIIe siècle et au début du IVe siècle de l'Hégire (Xe et XIe siècles), le plus important commentaire

Les Saffârides fondèrent non seulement un Etat indépendant, mais obligèrent les poètes à composer leurs poèmes en persan et non en arabe. La création du panégyrique à la cour et le choix de la langue persane comme langue officielle de la cour soulignent leurs efforts dans ce domaine.

Les trois premiers siècles de l'Hégire lunaire furent, plus que les autres époques islamiques en Iran, témoins de l'apparition des modjtahed *(docteurs de la loi religieuse chiite), et de différentes idées et lois religieuses. De nombreux ouvrages ont été rédigés à ce propos.*

La dynastie abbasside invita de nombreux savants à venir s'établir à Bagdad et les encouragea à traduire en arabe les ouvrages scientifiques importants scientifiques rédigés en grec, syriaque, pahlavi ou indien.

du Coran fut le *Djâm'eh al-Bayân* ou *Tafsir-e Kabir* rédigé par Mohammed Ibn Djarir Tabari. Ce commentaire était très connu et lu à l'époque, et fut aussitôt traduit en persan à la demande du roi samanide Mansour Ibn Nouh.

Les disciplines liées à l'étude des *hadiths* avaient pour but de rassembler et de transmettre les propos du prophète, tout en faisant connaître les lois et les devoirs religieux aux musulmans. Les plus importants ouvrages rédigés dans ce domaine aux IXe et Xe siècles sont *Djâmeh' al-Sahih* d'Emâm Mohammad Ibn Esmâ'il Bokhâri, *Sahih* d'Abolhassan Moslem Ibn Hadjâdj Neyshâbouri, *Sonan* d'Ibn Mâdjh Ghazvini, *Sonan* d'Abi Dâvoud, *Sonan* d'Al-Tirmidhi, et *Sonan* d'Al-Nasâ'i.

Le *fiqh* discutait des lois secondaires de l'islam. Cette science est basée sur l'inférence des lois d'après la *sunna* (tradition) et le livre sacré. Parmi les grands *faqih* (jurisconsultes), on peut citer Abouhanifeh Na'mân Ibn Thâbet, fondateur de l'école sunnite hanafite, Abou Soleimân Dâvoud Esfahâni, fondateur de l'école dâvoudite et enfin Mohammad Ibn Djarir Tabari, fondateur de la branche tabarite.

D'emblée, les trois premiers siècles de l'Hégire lunaire furent, plus que les autres époques islamiques en Iran, témoins de l'apparition des *modjtahed* (docteurs de la loi religieuse chiite), et de différentes idées et lois religieuses. De nombreux ouvrages ont été rédigés à ce propos.

Concernant la théologie dogmatique (*kalâm*), il s'agissait de résoudre les désaccords des musulmans sur les questions essentielles de l'islam comme la signification du *towhid* (le monothéisme), la volonté et le déterminisme, la définition de la foi et du blasphème, etc.

A cette même époque, de nombreux centres scientifiques furent créés à Alexandrie, Byzance, et Izmir. La dynastie abbasside invita également de nombreux savants à venir s'établir à Bagdad et les encouragea à traduire en arabe les ouvrages scientifiques importants scientifiques rédigés en grec, syriaque, pahlavi ou indien. Ceci aboutit également à l'émergence de tout un langage scientifique en arabe. Parmi les traducteurs les plus célèbres, nous pouvons citer Djerdjis, fils de Bakhtishou, dans le domaine de la médecine, Nobakht Ahvâzi, traducteur d'ouvrages mathématiques du pahlavi en arabe; Ibrâhim, fils de Habib, et son fils Mohammad Fazari Belvalâ, astronomes et mathématiciens, qui furent les premiers à traduire les ouvrages mathématiques indiens en arabe. Leur principal ouvrage traduit de l'indien est le *Siddhanta*, traitant notamment de mathématiques et d'astronomie, et qu'ils publièrent sous le titre d'*Al-Sanad Hendolkabir*. Ali Ibn Ziâd Tamimi traduit *Zidj* de Shahryâr tandis que Rouzbeh, fils d'Abdollah Ibn Moghaffa', fut le grand traducteur d'ouvrages historiques et littéraires pahlavis en arabe. Les derniers traducteurs à la fin du Xe siècle et au début du XIe siècle furent Abouzakariyâ Yahyâ, Abolkheir Khomâr, et Aboureihân Birouni, qui nous a légué de nombreux ouvrages très précieux dans les domaines de la philosophie, la médecine, et de l'astronomie en arabe.

Grâce à ces traducteurs iraniens et non iraniens, de nombreux ouvrages en médecine, mathématiques, métaphysique, géométrie, alchimie, agriculture, astronomie furent donc traduits en arabe, entraînant la propagation et un renouvellement des recherches dans de nombreuses sciences. Durant ces trois siècles, outres ces grands traducteurs, de

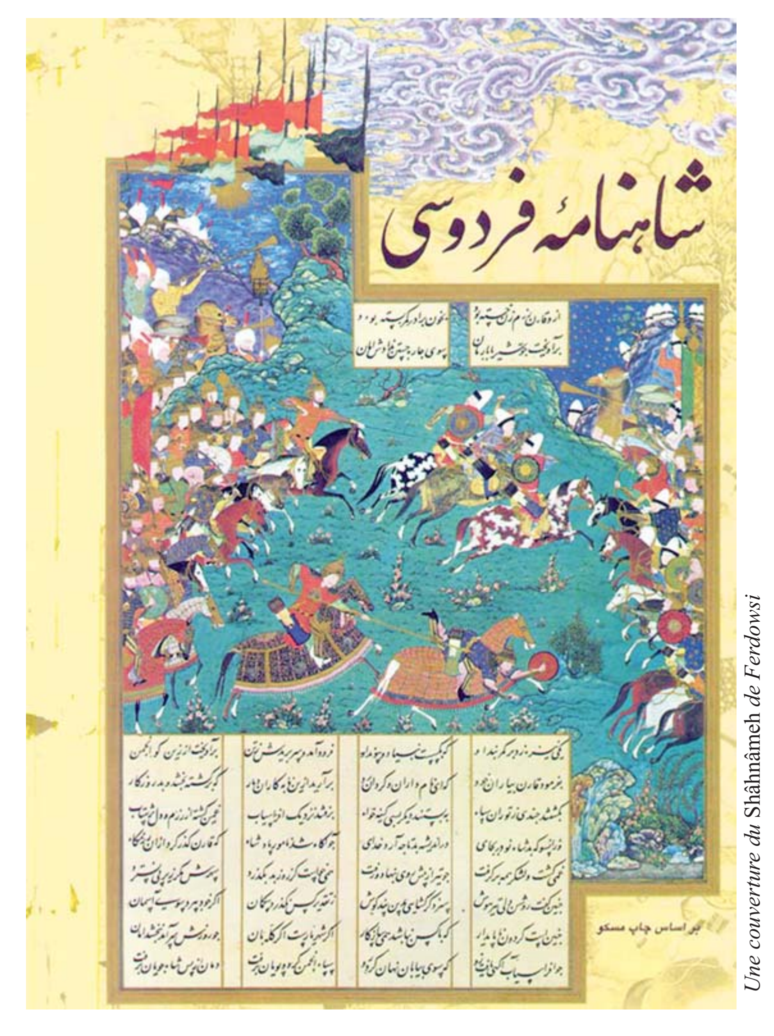
grandes figures scientifiques ont contribué au développement des sciences en islam: Ahmad Ibn Abdollah Hâseb Marvzi, auteur de *Zidj* et *Al-Ab'âd va al-Adjrâm*, Abou Abdollah Mohammad Ibn Moussâ Kharazmi, contemporain de Ma'moun, auteur de *Hesâb al-Djabr va al-Moghâbeleh,* Abolabbâs Fazl Ibn Hatam Neirizi, auteur de *Samt al-Qibleh* et du commentaire d'*Al-Osoul* d'Euclide, les trois frères Ahmad, Hassan et Mohammad Shâker Khorâssâni, mathématiciens, parmi lesquels Mohammad était plus connu en raison de son livre *Ketâb al-Makhroutât,* Abou Mash'ar Dja'far Ibn Mohammad Balkhi, célèbre mathématicien en raison de l'ampleur de ses ouvrages (au nombre de douze) dont le plus important est *Gara'ânât al-Kavâkeb.*

La littérature en Iran au début de la période islamique

Au début de l'époque islamique, «la littérature» proprement dite n'existait pas. Cependant, le développement de diverses sciences dans les pays non arabes avait contribué à l'apprentissage et au développement de la langue arabe. Etant donné que les ouvrages scientifiques, et même les romans iraniens, étaient relatés et écrits en arabe, la littérature en langue arabe devint la grande littérature de l'époque islamique. Ainsi, durant les trois premiers siècles de l'Hégire, les musulmans iraniens furent les premiers compilateurs de la grammaire arabe. Les centres d'études étaient principalement situés à Bassora et à Koufa. La première grammaire syntaxique de la langue arabe, intitulée *Al-Ketâb*, fut compilée par Sibouyeh le Fârsi. Les Iraniens ont également apporté leur contribution dans le domaine du vocabulaire et de l'éloquence arabe: Khalil Ibn Ahmad, auteur de *Ketâb al-'Ain*, Abou Obaydeh Mo'amar Ibn Mosannâ, auteur de *Madjâz al-Qo'rân*, Abou Hatam Sistâni, auteur de *Ketâb al-Fasâhat.*

Durant les trois premiers siècles de l'islam, l'arabe coexista en Iran avec d'autres langues comme le pahlavi ou le syriaque. Ainsi, outre les ouvrages en arabe, certains auteurs écrivirent également en syriaque ou en pahlavi. Il existait aussi une littérature folklorique dans les différentes régions de l'Iran qui avait néanmoins, sous l'influence de l'arabe, subit certains changements. Parmi ces langues, la langue dari, parlée dans les régions orientales de l'Iran, devint vers la fin de cette période la langue

Durant les trois premiers siècles de l'islam, l'arabe coexista en Iran avec d'autres langues comme le pahlavi ou le syriaque.



Une couverture du Shâhnâmeh *de Ferdowsi*

pendant le règne des Arabes, l'accent pahlavi pârsi continua à exister dans certaines régions de l'Iran. En outre, de nombreux ouvrages en pahlavi pârsi furent traduits en arabe et en farsi dari.

Aux XIVe, XVe et XVIe siècles, les savants zoroastriens ont continué à écrire des ouvrages dans les domaines de la religion, la morale, l'histoire, la géographie et la littérature, en pahlavi

officielle et littéraire de l'Iran.

On peut étudier la littérature en Iran durant ces siècles à plusieurs égards: il faut tout d'abord étudier la littérature pahlavi étant donné que le pahlavi était la langue officielle, religieuse et littéraire de l'époque sassanide, jusqu'au début des conquêtes musulmanes et au développement de la littérature dari. Il faut étudier ensuite la littérature dari qui devint la langue et la littérature officielles et politiques de l'Iran à l'époque islamique et enfin, la littérature arabe, c'est-à-dire la langue, la prose et la poésie arabe, car la plupart des écrivains arabophones de cette époque étaient d'origine iranienne.

La littérature pahlavi

Pendant les années du règne des Arabes en Iran, le moyen persan («*parsi miâneh*») ou pahlavi («*pahlavi parsi*») également appelé le pahlavi sassanide («*pahlavi sâssâni*») était la langue officielle, littéraire et politique des Iraniens. Il faut noter ici que pendant le règne des Arabes, l'accent pahlavi pârsi continua à exister dans certaines régions de l'Iran. En outre, de nombreux ouvrages en pahlavi pârsi furent traduits en arabe et en farsi dari. Si l'on exclut les *nasks* (livres concernant l'éducation religieuse) avestiques, tous les ouvrages religieux liés à l'*Avesta* étaient écrits en pahlavi. La plupart de ces ouvrages furent rédigés durant les trois premiers siècles de l'hégire lunaire dans le but de lutter contre la propagation de l'islam et accessoirement du christianisme.

Aux XIe et XIIe siècles, la plupart des Iraniens connaissaient la langue et l'écriture pahlavis. Vers les milieux du XIIe siècle, *Veisse va Râmin,* l'une des plus célèbres œuvres écrite probablement à l'époque arsacide, fut traduite du pahlavi au persan. Par la suite, Fakhreddin As'ad Gorgâni la versifia en persan, en conservant cependant de nombreux termes et expressions pahlavis. Les textes pahlavis furent étudiés par les poètes et écrivains iraniens jusqu'au XIIIe siècle. A cette époque, le grand poète Zarâtosht Bahrâm Pajdou traduit et versifie *Ardavirâf Nâmeh* du pahlavi en persan. Nous pouvons donc constater qu'après la chute de la dynastie sassanide, la langue et l'écriture pahlavis sassanide ne disparurent pas totalement et continuèrent d'exister pendant plusieurs siècles.

Parmi les ouvrages littéraires, historiques et scientifiques les plus importants qui furent traduits du pahlavi en arabe pendant ces trois siècles, nous pouvons citer: *Kalileh et Demneh, Khodây Nâmeh, Sandbâd Nâmeh, Bakhtiâr Nâmeh, L'histoire de Rostam et Esfandiyâr, L'histoire de Bahrâm Tchoubin, Kârnâmeh Anoushirvân, Lohrâsb Nâmeh*, ainsi que de nombreux autres ouvrages dans les domaines de la religion, des mathématiques, de l'agriculture, de l'histoire... En effet, pour empêcher la disparition totale des œuvres en pahlavi, de nombreux savants les traduisirent en arabe. Aux XIVe, XVe et XVIe siècles, les savants zoroastriens ont continué à écrire des ouvrages dans les domaines de la religion, la morale, l'histoire, la géographie et la littérature, en pahlavi, dont le plus important est le *Din Kart,* important ouvrage en pahlavi de neuf volumes écrit par Azar Faranbagh et qui contient de nombreux renseignements sur la religion, les habitudes, les croyances, l'histoire et la littérature zoroastriennes. Il contient également un résumé parfait de vingt et un *nask* avestiques de l'époque sassanide. Il constitue donc une source de premier ordre concernant l'histoire, la religion et la nationalité iraniennes à l'époque

sassanide. *Bondaheshn,* publié en 1908 et traduit dans de nombreuses langues européennes, est également l'un des importants ouvrages pahlavis et contient de précieux renseignements sur l'époque sassanide et les premières années de la période islamique. *Ardavirâfnâmak*, écrit probablement vers la moitié du Xe siècle, raconte l'ascension d'Arday Virâf, un saint zoroastrien, et sa visite du Paradis et de l'Enfer. Ce livre a été traduit en anglais et en français. D'autres livres en pahlavi furent également publiés pendant ces trois siècles, comme *Shekand Gamânik Vijâr* dans le domaine philosophique, *Shâyest Nashâyest,* concernant la religion, *Shahrestânhâ-ye Irân* concernant la géographie, et *Mâtikân Tchatrang* (*Shatrandj nâmeh*), traitant de l'invention du jeu d'échecs et l'invention du trictrac (*nard*) par Bozorgmehr.

Les langues et les accents régionaux

Comme nous l'avons déjà signalé, les dialectes locaux ne disparurent pas avec l'invasion musulmane. Selon les historiens de cette époque, tout au long de l'époque islamique, seules certaines couches sociales éduquées parlaient couramment en arabe, tandis que les langues régionales demeuraient encore en usage dans la majorité de la population. Selon Abdollah Ibn Moghaffa', le pahlavi, le syriaque, le dari, le farsi, le khouzi constituaient les langues iraniennes. Mais il faut y ajouter d'autres langues comme le sogdien, le kharazmi, le tokharien, le tabari, le kurde et l'azéri.

Le sogdien était parlé dans la région de Soghd, en Transoxiane. Grâce au pouvoir des rois de cette région, cette langue se développa jusqu'en Asie centrale et même en Chine. De nombreux ouvrages furent rédigés dans cette langue pour laquelle ont même été rédigés une grammaire et un dictionnaire. Les écritures soghdi et pahlavi ont une même origine sémitique. Aboureyhân Birouni, dans son *Al-Athâr al-Bâghieh*, nous donne d'utiles renseignements sur cette langue et le calendrier sogdiens.

La langue kharazmi était également en usage à cette époque. Les attaques des Mongols et des Tatars entraînèrent cependant sa progressive disparition. Aboureyhân Birouni a cité les noms des mois et des fêtes kharazmiennes dans *Al-Athâr al-Bâghieh.*

La langue tokharienne, parlée dans le Tokhârestân, une région entre Balkh et le Badakhshân, était l'une des branches des langues iraniennes et ressemblait au dialecte de Balkh.

Il ne faut pas négliger l'influence de la langue arabe sur ces langues régionales. Comme il n'y avait pas d'équivalents dans ces langues pour les termes religieux, politiques et scientifiques arabes, ces termes s'y introduisent. Nous ne pouvons bien évidemment pas étudier cette influence du point de vue statistique. Cependant, en nous référant aux poèmes des premières années du XIVe siècle, nous nous rendons compte que l'usage des termes arabes était plus fréquent dans la poésie que dans la prose ou le peuple. Il faut noter que les Iraniens avaient également introduit eux-mêmes certains changements dans la structure de la langue arabe.

Avec l'extension de l'islam, la langue arabe remplaça peu à peu l'usage du pahlavi. Ceux qui détenaient des hauts postes étaient obligés d'apprendre l'arabe, où l'écriture arabe était utilisée. En outre, toutes les sciences étaient enseignées et rédigées en arabe. L'établissement des peuples arabes dans différentes régions de l'Iran et leur mariage avec les Iraniens contribua également à la propagation de cette langue.

Le sogdien était parlé dans la région de Soghd, en Transoxiane. Grâce au pouvoir des rois de cette région, cette langue se développa jusqu'en Asie centrale et même en Chine. De nombreux ouvrages furent rédigés dans cette langue pour laquelle ont même été rédigés une grammaire et un dictionnaire.

Avec l'extension de l'islam, la langue arabe remplaça peu à peu l'usage du pahlavi. Ceux qui détenaient des hauts postes étaient obligés d'apprendre l'arabe, où l'écriture arabe était utilisée. En outre, toutes les sciences étaient enseignées et rédigées en arabe.

Une page de Kelileh va Demneh, *datant de 1429, provenant de Hérat, l'illustration représente un chacal essayant de faire fuir un lion*

Après la chute des Sassanides, bien que les Iraniens n'aient pas cessé de rédiger des œuvres en pahlavi, soghdi, kharazmi, la langue des correspondances officielles et religieuses fut l'arabe, tout comme les poèmes chantés dans les cours.

Le persan dari

Parmi tous les dialectes iraniens et les langues d'avant l'époque islamique, seul le persan dari devint la langue officielle dans le domaine politique, scientifique et littéraire et pénétra même en Asie en tant que langue politique. On l'appelait le persan «dari». Il était parlé à la cour («*darbâr*»). En outre, le terme «pârsi» ajouté à «dari» visait à s'opposer aux langues arabe ou turque mais ne signifie pas que le dari est d'origine perse, c'est-à-dire provenant de la province de Fârs. Certains orientalistes ont tenté de distinguer le pârsi et le dari, mais ils ne constituent qu'une seule et même langue.

Vers la fin de la dynastie sassanide et au début de la période islamique, le dari, parlé dans la capitale, se développe peu à peu et remplace avec la langue pahlavi sassanide ou moyen persan (*pârsi miâneh*), pour devenir la langue officielle du pays. Dans le Sistân, le Khorâssân, à Gorgân, à Samarkand et à Boukhara, des poètes composent de nombreuses œuvres en dari. Il devient également la langue officielle des cours saffâride, sâmânide et tâheride. A partir du XIIIe siècle, des écrivains du centre et de l'ouest du pays commencent également à écrire en dari, qui a également subi l'influence de la langue arabe.

Les débuts de la littérature persane

Après la chute des Sassanides, bien que les Iraniens n'aient pas cessé de rédiger des œuvres en pahlavi, soghdi, kharazmi, la langue des correspondances officielles et religieuses fut l'arabe, tout comme les poèmes chantés dans les cours. Par contre, les poèmes des poètes régionaux n'étaient pas considérés comme des œuvres littéraires.

L'émergence du persan comme langue officielle littéraire, politique et scientifique voit le jour avec des dynasties indépendantes comme les Saffârides (qui, comme nous l'avons évoqué, ont contribué au développement du dari), les Sâmânides, et les Tâherides. C'est notamment grâce à l'intérêt de Ya'qoub Leith Saffâr qu'elle devint la langue officielle de la cour et que composer des poèmes en dari fut peu à peu valorisé.

D'après *Târikh-e Sistân,* c'est Mohammad Ibn Vasif Sadjzi, poète de la cour de Ya'qoub Ibn Leith Saffâr, qui a composé le premier poème en farsi dari en imitant les *ghasideh* arabes. Les œuvres des autres poètes de la cour de Ya'qoub comme Kord Sistâni et Mohammad Ibn Mokhallad Shirâzi datent également du Xe siècle. Il faut noter que les autres sources historiques et littéraires comme le *Lobâb al-Albâb* d'Oufi, et le *Tazkirat al-Sho'ara* de Samarghandi ont

considéré Bahrâm Ghour, Abouhâfez Samarghandi, ou encore Abou Abbâs Hanouz al-Marvzi comme les premiers poètes persans.

La prose et la poésie arabes en Iran

A l'époque étudiée, les Iraniens, outre les recherches dans le domaine des sciences littéraires, nous ont légué beaucoup d'ouvrages en prose et en vers. En effet, la prose arabe ne fut pas prise en considération jusqu'à ce que les écrivains iraniens commencent à écrire des essais. Les correspondances en arabe ne suivaient pas alors une règle particulière. Abdol Hamid fut le premier grand maître de la prose arabe qui a défini des règles particulières dans ce domaine (par exemple l'introduction du panégyrique au début des lettres). Sa méthode fut imitée à l'époque des Abbassides par les secrétaires des lettres (*kottâb*), qui étaient choisis généralement parmi les Iraniens et appartenaient à une couche sociale particulière. Tous respectaient les règles iraniennes de la rédaction. Par exemple, un *kâteb* devait savoir par cœur les maximes de Bozorgmehr et d'Ardeshir Babacan, et les propos d'Anoushiravân ou de Shâhpour, et les utiliser dans sa lettre. On traduisait des ouvrages historiques et littéraires du pahlavi en arabe (par exemple *Kelileh va Demneh, Khodây Nâmeh, Ayin Nâmeh*), selon les règles de la rédaction et de l'éloquence, et ces ouvrages traduits ont contribué de façon considérable à l'enrichissement de la prose arabe. Abdollah Ibn Moghaffa', de son vrai nom Rouzbeh, grand écrivain iranien vivant à Bassora, grand centre littéraire et scientifique de l'époque, a introduit d'importants changements dans la prose arabe. C'est avec lui que la rédaction des œuvres littéraires en *tâzi* (arabe) se répandit. Il a traduit de nombreux ouvrages du pahlavi en arabe, dont les plus importants sont le *Ghâh Nâmeh,* l'*Ayin Nâmeh* et *Kelileh va Demneh*. Il croyait également que le secrétaire des lettres devait éviter la préciosité et privilégier la simplicité.

Tous respectaient les règles iraniennes de la rédaction. Par exemple, un kâteb *devait savoir par cœur les maximes de Bozorgmehr et d'Ardeshir Babacan, et les propos d'Anoushiravân ou de Shâhpour, et les utiliser dans sa lettre.*

Abou Hanifeh Ahmad Ibn Dinvari compte également parmi les grands écrivains et savants de cette époque. Il était maître grammairien et connaissait parfaitement la littérature, les mathématiques et l'astronomie... Il rédigea *Ketâb al-Fasâhat* et *Ketâb al-Vassâyâ* dans le domaine de la littérature. Abou Abdollah Mohammad Ibn Khatib Dinvari est un autre grand écrivain de cette période dont les ouvrages littéraires les plus importants sont *Adab al-Kâteb*, *Al-She'r va-Sho'ara, Ma'âni a-She'r* et *Oyoun al-Akhbar*. D'autres grands écrivains d'origine iranienne comme Sahl Ibn Hâroun Dasht Mishâni, auteur du *Divân a-Rasâ'el* et *Tadbir al-Molk va Siyâsat*, Mohammad Ibn Djarir Tabari, auteur de *Târikh a-Rosoul val-Molouk*, et Vâghedi, auteur de *Ketâb al-Fotouh* ont aussi contribué à l'enrichissement de la littérature arabe.

Dans le domaine de la poésie arabe, le rôle des Iraniens fut également incontestable.

Dans le domaine de la poésie arabe, le rôle des Iraniens fut également incontestable. Parmi les grands poètes iraniens qui composèrent leurs poèmes en arabe nous pouvons notamment citer les noms d'Esmâîl Ibn Yâr Nasâ'ï et ses frères Ebrâhim et Mohammad, Bashar Ibn Tokhârestâni, fondateur d'un nouvelle sorte de *ghasideh*, Abounavâs Hassan Ibn Khouzestâni, célèbre pour la composition de *ghasideh* et *ghazal* Abolattyeh Esmâ'ïl Ibn Ghâsem, maître des maximes et du ghazal, et enfin, Al-Motavakeli Ebrâhim Ibn Esfahâni, le secrétaire des lettres du calife Motavakkil. ■

Le style d'André Gide dans *La symphonie pastorale*

Balout AZADEH

Grand maître du roman contemporain, André Gide a notamment contribué à renouveler l'analyse psychologique par la profondeur de ses enquêtes, dont il est parfois lui-même le sujet. Il reçut une éducation sévère et grandit dans une atmosphère religieuse stricte, entre un père protestant et une mère catholique. Gide a écrit de nombreuses œuvres autobiographiques telles que *Si le grain ne meurt, L'immoraliste*, ou encore son *Journal*. L'une d'entre elles, intitulée *La Symphonie Pastorale* - titre inspiré de la sixième symphonie de Beethoven - est écrite sous la forme de journal intime et met en scène un pasteur qui recueille Gertrude, une jeune fille aveugle. Il essaie de lui faire découvrir le monde à l'aide d'un vocabulaire qu'elle ne possède pas et de comparaisons, notamment musicales, en lui faisant écouter *La Symphonie Pastorale* de Beethoven. Amélie, la femme du pasteur, n'apprécie pas la présence de la jeune fille, et soupçonne son mari d'avoir des sentiments plus que paternels envers cette dernière, de laquelle est également amoureux son fils Jacques. A la suite d'une opération, Gertrude recouvre la vue et découvre ses sentiments pour Jacques. Elle décide, comme lui, de se convertir au catholicisme. Cependant, Jacques étant entré dans les ordres, elle ne peut l'épouser et décide de se suicider.

Au travers de cette histoire, l'auteur peint les souvenirs de son enfance et dénonce une certaine hypocrisie religieuse. Gide nous y livre également un message: les aveugles ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

Dans les pages suivantes, nous nous livrons à l'étude du style gidien dans *La Symphonie Pastorale*.

- La voix narrative: Comme nous l'avons évoqué, ce roman est un journal intime écrit par le pasteur, à la fois personnage principal et narrateur. Cependant, dans le premier cahier, le point de vue est omniscient: les évènements étant rapportés après leur déroulement, le narrateur a eu le temps d'y penser, d'en saisir les conséquences, et de mieux connaître les personnes qui l'entourent. Cependant dans le second cahier, le point de vue change: le récit devenant objectif, le narrateur subit l'action sans la prédire, ni chercher à la contrôler.

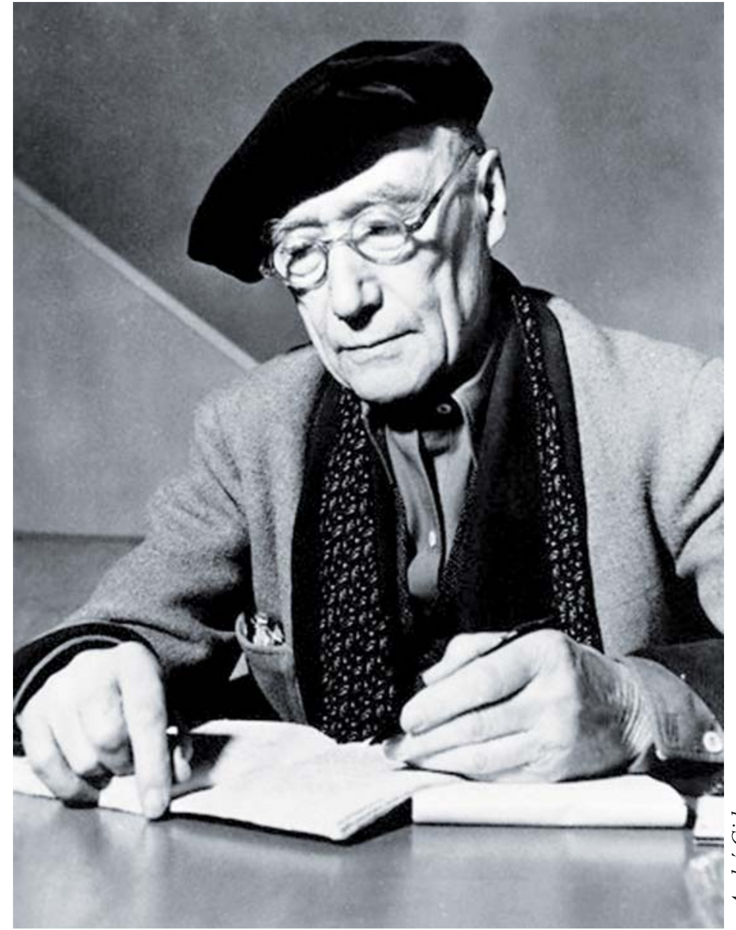
- Le rythme narratif: Cette œuvre est divisée en deux cahiers: le premier est divisé en une série de chapitres de plusieurs pages, ponctués par de longues phrases réfléchies. Le rythme est long, et alourdi par la forme. Il manifeste toute la spécificité du système narratif gidien.

- L'utilisation du langage: Elle est précisée dans les deux termes qui introduisent les discours: "*impétueusement*" pour le pasteur, "*tranquille*" pour Jacques. La violence verbale des discours du pasteur est également traduite par les nombreuses exclamations et les points de suspension qui traduisent l'impuissance à trouver des mots assez forts pour traduire sa pensée. Il utilise aussi parfois des effets rhétoriques comme l'antithèse "*le trouble dans l'âme pure*"[1] et l'accumulation "*que tu lui*

parles, que tu la touches, que tu la voies." L'utilisation exclusive du style direct renforce cet effet de violence.

A l'inverse, le discours de Jacques est marqué par une tonalité différente. Son calme est exprimé par de longues phrases bien structurées, presque oratoires qui forment un discours raisonné à l'allure presque argumentative. Cette impression est soutenue par le passage brutal du style direct au style indirect qui permet d'insister par l'accumulation des propositions complétives, sur les nombreux arguments dont dispose Jacques et qu'il utilise assez rigoureusement pour qu'on puisse être sûr de son calme.

Dans les deux premières œuvres, le monologue est l'expression naturelle car le héros, entièrement absorbé par son développement personnel, élimine de son récit le contact précis avec le monde extérieur et aussi avec les êtres qui le peuplent. En ce concerne les membres de sa famille - si l'on exclue Jacques -, le pasteur préfère résumer leurs propos plutôt que de les rapporter directement. Cela montre l'égoïsme du héros étant donné qu'en supprimant le style direct des autres, il occupe l'ensemble de la scène.



André Gide

Photo: Bettmann/CORBIS

- Variations sur le style: De nombreux critiques ont essayé de définir ce qui rendait le style de Gide si particulier. L' "atticisme", c'est-à-dire une délicatesse, une finesse du style caractérisées par la pureté et la concision, est un mot dont se servait Gide lui-même pour définir le style qu'il choisissait pour ses récits. Cette manière de s'exprimer donne au lecteur une impression contrastée et contradictoire de légèreté et de densité. Ce résultat est obtenu par l'utilisation de formes légèrement archaïsantes: Gide respecte la concordance des temps, ce qui l'amène à un emploi fréquent de l'imparfait et du plus-que-parfait du subjonctif: "*Il semblait qu'elle eût réfléchit pendant la nuit*".[2]

De même, il s'attache à utiliser le conditionnel passé, ce que l'on évite systématiquement dans la langue ordinaire: "*Une chaumière qu'on eût pu croire inhabitée*"[3], "*combien cet accueil était loin de celui que j'eusse pu souhaiter*".[4]

Dans certains cas, on peut discerner des procédés qui rapprochent le texte d'une forme poétique par l'utilisation d'un rythme discret qui rend la phrase magique: "*Et je tenais pour parfaitement inutile, au surplus, qu'elle en fût elle-même avertie*".[5]

Au travers de cette histoire, l'auteur peint les souvenirs de son enfance et dénonce une certaine hypocrisie religieuse. Gide nous y livre également un message: les aveugles ne sont pas toujours ceux que l'on croit.

Cette phrase apparemment banale est constituée de deux alexandrins dont le deuxième respecte la règle de la césure. Selon Philippe Perdrizet, "*L'écriture de Gide se caractérise également par la frugalité des notations concernant les détails matériels: ce qui importe c'est seulement l'idée et on retrouve dans son écriture sa volonté de s'éloigner du système d'écriture réaliste. Les descriptions qui nous sont proposées restent donc tout à fait sommaires. Par exemple, à propos de Gertrude, on comprend qu'elle a les cheveux blonds, c'est le seul détail dont nous avons pour imaginer l'héroïne*".[6]

L'"atticisme", c'est-à-dire une délicatesse, une finesse du style caractérisées par la pureté et la concision, est un mot dont se servait Gide lui-même pour définir le style qu'il choisissait pour ses récits.

Enfin, Gide utilise rarement comparaisons et métaphores, mais elles en dégagent toujours une certaine force: "*Ma femme est un jardin de vertus*"[7]. Il faut aussi signaler parmi ces particularités d'écriture l'allure de la phrase qui est recherchée et resserrée. Il est possible en effet d'isoler certaines phrases qui offrent une étendue de sens considérable par la densité des mots et leur valeur qui s'additionnent dans un ensemble significatif:

"*Tant de recommandations, d'admonestations, de réprimandes perdent tout leur tranchant, à l'égal des galets des plages*"[8].



Le sens de ces quelques mots est redoublé par les sonorités, les rythmes qui évoquent quelques phrases musicales. On peut dire que Gide s'attache à la musique et il applique les règles musicales à l'écriture:

Le sens de ces quelques mots est redoublé par les sonorités, les rythmes qui évoquent quelques phrases musicales. On peut dire que Gide s'attache à la musique et il applique les règles musicales à l'écriture.

"*Dès l'enfance, combien de fois sommes-nous empêchés de faire ceci ou cela que nous voudrions faire, simplement parce que nous entendons répéter autour de nous: il ne pourra pas le faire…*"[9]

Une autre caractéristique de l'écriture de Gide est son amour du mot exact et de sa sonorité propre. Sa prédilection pour les termes surannés tels que "*Je m'offusquai*"[10], "*point de conteste*"[11], "*encore que*"[12], *si requis d'ordinaire*"[13], "*le cœur me faut*"[14] (forme maintenant inusitée du verbe faillir) inscrivent l'ensemble du texte dans une tradition classique. L'utilisation de formes familières comme "*refroidir*" ou "*blouser*" participe paradoxalement à ce jeu subtil sur le langage.

Le style permet la création d'une atmosphère épaisse sans être étouffante. Cette densité dans le langage n'a pas en effet pour finalité d'imposer, comme chez Mauriac, une impression de lourdeur, mais de traduire la réalité de chaque parole, de chaque geste.

L'intensité de l'analyse psychologique participe à cette démarche. D'autres procédés viennent à l'appui de cette mise

en œuvre, comme l'alternance dans l'emploi du style direct et du style indirect.

Entre archaïsme et modernité, le style de Gide reste atypique: son charme naît sans aucun doute de cette double contradiction.

"*On peut dire que le récit de* La Symphonie Pastorale *s'organise selon une structure complexe. Le style de cette œuvre est épuré, ciselé, raffiné et précis. La composition de* La Symphonie Pastorale *est plutôt unie, largement progressive, bien qu'on puisse constater une série de parallélismes entre les événements et leurs effets moraux. Les mots sont choisis avec soin par son auteur. Ce qui attire l'attention du lecteur c'est la densité du texte malgré sa brièveté, la pudeur des sentiments malgré leur intensité*".[15] La force du style de cette œuvre, produite par la précision dans le choix des mots et la règle des dépouillements, constitue l'un des aspects les plus marquants de *La Symphonie Pastorale*.

Gide a également choisi la forme du journal intime car elle permet une variation, un élargissement de la forme littéraire. Elle permet également de participer de la manière la plus intime possible aux réflexions et aux états d'âme du pasteur.

La composition de *La Symphonie Pastorale* est très unie et largement progressive, bien que l'on puisse constater une série de parallélismes entre les événements et leurs effets moraux, notamment lors du passage de Gertrude de la cécité au recouvrement de la vue, impliquant, chez le pasteur, le passage d'une exaltation aveugle à l'amère conscience dont l'expression donne un ton contrasté à ses deux cahiers. André Gide reste ainsi le seul maître de son roman: il parvient à donner au lecteur l'illusion de l'interaction alors qu'il se contente en fait de l'amener là où il le souhaite. L'auteur a donc mis toutes les chances de son côté: il détient le fond et la forme; il a le style et les idées tout en ayant trouvé la structure narrative idoine. ■

Le style permet la création d'une atmosphère épaisse sans être étouffante. Cette densité dans le langage n'a pas en effet pour finalité d'imposer, comme chez Mauriac, une impression de lourdeur, mais de traduire la réalité de chaque parole, de chaque geste.

La force du style de cette œuvre, produite par la précision dans le choix des mots et la règle des dépouillements, constitue l'un des aspects les plus marquants de La Symphonie Pastorale.

1. Gide, André, *La Symphonie Pastorale*, Paris, Ed. Gallimard, p.49.
2. Ibid., p.19.
3. Ibid ., p.7.
4. Ibid ., p.12.
5. Ibid ., p.38.
6. Perdrizet, Philippe, *Étude sur la Symphonie Pastorale d'André Gide*, Ed.Ellipses, p.63.
7. A.Gide , Op.cit ., p.11.
8. Ibid ., p.76.
9. Ibid ., p.10 .
10. Ibid ., p.9.
11. Ibid ., p.5.
12. Ibid ., p.12-45.
13. Ibid ., p.40.
14. Ibid ., p.86.
15. Dambre, Marc, *La Symphonie Pastorale d'André Gide*, Paris, Ed. Gallimard, p.118.

Bibliographie:
- Dambre, Marc, *La Symphonie Pastorale d'André Gide*, Paris, Ed. Gallimard, 1991.
- Gide, André, *La Symphonie Pastorale*, Paris, Ed. Gallimard, 1919.
- Perdrizet, Philippe, *Étude sur La Symphonie Pastorale*, Paris, Ed. Ellipses, 1999.

Entretien avec le Dr. Behzâd Ghareyâzi

Réalisé par
Zainab SADAGHIAN

Né en 1960, le Dr. Behzâd Ghareyâzi est titulaire d'un doctorat en génétique. Lui et son équipe ont mis au point pour la première fois dans le monde un riz résistant à la pyrale (qui est un parasite du riz) en collaboration avec l'Institut International de Recherche Rizicole (IRRI)[1]. Le Dr. Ghareyâzi est l'un des fondateurs de l'Institut de Recherche en Biotechnologie Agricole en Iran. Il est également membre du Public Research and Regulation Initiative (PRRI)[2]. Il a participé à de nombreux colloques internationaux et a écrit plus de 200 articles scientifiques. Il a été récemment invité par l'Organisation des Nations unies pour l'Alimentation et l'Agriculture (FAO) et l'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) pour proposer des méthodes nouvelles en biotechnologie.

M. Ghareyâzi, pour vous qui êtes un spécialiste dans ce domaine, qu'est-ce que la biotechnologie?

La biotechnologie est une technique qui utilise les êtres vivants, une partie de leur corps ou leurs cellules, pour produire une substance, afin d'offrir une possibilité de vie plus confortable aux êtres humains. Dans ce sens, la biotechnologie est une technique qui date d'une époque très ancienne; les Egyptiens et les Iraniens ont été les premiers peuples à utiliser la biotechnologie; l'utilisation du procédé de la fermentation pour faire du pain, et l'utilisation de micro-organismes pour produire le yaourt et le fromage font partie des techniques de biotechnologie traditionnelle. Mais lorsque l'on parle d'une biotechnologie scientifique, il s'agit de procédés modernes, par exemple la formation des tissus cellulaires ou l'utilisation des marqueurs moléculaires et d'autres outils biologiques. La biotechnologie moderne a besoin d'une définition juridique et internationale. En biotechnologie moderne, on extrait l'ADN, on le modifie, puis on l'injecte dans la cellule; ces procédés n'existent pas dans la biotechnologie traditionnelle.

Quelles sont les répercussions de cette science sur la vie des êtres humains?

De nos jours, la biotechnologie touche tous les domaines, par exemple la microbiologie, la génétique, l'informatique, la médecine légale, l'agriculture, etc. Les progrès dans la production d'aliments plus sains, plus frais et plus nutritifs, la protection de l'environnement, la découverte de médicaments nouveaux, ont été réalisés grâce à la biotechnologie. C'est pour ces raisons et pour mille autres que la plupart des pays ont décidé de maîtriser cette technique et l'ont insérée dans leur programme stratégique. En

Iran, en particulier après la Révolution islamique, la création d'organismes et de centres de recherche tels que l'Organisation des recherches scientifiques et industrielles, le Centre de recherche international sur le génie génétique, et l'Institut de recherche en biotechnologie agricole, ont permis de faire de grands pas dans le développement de la biotechnologie.

Le clonage d'un mouton qui s'appelle Royânâ par les spécialistes du Centre de recherche Royan, la production de produits OGM[3], l'utilisation de cellules souches pour les recherches diverses, la production de médicaments utilisés pour le traitement du sida et de la sclérose en plaques par les savants iraniens sont le fruit de cette attention que porte l'Iran au développement de la biotechnologie.

Les résultats obtenus dans ce domaine par les Iraniens sont donc brillants; mais existe-il encore des obstacles à la recherche?

Oui, absolument. Ces résultats brillants obtenus par les scientifiques iraniens ne signifient pas que nous n'ayons aucun problème. L'un des problèmes majeurs est le boycottage exercé par certains pays, par exemple les Etats-Unis, afin d'empêcher les chercheurs iraniens de réaliser des progrès dans ce domaine. Il existe également des obstacles à l'intérieur de l'Iran, qui doivent être levés pour que nous puissions atteindre nos objectifs scientifiques.

Est-ce que la biotechnologie est enseignée dans les universités iraniennes?

L'Iran s'est doté récemment d'un document diplomatique et international à propos du développement de la



Dr. Behzâd Ghareyâzi

biotechnologie. Selon ce document qui trace notre stratégie scientifique, l'Iran doit l'appliquer à 0,5% de la surface cultivée, ce qui lui permettrait d'être au premier rang dans ce domaine parmi les pays du Moyen-Orient. Pour atteindre cet objectif, l'Iran doit augmenter le nombre de ses spécialistes en biotechnologie. La biotechnologie est donc enseignée dans plusieurs universités en Iran au niveau de la maîtrise et du doctorat, y compris des universités de provinces. L'Iran est actuellement capable d'exporter ses produits technologiques dans les domaines de la biotechnologie et la génétique aux pays voisins. En jetant un coup d'œil sur les articles rédigés par les étudiants iraniens et qui ont été publiés dans les journaux scientifiques internationaux, on comprend l'importance qu'à la recherche en biotechnologie en Iran.

Est-ce que la biotechnologie iranienne est en mesure de concurrencer celle d'autres pays, les pays européens par exemple?

C'est une question qui mérite une

Les Egyptiens et les Iraniens ont été les premiers peuples à utiliser la biotechnologie; l'utilisation du procédé de la fermentation pour faire du pain, et l'utilisation de micro-organismes pour produire le yaourt et le fromage font partie des techniques de biotechnologie traditionnelle.

L'Iran s'est doté récemment d'un document diplomatique et international à propos du développement de la biotechnologie. Selon ce document qui trace notre stratégie scientifique, l'Iran doit l'appliquer à 0/5% de la surface cultivée, ce qui lui permettrait d'être au premier rang dans ce domaine parmi les pays du Moyen-Orient.

longue réponse, mais pour répondre brièvement, je dois préciser que les recherches en biotechnologie faites en Iran sur certains sujets sont les plus avancés du monde.

En Iran, la présence de l'islam créé également une ambiance propice à la recherche. Le Coran commence par le mot «*Lis!*», ce qui peut être considéré comme une invitation de tous les musulmans à découvrir l'inconnu; notre religion incite ses croyants à une quête scientifique «du berceau jusqu'au tombeau», et leur conseille d'apprendre les sciences «même en Chine»[4].

Nos recherches ont abouti à une solution pour ce problème: nous avons mis au point un riz résistant à la pyrale, par l'introduction d'un gène d'une protéine dans le génome du riz.

Les savants iraniens ont montré leur compétence dans la recherche sur les cellules souches, et ils ont obtenu des résultats brillants dans ce domaine. Un autre exemple d'une réussite remarquable est la mise au point d'un riz transgénique en Iran.

Vous avez fait allusion au riz transgénique mis au point par un groupe de scientifiques iraniens dont vous faites partie. Quelles sont les différences entre le riz ordinaire et ce riz?

L'Iran est l'un des grands pays consommateurs de riz dans le monde. L'importation du riz a même atteint il y a deux ans un chiffre sans précédent. Le rythme de production mondiale du riz depuis deux décennies augmente moins rapidement que celui de sa consommation. Les réserves stratégiques mondiales sont en train de s'épuiser. En 2008, nous avons été témoins d'une hausse sans précédent du prix mondial du riz. Le riz a donc actuellement une importance capitale. L'une des solutions pour résoudre cette crise est d'améliorer les techniques de production. Mais le riz a ses parasites; l'un d'eux, la «pyrale du riz», vit dans la tige du riz. Pour enlever ce parasite, les agriculteurs utilisent des pesticides très dangereux qui non seulement coûtent cher, mais nuisent à l'environnement et à leur santé.

Les savants iraniens ont montré leur compétence dans la recherche sur les cellules souches, et ils ont obtenu des résultats brillants dans ce domaine. Un autre exemple d'une réussite remarquable est la mise au point d'un riz transgénique en Iran.



Une rizière à Falour, province du Mazandarân

Nos recherches ont abouti à une solution pour ce problème: nous avons mis au point un riz résistant à la pyrale, par l'introduction d'un gène d'une protéine dans le génome du riz. L'aspect original de ce type de riz transgénique est le fait que cette protéine n'est pas exprimée dans le grain du riz (alors que dans tous les produis OGM qui obtiennent l'autorisation de consommation, comme le maïs BT en Europe, la modification introduite dans le génome est exprimée dans le grain). Il n'y aura donc aucune substance nuisible dans ce que consommeront les gens, si ce riz transgénique est cultivé à grande échelle. Grâce à cette modification du génome du riz, la quantité de pesticides utilisés par les agriculteurs diminuera, ce qui contribuera à avoir un environnement moins pollué. Une recherche vient de prouver que ce procédé a une influence positive sur les «organismes non ciblés», c'est-à-dire les insectes qui sont utiles pour l'environnement; l'effet bénéfique de ce riz transgénique est perceptible par l'augmentation du nombre des différentes variétés animales qui vivent aux alentours des rizières (serpents, grenouilles, araignées, coccinelles, etc.).

Le riz que consomment actuellement les Iraniens contient-il ces pesticides dont vous avez parlés?

Malheureusement oui. Ces pesticides utilisés contre les parasites ont des effets néfastes sur la santé: ils peuvent favoriser l'apparition de caries, d'étourdissements, de nausées, d'allergies… et peuvent même entraîner certains décès. J'espère que la production massive de ce riz transgénique pourra supprimer un certain nombre des aspects nuisibles de la consommation du riz ordinaire.

L'effet bénéfique de ce riz transgénique est perceptible par l'augmentation du nombre des différentes variétés animales qui vivent aux alentours des rizières (serpents, grenouilles, araignées, coccinelles, etc.).

Vous avez évoqué le fait que les Iraniens ont beaucoup de potentialités dans le domaine scientifique. Mais ont-ils les moyens de les valoriser?

Les jeunes iraniens ont font preuve d'un très vif intérêt pour les sciences; ils ont des idées foisonnantes et ont un capital intellectuel non négligeable. Nous sommes fiers d'avoir des étudiants très brillants dans nos universités. L'Iran est par ailleurs un pays riche en espèces animales et végétales, ce qui nous permet d'avoir des produits agricoles diversifiés. Récemment, une loi a été votée par notre parlement afin de permettre aux agriculteurs de cultiver les produits OGM; ce serait un grand avantage. Il nous faut cependant continuer à supprimer les obstacles au progrès de nos chercheurs et de nos savants.

Récemment, une loi a été votée par notre parlement afin de permettre aux agriculteurs de cultiver les produits OGM; ce serait un grand avantage. Il nous faut cependant continuer à supprimer les obstacles au progrès de nos chercheurs et de nos savants.

La *Revue de Téhéran* vous remercie de nous avoir accordé cet entretien.

Merci à vous. ■

---

1. Le principal objectif de cet institut est de trouver des méthodes durables pour améliorer le bien-être des riziculteurs et consommateurs de riz tout en préservant l'environnement.
2. Le PRRI offre un forum pour le secteur public de la recherche. Son objectif est d'être informé et impliqué dans les règlements internationaux et les discussions relatives à la biotechnologie moderne. Les membres du PRRI sont des scientifiques qui travaillent dans des universités, des instituts de recherche gouvernementaux et les organisations internationales.
3. Un organisme génétiquement modifié (OGM) est un organisme vivant dont le patrimoine génétique a été modifié par l'homme.
4. Ces deux conseils (être à la quête de la science du berceau jusqu'au tombeau, et même jusqu'en Chine) sont deux paroles (*hadiths*) du Prophète.

Comparaison de deux peintures de guerre*

Djamileh ZIA

La conférence qu'Alice Bombardier[1] a donnée le mardi 17 février 2009 à l'Institut Français de Recherche en Iran (l'IFRI)[2] avait pour thème la comparaison de deux peintures de guerre élaborées à deux époques différentes, dans deux contextes culturels différents: la fresque que Nâsser Palangi a peinte sur l'un des murs de la mosquée de Khorramshahr quelques semaines après la libération de cette ville en 1361 du calendrier iranien (1982), et le tableau qu'Otto Dix avait composé une dizaine d'années après la fin de la Première Guerre mondiale. Alice Bombardier a davantage mis en valeur les ressemblances de ces deux œuvres que leurs différences.

Nâsser Palangi était étudiant à la Faculté des Beaux Arts quand l'Irak attaqua l'Iran et envahit la ville de Khorramshahr, en septembre 1980. Il laissa tomber ses études pour rejoindre le front. Khorramshahr fut libérée près de deux ans plus tard, en mai 1982. Cette victoire eut et garde encore une grande valeur symbolique pour les Iraniens. Au cours de l'été 1982, Nâsser Palangi dessina une fresque en cinq tableaux sur un mur de la mosquée de la ville, à la mémoire de ses amis combattants. La mosquée de Khorramshahr était le lieu de l'état-major et la garnison des résistants dès le début de la guerre.

Les cinq tableaux de cette fresque de Nâsser Palangi ont une structure identique: trois parties superposées, un soldat dessiné en bas du tableau, des moments de la vie du soldat (en compagnie de sa mère ou de ses amis) représentés au-dessus de lui, et un dessin à connotation religieuse (le drapeau vert de l'islam, l'Imam Hossein, Zahrâ – la fille du Prophète -, ou une lumière transcendantale) tout en haut du tableau.

Otto Dix aussi a été un engagé volontaire et a combattu au front. Son tableau, intitulé «La guerre», a une connotation religieuse par sa forme, qui est celle des retables[3]; mais le contenu du tableau est sécularisé. Les dessins représentent le côté hideux de la guerre (amoncellement de cadavres qui pourrissent). Le seul élément optimiste dans le tableau d'Otto Dix est une solidarité entre les hommes, représentée par un soldat qui aide un blessé.

Après avoir analysé les détails de ces deux tableaux, Alice Bombardier a souligné leurs points communs: le peintre avait voulu témoigner sur la guerre à laquelle il avait pris part; un certain nombre des éléments représentés dans les deux tableaux se ressemblent par exemple les soldats morts placés sur une longue rangée, et les arbres décapités. Les personnes qui assistaient à cette conférence ont cependant insisté dans leurs commentaires sur les différences et les points de divergence des deux tableaux. Une question a alors émergé dans l'assistance: pourquoi avoir choisi de comparer ces deux tableaux en particulier? Nous avons interrogé Alice Bombardier à ce sujet.

Alice Bombardier: J'ai rencontré Nâsser Palangi lors de recherches effectuées dans le cadre de ma thèse de doctorat sur la peinture contemporaine en Iran. Lors de notre entretien, il a parlé avec beaucoup d'émotion de ses souvenirs de guerre et de la fresque qu'il avait dessinée sur le mur de la mosquée de Khorramshahr. J'ai décidé de me rendre dans les régions d'Iran où la guerre avait eu lieu, et j'ai vu que de nombreux iraniens venaient eux aussi visiter ces lieux chaque année (en particulier pendant les vacances de Norouz[4]) et allaient à la mosquée de

Khorramshahr pour regarder la fresque de Nâsser Palangi.

Au cours de ce voyage, je me suis imprégnée de cette ambiance propre au Khouzestân[5]. Voir une peinture contemporaine dans une mosquée a été pour moi un sujet d'interrogation. J'ai compris que beaucoup d'habitants de Khorramshahr étaient très attachés à cette peinture; ils ont même créé un comité de soutien pour protéger cette fresque. C'est grâce à ce comité de soutien d'ailleurs que Nâsser Palangi a restauré il y a deux ans sa fresque, qui avait été peinte au départ avec des couleurs pour voiture (car il n'y avait pas d'autre couleurs en 1982, en pleine guerre, dans cette région; Nâsser Palangi avait fait le trajet Khorramshahr-Ahvâz en ambulance pour y acheter ces couleurs pour voiture).

Ce voyage au Khouzestân m'a beaucoup marquée. Quelques mois plus tard, j'ai rencontré Agnès Devictor (Maître de conférences à l'Université d'Avignon et spécialiste du Cinéma de Guerre) lors de son séjour en Iran et nous avons parlé de Khorramshahr. Agnès Devictor souhaitait rencontrer le peintre de la fresque de la mosquée, et j'ai organisé un rendez-vous avec Nâsser Palangi. C'est lors de cet entretien à trois que j'ai pris conscience de l'importance que pouvait avoir cette peinture aux yeux des chercheurs occidentaux qui font des études sur l'Iran. Une autre chercheuse, Christiane Gruber, a le projet d'exposer à Chicago en 2012 des dessins de la guerre Iran-Irak, à l'occasion du trentième anniversaire de la libération de Khorramshahr. Comme je l'ai dit auparavant, cette fresque est très importante pour les Iraniens aussi, puisqu'ils ont créé un comité de soutien pour la restaurer. Beaucoup de regards convergent donc vers cette fresque de Nâsser Palangi; c'est pour cette raison

Voir une peinture contemporaine dans une mosquée a été pour moi un sujet d'interrogation. J'ai compris que beaucoup d'habitants de Khorramshahr étaient très attachés à cette peinture; ils ont même créé un comité de soutien pour protéger cette fresque.



Nasser Palangi, Fresque de Khorramshahr; Photo Nâsser Palangi. Vue d'ensemble après restauration en 2007



Otto DIX, Triptyque La guerre, 1929-1932

que j'ai décidé d'écrire un article au sujet de cette peinture. A ce moment-là, je suis tombée sur l'œuvre d'Otto Dix.

D.Z.: Par hasard?

A.B.: Oui, par hasard. C'est-à-dire que je connaissais l'œuvre d'Otto Dix, mais je n'avais pas pensé que ses tableaux pouvaient avoir un intérêt dans mon étude de l'œuvre de Nâsser Palangi. C'est au moment où je voulais écrire sur Nâsser Palangi que l'œuvre d'Otto Dix m'a aidée: j'ai vu qu'Otto Dix avait décrit la guerre de manière narrative comme Nâsser Palangi, et qu'il avait eu besoin de recourir à la religion pour montrer l'immensité de la douleur et des désastres que génère une guerre. En voyant le tableau d'Otto Dix (alors que j'étais imprégnée par l'œuvre de Nâsser Palangi), j'ai soudain compris qu'il y a une sorte d'universalité dans la peinture de guerre, probablement parce que les gens ont les mêmes expériences traumatiques et douloureuses pendant toutes les guerres. Les formes des guerres évoluent au fil du temps car les armes changent, mais les traumatismes vécus par les personnes restent les mêmes, et la réaction humaine face à la guerre est toujours, quelle que soit l'époque, un rejet mêlé de fascination.

D.Z.: Est-ce que Nâsser Palangi connaissait l'œuvre d'Otto Dix avant de dessiner cette fresque?

A.B.: Je lui ai posé cette question et il m'a répondu que non. Ceci rend les ressemblances des deux tableaux encore plus frappantes.

D.Z.: Les personnes qui assistaient à votre conférence avaient plutôt tendance à souligner les différences entre l'œuvre de Nâsser Palangi et celle d'Otto Dix. Pensez-vous que ces deux peintures ont plus de points communs que de différences?

A.B.: C'est une question que beaucoup de personnes m'ont posée. Il y a effectivement de nombreux contrastes entre ces deux œuvres, mais ces contrastes étaient pour moi tellement évidents que je ne voyais pas la nécessité d'en parler, et j'ai préféré mettre l'accent sur les ressemblances des deux œuvres. Je pense que ce détour par la peinture d'Otto Dix m'a permis de mieux comprendre l'œuvre de Nâsser Palangi, qui est quand-même une œuvre étrangère pour moi, en ce sens que je ne saisis pas toute la

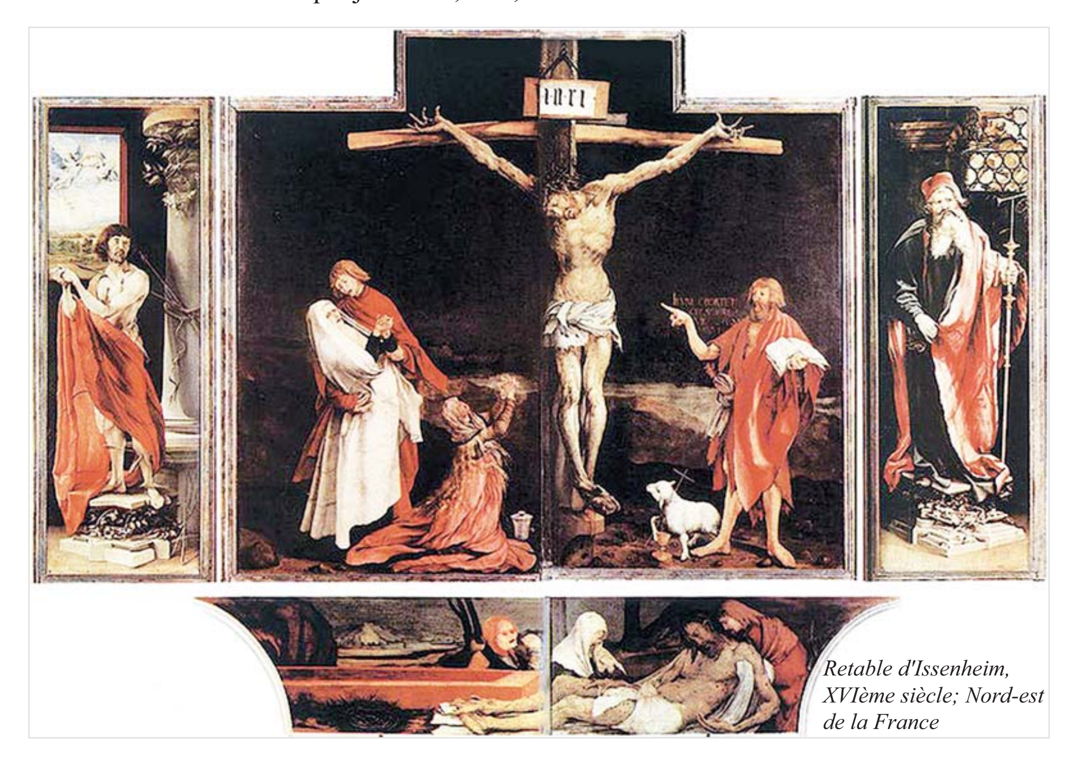
symbolique qu'elle véhicule parce qu'elle appartient à une autre culture que la mienne.

D.Z.: Qu'avez-vous mieux compris grâce au détour par l'œuvre d'Otto Dix?

A.B.: Grâce à Otto Dix, l'œuvre de Nâsser Palangi a pris une nouvelle envergure dans mon esprit; elle a acquis de l'importance et du sérieux à mes yeux car j'ai vu que Nâsser Palangi a eu recours spontanément aux mêmes symboles qu'un peintre européen avait utilisés 60 ans plus tôt. Par ailleurs, étudier l'œuvre de Nâsser Palangi a aussi été un détour qui m'a permis de mieux comprendre le rapport de l'art, de la religion et de la guerre dans ma propre culture.

Comparer ces deux œuvres m'a permis de mieux percevoir la différence entre ce que j'ai vécu, moi, une européenne, et ce qu'on peut vivre en Iran: dans la peinture de Nâsser Palangi, il y a quelque chose d'éclatant qui transcende la guerre et ses aspects quotidiens extrêmement durs. Cette idée de transcendance n'existe plus dans ce que dessine Otto Dix mais on sent sa trace en tant que quelque chose qui existait auparavant, puisque la forme du tableau est celle des retables. Dans l'œuvre d'Otto Dix, la transcendance est remplacée par la solidarité humaine. Je trouve que finalement, cette différence entre l'œuvre de Nâsser Palangi et celle d'Otto Dix résume bien l'écart existant entre la culture iranienne et la culture européenne.

D.Z.: Alice Bombardier, merci pour cet entretien. ■



Retable d'Issenheim, XVIème siècle; Nord-est de la France

---

* Cette conférence a été donnée une première fois lors du 1er Festival d'Arts Plastiques Fadjr, qui a eu lieu à Téhéran en février 2009, à l'occasion du trentième anniversaire de la Révolution islamique.

1. Alice Bombardier est doctorante à l'Université de Genève et à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales. Elle collabore occasionnellement avec la Revue de Téhéran.

2. L'IFRI est un établissement culturel rattaché à la Direction Générale de la Coopération Internationale et du Développement, du Ministère des Affaires Etrangères français. Sa mission est la promotion de la recherche en sciences humaines et sociales et en archéologie de l'Iran.

3. Le retable est la partie postérieure et décorée de l'autel d'une église.

4. Norouz est le jour du Nouvel An iranien.

5. Khouzestân est l'une des provinces du sud-ouest de l'Iran.

"*Le réel est idiot* "

Entretien avec Clément Rosset, philosophe et écrivain français

Entretien réalisé par:
Farzaneh POURMAZAHERI
Afsaneh POURMAZAHERI

"Il n'y a rien de plus fragile que la faculté humaine d'admettre la réalité, d'accepter indiscutablement l'impérieuse prérogative du réel"

Clément Rosset

Clément Rosset (Carteret, France, 1939) compte parmi les philosophes et essayistes qui se sont le plus distingués lors de ces dernières décennies. Après avoir étudié à l'Ecole Normale Supérieure, où il fut l'étudiant de Louis Althusser et Jaques Lacan, il obtint l'agrégation de philosophie en 1965. Il a enseigné la philosophie durant les deux années suivantes à l'Université de Montréal avant de s'installer à Nice, où il a également enseigné la philosophie jusqu'à sa retraite vers la fin des années 1990. Eloigné du monde académique et de ce qu'il appelle la "grandiloquence de la pensée", Rosset consacre désormais son temps à ses préoccupations concernant nos efforts à échapper au réel par l'intermédiaire des duplicités illusoires du monde. Son œuvre contient une trentaine de livres, tous publiés sous forme de brèves études et des essais sur des thèmes variés. Le plus populaire d'entre eux est probablement *Le Réel et son Double*, traitant d'une manière originale du caractère illusoire de nos représentations. Ce philosophe postmoderne a publié plusieurs études sur Arthur Schopenhauer, qui demeure une référence constante à travers ses œuvres. Outre un livre rédigé en anglais, *Joyful Cruelty* (Odeon, 1993), la majorité de ses écrits, tels que *Schopenhauer: philosophe de l'absurde* (1967), *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire* (2000) ou encore *Fantasmagories* (2006) ont été rédigés en français.

Farzaneh Pourmazaheri: Comment définissez-vous le réel et comment le distinguez-vous des termes comme la réalité, la vérité, etc.?

Clément Rosset: La réalité est un mot commun qui n'est pas forcement réel. Pour moi, le réel en tant qu'un terme philosophique est celui qui désigne tout à fait ce qu'il y a d'effectivement réel; alors que la réalité peut entretenir des doutes, et peut être une suite du réel. Quant à la vérité, elle est aussi un problème philosophique, pourtant elle ne m'a jamais intéressé. Je laisse à chacun trouver sa vérité.

Afsaneh Pourmazaheri: Pouvez-vous nous expliquer ce qu'est l'oracle et la relation qu'il entretient avec le temps?

C.R.: L'oracle est ce qu'on prévoit et prédit d'un événement futur. Il s'agit d'un effort pour se précipiter vers un fait ultérieur. L'oracle a toujours raison et les efforts que l'on fait pour éviter l'oracle ne font que précipiter sa vérité. C'est ce qui arrive à Œdipe. Ce que cela exprime pour moi est que le réel exclut le possible; qu'il n'y a pas de possible et que le possible est une idée imaginaire et illusoire.

F.P.: Le réel s'oppose-il au désir? Le concevez-vous comme quelque chose d'amer dans la vie humaine; comme une pensée tragique?

C.R.: Non, pas du tout. Le désir n'est nullement contraire au réel. Depuis Platon, certains pensent que ce que l'homme désire se situe au-delà de la réalité.

Au contraire, moi je pense personnellement que nous pouvons trouver en ce monde de quoi satisfaire tous nos désirs. Il n'y a donc pas d'opposition entre le réel et le désir.



Clément Rosset

photo: Farzaneh Pourmazaheri

A.P.: Le double du réel est-il notre imagination et/ou notre perception du monde matériel?

C.R.: Ce n'est pas la perception matérielle, ce n'est pas non plus notre imagination. Pour moi, le double du réel c'est plutôt l'illusion. L'imagination n'est pas du tout contraire au réel, tandis que ce qui est illusoire, c'est le double. Autrement dit, la forme la plus fondamentale de l'illusion n'est pas l'imaginaire. Pour moi, l'imagination est effectivement la faculté de doubler, de manière fantasmatique, le réel. J'admire chez l'homme la faculté anti-perceptive. Par cette faculté, l'homme peut voir par exemple un verre d'eau et dire que c'est une poupée. Je suis très étonné par cette étrange faculté humaine!

F.P.: De quelle manière l'être humain peut-il se rapprocher du réel? Le suicide, la folie, l'ivresse…?

C.R.: La folie est le contraire du réel, il n'existe pas de rapport entre eux. Le suicide est une manière définitive de quitter le réel. En ce qui concerne l'état d'ivresse, disons qu'il y a une certaine lucidité chez un ivrogne, mais on n'a pas besoin du tout de boire pour appréhender la réalité. En tout cas, il n'y a aucun

L'oracle a toujours raison et les efforts que l'on fait pour éviter l'oracle ne font que précipiter sa vérité. C'est ce qui arrive à Œdipe. Ce que cela exprime pour moi est que le réel exclut le possible; qu'il n'y a pas de possible et que le possible est une idée imaginaire et illusoire.

L'imagination est effectivement la faculté de doubler, de manière fantasmatique, le réel. J'admire chez l'homme la faculté anti-perceptive.

moyen de percevoir le réel. Il y a certes des moyens de fuir le réel, mais il n'y a aucune loi permettant d'être dans le réel. C'est quelque chose de difficile et cruel en soi comme la mort, la maladie, etc.

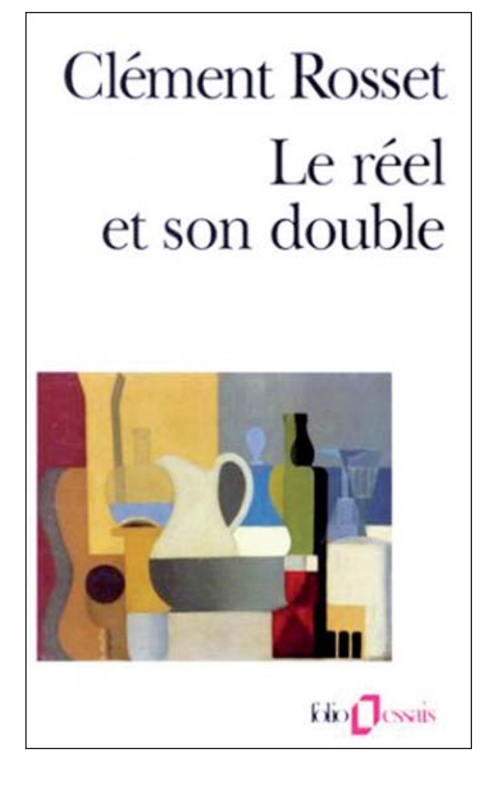
Idiot, en grec idiotês, ne signifie pas crétin, imbécile, mais évoque le sens de particulier, singulier. Le sens du mot est resté dans la langue moderne quand on parle d'un idiome, d'une langue particulière. Beaucoup de philosophes sont d'accord avec l'idée que le réel est un objet singulier.

F.P.: Peut-on finalement percevoir le réel?

C.R: C'est très compliqué... la perception, l'intelligence, et la conception du réel en soi est vraiment difficile. On peut sentir un roman, un livre et comme disait Kant nous pouvons avoir plus ou moins le sentiment du réel, mais jamais nous ne pouvons le percevoir.

A.P.: Quel art est le plus susceptible de nous rapprocher du réel? Quelle sera donc la position des sciences?

C.R: Selon Schopenhauer, c'est la musique. Et je pense aussi que c'est la musique, mais je pense également que tous les arts nous conduisent près du réel, mais celui qui nous en rapproche le plus pour moi est la musique. Quant aux sciences, les mathématiques n'ont pas de rapport avec le réel, mais la physique est évidemment une étude qui se rapproche du réel. Pourtant, il faut mentionner que cette science sert à maitriser le réel, à le mesurer, et ce n'est peut-être pas pour le concevoir. C'est une connaissance utilitaire qui mesure, mais elle n'est pas une connaissance philosophique. En fait, ce que j'entends par le réel n'est pas une connaissance ni scientifique, ni philosophique.



Le philosophe anglais Austin a montré par exemple que certains mots remplacent des choses. Par exemple quand je dis: "Je te baptise", tu es baptisée. C'est un verbe performatif. Le mot est un acte.

F.P.: Pourquoi le réel est-il idiot?

C.R: C'est très simple; idiot, en grec *idiotês*, ne signifie pas crétin, imbécile, mais évoque le sens de particulier, singulier. Le sens du mot est resté dans la langue moderne quand on parle d'un idiome, d'une langue particulière. Beaucoup de philosophes sont d'accord avec l'idée que le réel est un objet singulier. En réalité, il n'y a pas deux choses pareilles, par conséquent, quand je dis que le réel est idiot, je veux dire que le réel est singulier. Je parle de la singularité. Cette pensée est également très forte chez Leibniz, le philosophe allemand. Selon lui, il n'y a pas deux brins d'herbe pareils.

A.P.: L'hypnotisme, le rêve et la rêverie éloignent de la conscience du réel; peuvent-ils effacer l'illusion ou bien le double du réel?

C.R.: Si un être humain ne peut pas vivre sans illusion, il lui vaut mieux s'illusionner que de désespérer et mourir. Mais à ce propos, je ne recommande rien et je ne dis pas ce qu'il faut ou qu'il ne faut pas. Je constate certaines choses pour moi-même, et à mon avis, on est plus heureux et on vit mieux sans illusion. Mais je crois que ce n'est pas possible pour tout le monde!

F.P.: "*Le langage est la source de malentendu*". Que pensez-vous de cette phrase?

C.R.: Je ne suis pas de cet avis, parce que le langage en soi n'égare pas. Cependant, il est vrai qu'un certain usage du langage peut servir à l'illusion. Je citerai un mot de Marcel Aymé, l'écrivain français, qui dit: "*Les mots ont le pouvoir d'effacer toute l'évidence*". En ce sens, le langage peut servir d'arme à l'illusion. De même, le philosophe anglais Austin a montré par exemple que certains mots remplacent des choses. Par exemple quand je dis: "Je te baptise", tu es baptisée. C'est un verbe performatif. Le mot est un acte. Par conséquent, les mots ou bien le langage peuvent effectivement servir l'illusion et l'égarement. On peut parfois l'utiliser pour promouvoir certaines formes de fanatisme, de propagande… il peut même nous faire perdre la tête!

A.P.: Quelle est l'attitude de la philosophie de l'absurdité de Camus et la philosophie heideggérienne de l'être à l'égard du réel?

C.R.: Camus n'est pas un philosophe. Je ne pense pas qu'il manque d'un sens du réel et je crois qu'il était quelqu'un d'assez réaliste. Camus est un essayiste et un romancier qui n'est pas du tout opposé au réel et n'est pas utopique. Quand à Heidegger, je pense que son problème est bien un problème du réel, mais il se situe dans un être qui est au-delà de toute réalité. Par conséquent, dans un sens, il recherche le réel, mais dans un autre sens, on peut dire qu'il se situe loin du réel en le remplaçant par une notion de supra-réel. Personnellement, je ne suis pas complètement d'accord avec la pensée de Heidegger. Evidemment, sur certains points il a dit des choses d'une extrême justesse, mais je n'accepte pas sa théorie générale. ■

Bibliographie (non exhaustive) des œuvres de Clément Rosset:

- 1960, *La Philosophie tragique*;
- 1962, *Le monde et ses remèdes*;
- 1965, *Lettre sur les chimpanzés : plaidoyer pour une humanité totale; Essai sur Teilhard de Chardin;*
- 1967, *Schopenhauer: philosophe de l'absurde;*
- 1976, *Le réel et son double : essai sur l'illusion;*
- 1978, *Le réel: traite de l'idiotie;*
- 1979, *L'objet singulier;*
- 1985, *Le philosophe et les sortilèges;*
- 1988, *Le Principe de cruauté;*
- 1991, *Principes de la sagesse et de la folie;*
- 1995, *Le choix des mots;*
- 1997, *Le démon de la tautologie;*
- 1999, *Loin de moi: étude sur l'identité;*
- 2000, *Le réel, l'imaginaire et l'illusoire;*
- 2001, *Le régime des passions et autres textes;*
- 2001, *Propos sur le cinéma;*
- 2001, *Écrits sur Schopenhauer;*
- 2004, *Impressions fugitives: l'ombre, le reflet, l'écho;*
- 2006, *Fantasmagories;*
- 2008, *Nuit de mai;*
- 2008, *L'Ecole du réel.*

1. Rosset, Clément. *Le Réel et son double (essai sur l'illusion)*, traduction espagnole, ed. Tusquets Editores, septembre 1993, p. 9
2. Voir la bibliographie à la fin de l'entretien.

Le luth fou
Questionnement

Vincent BENSAALI

Les après-midi et les longues soirées à la maison de thé s'écoulent paisiblement. Dès lors que l'on quitte la rue commerçante et emprunte l'escalier à peine visible qui descend sous une boutique de vêtements, on change d'époque, on oublie les efforts que l'on fait, juste au-dessus, pour paraître, pour briller, pour rejoindre le troupeau mondialisé… On oublie les rues encombrées, la pollution, l'agitation autour des maisons mères des grandes banques toutes proches… Là, dans cette caverne ouverte sur le présent véritable, que ceux qui sont oublieux de l'essentiel prendront pour une certaine nostalgie du passé, il n'est question que de poésie, qu'elle se soit coulée dans le bois des divans, la laine des tapis, les pigments des émaux, les poissons rouges nageant dans la fontaine sous des pommes et des bougies ondulant à la surface de l'eau, dans les saveurs savamment mariées en cuisine, et dans la musique, omniprésente, servant parfois de trame à des déclamations passionnées de Hâfez et de ses pairs…

Lalla Gaïa a tôt fait de faire de l'endroit un refuge quotidien. On l'y laisse en paix. Elle peut s'installer là confortablement durant des heures, lire, écrire, dormir même. On ne lui demande pas de sortir lors de la fermeture, entre 14h et 17h… Les garçons qui travaillent là, les fils du patron, sont discrets et chaleureux, ils lui apportent du thé à la rose, des raisins secs et des pois chiches grillés, des grenades aux grains tantôt jaunes, sucrés et doux, tantôt rouge sang, acidulés, aussi forts en sucre que du miel, des pâtisseries délicieuses... Elle y prend presque tous ses repas, se régalant soit de l'excellent ragoût de mouton cuit au bain marie dans un petit pot de pierre, soit de la magnifique soupe aux épinards, haricots, pois, sur laquelle on dépose avant de la servir un peu de crème de lait de brebis et des oignons grillés accompagnés de l'huile qu'ils ont parfumée. Les jeunes hommes célibataires ne sont pas admis, le lieu est réservé aux familles; dans cette ville religieuse, on a fait de cette règle une condition d'existence de l'établissement… Le maître du lieu, son fondateur, est un passionné de culture persane, il a ici tout conçu lui-même; l'architecture, l'aménagement, la décoration, l'accueil, le menu, le programme… Certains soirs, il monte sur la petite scène, prend place sur une très vieille chaise basse sculptée et déclame avec passion et émotion des textes

prodigieusement beaux, accompagné par un de ses fils au *daf*[1], par un autre au *ney*[2]… En plus de ses fils, il emploie deux ou trois jeunes qu'il a recueillis Dieu sait où. Ils logent sur place, dans une petite chambre, et ont des attitudes de disciples… Sa femme vient souvent également, c'est elle qui a peint toutes les fresques illustrant le *Livre des rois* de Ferdowsî, dont celle représentant l'histoire qui a inspiré à Shakespeare son Roméo et Juliette. Discrète et chaleureuse elle aussi, sa présence apporte beaucoup au lieu, en silence… Il y a aussi des musiciens qui viennent se produire les jeudis et vendredis soirs. Certains viennent de Qûchân, une ville située à cent-vingt kilomètres au nord de Mashhad, qui fut jadis célèbre pour son bon vin, et qui ne produit plus - officiellement - que de l'alcool pharmaceutique…

Au seuil de ce monde autre, de cette perse rêvée qui bien que de plus en plus diluée dans l'uniformisation mondiale subsiste durablement dans les cœurs des iraniens, Lalla Gaïa fait face à un questionnement: cet univers riche, prodigieux, savant, initiatique, semble lui ouvrir les bras, mais il est cependant autre vis-à-vis de celui dans lequel se cache le luth qu'elle recherche. Elle est forcée de constater que ce n'est pas sur cette route là qu'elle trouvera le luth perdu convoité par le maître de musique qu'elle s'est choisi… Depuis son arrivée dans cet Iran étonnant, nulle trace des accents arabes faisant vibrer les cordes du bel instrument bombé… Aussi, doit-elle se livrer à son destin apparent et passer le seuil de ce nouveau monde qui s'ouvre à elle? Ou doit-elle laisser là sa progression en terre persane, et se mettre en quête d'une piste plus encline à la mener vers des maîtres de 'oud susceptibles de savoir où a pu passer l'instrument perdu? Elle est venue à Mashhad pour les Irakiens qui y ont trouvé refuge, mais l'ambiance religieuse de la ville et leur situation précaire ne favorisent pas les musiciens… Derrière Mashhad s'ouvre l'Afghanistan, où il est plutôt question de *rabâb*, de tabla, de cithare… Les musiciens



La caverne ouverte sur le présent véritable.



En attendant de vibrer...

ont d'ailleurs pour la plupart fuit le pays et la plupart des instruments ont été détruits par les talibans…

Il est bien difficile de prendre une décision lorsque l'on s'est jusqu'à présent laissé guider par l'inspiration et le désir, lorsque l'on est jeune et que l'on a voulu que sa vie demeure ouverte…

Comme s'il avait senti son désarroi, Hosayn, un habitué du lieu, lui demande la permission de s'asseoir sur le divan d'à côté. Il a habité Paris et parle encore très bien le français. Depuis qu'elle fréquente ce lieu, il aime parler avec elle, évoquer ses années passées en France… Il aime aussi s'efforcer de comprendre ce qui a pu amener cette jeune étrangère jusque dans cette lointaine ville de Mashhad… Se sentant écoutée, elle lui fait part de son questionnement. Hosayn, bien que tenté de l'inciter à persévérer dans ce qu'elle a découvert de l'âme iranienne, car mû par son enthousiasme nationaliste, se voit inspirer une prudence qui s'impose à lui de manière évidente. Il s'agit d'une destinée qui arrive à un carrefour, et il ne se sent pas le droit de chercher à l'influencer.

"Tu dois aller demander ton chemin à l'Imâm Rezâ!"

"A l'Imâm Rezâ? Comment cela?"

"Si tu es arrivée jusqu'ici, c'est parce que tu es son invitée. Or il ne peut laisser son invitée dans l'inconfort. Il t'inspirera. Si tu veux, je viendrai avec toi."

"Oh merci, mais je préfère y aller seule."

"Je comprends. Mais je peux t'accompagner pour te guider. Le complexe est immense, et si tu sembles chercher ton chemin, on risque de te faire sortir du sanctuaire… Je peux t'accompagner jusqu'à la porte de la partie réservée aux femmes, et ensuite tu seras seule, avec lui."

"D'accord. Je te remercie. Quel serait le meilleur moment selon toi?"

"Cela dépend. Il y a les moments consacrés; la nuit du vendredi, qui commence le jeudi, dès que le soleil s'est couché, il y a la fin d'après-midi du vendredi, la nuit du mercredi… Et les moments où il y a peu de monde, comme par exemple le matin, une heure après la prière de l'aube… C'est

comme tu veux."
"Je crains d'avoir du mal à me concentrer aux heures où tout le monde se rend dans le mausolée… Je préfère le matin, après l'aube… Est-ce que tu peux demain?"
"Bien sûr. Rendez-vous à 6h30 devant l'entrée qui donne sur l'avenue de l'Imâm Rezâ."
"Très bien, je te remercie Hosayn."

Ce soir-là, Lalla Gaïa rentre plus tôt dans sa petite chambre d'hôtel qui se trouve juste devant l'entrée nord du sanctuaire, là où Hosayn viendra la prendre le lendemain. Elle veut passer une bonne nuit, être bien réveillée pour cette rencontre hors du commun… Elle est fascinée par la façon dont les Iraniens parlent de leurs saints ensevelis comme s'ils étaient des membres de leur famille auxquels ils rendent visite régulièrement. L'Imâm Rezâ est leur intime, leur confident. Plus qu'un oncle, plus qu'un père ou un frère, il est l'ami de chacun, toujours présent, insensible aux douze siècles passés depuis que ses fidèles l'ont enseveli en cette terre du lointain Khorâssân… Il reçoit en permanence, le sanctuaire ne ferme jamais, pas une heure dans l'année! Lalla Gaïa ne se soucie pas de ce que voudrait lui inspirer une certaine tendance de son âme: "Que vas-tu faire là-bas? Tu parles aux morts maintenant? Ne soit pas ridicule, que peut pour toi un mausolée de pierre?" Elle ferme la porte à cette inspiration néfaste et décide de jouer le jeu… Comme elle l'a fait à Paris, comme elle l'a refait au Caire, puis à Qom, elle ira interroger le saint lieu auprès duquel elle vit depuis quelques jours, elle ira exposer son besoin à l'Imâm Rezâ, comme le font le plus naturellement du monde des millions de fidèles chaque année… ■

---

1. Grand tambour sur cadre de la tradition persane.
2. Flûte de roseau.



Mashhad, une nuit de commémoration.

Le Nouvel An (Norouz) chez les zoroastriens de Yazd

Bahman MORADIAN*

Les fêtes iraniennes traditionnelles, liées aux événements historico-mythologiques, ont traversé les différentes époques pour parvenir jusqu'à nous. Elles sont si anciennes que l'on peut y retrouver, dans la plupart d'entre elles, les éléments naturels que sont l'eau, la terre, le feu et les plantes.

Dans son livre, Mohammad Tabari[1] évoque l'une de ces fêtes iraniennes du début de la conquête de l'Islam. Son récit, qui date de l'année 32 A.H. (7e siècle de l'ère chrétienne) s'intitule "La paix entre Ahnaf et le peuple de Balkh":

Ahnaf, assiège la ville de Balkh. Il propose la paix à ses habitants, moyennant le paiement de 400 000 dirhams, et désigne son neveu comme le nouveau gouverneur. Une délégation apporte le tribut de 400 000 dirhams au gouverneur, et y ajoute de nombreux présents. Celui-ci s'en étonne car ces présents n'étaient pas prévus à l'accord de paix. Les délégués l'informent que ce jour est celui de la fête de Mihragân[2] et que les présents sont destinés à le rendre bienveillant à l'égard du peuple. Le nouveau gouverneur avoue ne pas connaître cette fête mais accepte les présents.

Trois siècles plus tard (fin du dixième siècle de l'ère chrétienne), on trouve encore des écrits qui évoquent ces traditions festives. Le plus célèbre d'entre eux, *La chronologie des nations anciennes* de Abou-Rayhân Birouni[3] fait précisément référence à ces festivités et au calendrier iranien de cette époque.

Les fêtes traditionnelles de l'Iran ancien chez les zoroastriens

Peu à peu, cependant, les principes de la nouvelle religion, l'islam, entraînent le déclin de ces fêtes chez les Iraniens. A la fin du onzième siècle, l'Imâm Mohammad Ghazâli, dans son livre intitulé *Kimiyâ-ye Sa'âdat*[4], littéralement «L'alchimie pour être heureux» écrit, dans le chapitre «Des interdits dans le bazar»:

«*Ce qu'on vend dans les bazars pour la fête de Sadeh*[5] *et Norouz, boucliers, épées de bois et sifflets, n'est pas* harâm *(interdit) en soi, mais il s'agit là d'une manifestation de la croyance zoroastrienne, contraire à la* shari'a*, donc ce n'est pas convenable. De même, la décoration exubérante des bazars à l'occasion de Norouz, la confection de nombreuses pâtisseries et friandises, les nouvelles cérémonies pour cette fête, ne sont pas acceptables. Norouz et Sadeh ne doivent plus être, ni célébrées, ni même mentionnées.*»

De fait, seuls les Zoroastriens conserveront la tradition des fêtes iraniennes anciennes. De nos jours, ces fêtes sont mensuelles, saisonnières ou annuelles.

Les fêtes mensuelles sont célébrées quand, dans le calendrier zoroastrien[6], le nom du jour et celui du mois correspondent. Par exemple, le jour d'Ordibehesht et le mois d'Ordibehesht (soit le 3e

jour du 2e mois), ou le jour de Khordâd et le mois de Khordâd (soit le 5e jour du 3e mois). Ces fêtes sont célébrées chaque mois, jusqu'au dernier mois de l'année, qui est le mois d'Esfand, durant lequel se déroule, le jour de Sepandarmazd (5e jour), la fête de la terre qui est également le jour des femmes.

Les fêtes saisonnières, appelées Gahanbâr, ont lieu six fois par an et sont chacune célébrées pendant cinq jours:

En mai: Maydiyo-zarem gâh, 30 avril - 4 mai, création du ciel.

En juillet: Maydiyo-shahem gâh, 29 juin - 3 juillet, création de l'eau.

En septembre: Payte-sham gâh, 12 - 16 septembre, création de la terre.

En octobre: Ayâsrem gâh, 12 - 16 octobre, création des plantes.

En janvier: Maydiyârem gâh, 31 décembre - 5 janvier, création des animaux.

En mars : Hams-pat maydiyem gâh, 15 - 29 mars, création de l'Homme.

Les fêtes annuelles sont Norouz et Sadeh.

Fêtes du Nouvel An

Les fêtes et la préparation du Nouvel An commencent cinq jours avant la fin de l'année iranienne, c'est-à-dire le 15 mars. Deux événements principaux se déroulent alors dans les quartiers zoroastriens de Yazd[7]. D'abord, dans la plupart des maisons, les préparations pour une cérémonie nommée Gahanbâr occupent l'esprit des habitants du quartier. Celle-ci est la sixième et dernière fête saisonnière de l'année, et la plus importante. Traditionnellement, elle célèbre la dernière étape de la création, celle de l'Homme. Une autre tradition

Les fêtes iraniennes traditionnelles, liées aux événements historico-mythologiques, ont traversé les différentes époques pour parvenir jusqu'à nous. Elles sont si anciennes que l'on peut y retrouver, dans la plupart d'entre elles, les éléments naturels que sont l'eau, la terre, le feu et les plantes.



Rostam, Gahanbâr, mars 2005.

attribue cette fête à la fin d'une saison agricole et au commencement d'une autre, et aux récoltes qui commencent une autre saison.

Gahanbâr est la sixième et dernière fête saisonnière de l'année, et la plus importante. Traditionnellement, elle célèbre la dernière étape de la création, celle de l'Homme. Une autre tradition attribue cette fête à la fin d'une saison agricole et au commencement d'une autre, et aux récoltes qui commencent une autre saison.

On se réunit dans une maison, après que l'hôte ait disposé sur le sol les objets symboliques de la cérémonie, en signe de respect à la terre. Puis les prêtres commencent les prières. Les personnes les plus âgées s'installent près d'eux. Après la première prière, qui dure un peu moins d'une heure, un des prêtres fait tourner le feu de la cérémonie parmi les convives et récite les paroles rituelles: «qu'on soit uni, qu'on soit uni avec toute vérité, qu'on soit uni de faire plus de bons actes»[8] et l'assistance de répondre «qu'on soit uni»[9]. Ensuite, un prêtre confie le feu à une personne de l'assistance, chargée de l'emporter pour le mêler au feu du temple le plus proche. Un autre prêtre prélève une part du repas[10] apporté lors des prières, afin de la donner aux animaux ainsi qu'à l'eau, quelqu'un va les répandre dans les champs environnants et les canaux d'irrigation. Enfin, quelqu'un prend un grand récipient contenant des fruits secs - figues, dattes, raisins, pistaches, noix et amandes - et les distribue entre les convives. Dans certains Gahanbâr, on distribue aussi du pain cuit la veille dans des fours spéciaux. A la fin de la cérémonie, tout le monde part vers une autre maison afin de répéter la cérémonie et ainsi de suite jusqu'à la fin de l'après-midi.

Les fravashi *commencent à revenir sur terre et dans les maisons où leur enveloppe charnelle ou «getig» habitait de leur vivant. Ils y restent cinq jours et partent le dernier jour de l'année avant le levée du soleil de la nouvelle année.*

La deuxième activité est consacrée à la *fravashi* ou l'âme céleste des ancêtres. Les *fravashi* commencent à revenir sur terre et dans les maisons où leur enveloppe charnelle ou «*getig*» habitait de leur vivant. Ils y restent cinq jours et partent le dernier jour de l'année avant le levée du soleil de la nouvelle année. Tout le temps de leur présence dans la maison, ses habitants doivent la garder propre du sol au plafond ainsi que le toit. Les Iraniens contemporains ont conservé cette pratique et l'expression persane *khâneh-takâni* qui signifie littéralement «secouer la maison» montre bien l'importance du nettoyage! La tradition veut que chacun soit propre à l'intérieur et à l'extérieur. Les vivants ne doivent pas montrer leur tristesse. Dans chaque maison, on dispose la nappe rituelle (*sofreh*) à la mémoire des défunts. Cette nappe contient le *Sepandârmazd Amshâspand*, ce qui signifie «pensée adéquate» symbolisée par la terre, un verre de lait symbolisant la présence de *Bahman Amshâspand* «bonne pensée», un verre d'eau pour *Khordâd Amshâspand* «santé», des plantes avec des feuilles persistantes pour *Amordâd Amshâspand* «immortalité», des plateaux métalliques pour *Shahriwar Amshâspand* «pouvoir», et le feu pour *Ardibehesht Amshâspand* «agencement»[11], mais aussi du pain préparé spécialement et des plats de riz, de ratatouille, et bien sûr, la nappe est complétée par le vin, des fruits frais et des fruits secs. Une nappe est aussi disposée sur les toits en torchis de Yazd, sur laquelle on met des plantes, de l'eau et une lampe à pétrole ou à huile, elle est renouvelée tous les jours. Un tas de bois est aussi disposé sur une autre partie du toit.

Le dernier jour de l'année, les cérémonies de Gahanbâr se terminent et, dans la nuit, toute la famille se rassemble sur le toit. Juste avant le lever du soleil, un prêtre allume un grand feu sur le toit du temple du feu puis tout le monde en fait autant sur les toits des maisons. Ces feux sont allumés pour saluer le départ des *fravashi* qui quittent leur maison. On fait ensuite brûler des parfums pour que les feux dégagent d'agréables senteurs,

puis une partie de ce feu est emportée pour l'ajouter à celui du temple.

Après le Nouvel An, les familles se réunissent dans l'enceinte du temple du feu. Chacun prononce les prières rituelles, puis entre dans la salle de réunion. Il n'y a pas de cérémonie religieuse, on se souhaite la bonne année autour d'un thé, de quelques gâteaux et des fruits.
On va rendre visite à la famille et aux proches en commençant par ceux qui ont eu un deuil pendant l'année écoulée. On ne leur souhaite pas la bonne année, on ne s'habille pas en noir, on ne montre pas sa tristesse, mais on dit *xzâsh bi-âmorzâ* «que Dieu lui pardonne» et *yogash tuye donyo va olam sâvz* «Sa place est vide dans ce monde».

La même nappe est dressée avec les mêmes objets que ceux déjà cités. On mange des gâteaux et l'on boit du thé à sa mémoire. Ensuite, chacun rend visite à ses autres proches en commençant par les plus âgés.

Les cinq premiers jours, les visites ordinaires se déroulent. On s'échange les bons vœux et on sert des gâteaux et des fruits. Les enfants et les adolescents se regroupent pour recevoir des cadeaux, de l'argent en général.

Dans chaque maison, la table de Nouvel An comporte les mêmes éléments déjà mentionnés. Par ailleurs, les Iraniens posent toujours une question lors du Nouvel An: «Quelle est la signification de la nappe du Nouvel An?». Il y a plusieurs réponses, les plus courantes sont: «*haft shin*», c'est-à-dire une nappe présentant sept denrées dont le nom commence par la lettre «*sh*»: *sharbat* (sirop), *shirini* (gâteau), *sharâb* (vin) et *sham'* (bougie); ou certains la relient avec la lettre «*s*» pour *serke* (*vinaigre*), *sir* (ail), *sabze* (verdure) et *sekke* (pièce de monnaie). D'autres la définissent comme «*haft sini*», sept plats contenant des plantes.

Il convient d'ajouter une autre réponse concernant cette nappe, symbole d'un long trajet de l'histoire d'un peuple et d'une civilisation. Sur toutes les nappes

Juste avant le lever du soleil, un prêtre allume un grand feu sur le toit du temple du feu puis tout le monde en fait autant sur les toits des maisons. Ces feux sont allumés pour saluer le départ des fravashi *qui quittent leur maison.*

Les cinq premiers jours, les visites ordinaires se déroulent. On s'échange les bons vœux et on sert des gâteaux et des fruits. Les enfants et les adolescents se regroupent pour recevoir des cadeaux, de l'argent en général.



Sofreh Norouz de Yazd

Les six éléments principaux: eau, feu, plantes, métaux, produits agricoles et animaliers représentent les six Amesha Spenta «les Immortels bienfaisants» en plus du vin, des repas et du pain.

zoroastriennes, six éléments principaux sont présents. On trouve des plantes ou «*sabze*», de l'eau «*âb, sharbat*», le feu «*sham', âtash*», les métaux «*sekke*» et «*zarfe felezi*» et des produits laitiers «*shir*». En outre, les six éléments principaux: eau, feu, plantes, métaux, produits agricoles et animaliers représentent les six *Amesha Spenta* «les Immortels bienfaisants» en plus du vin, des repas et du pain.[12]

Le sixième jour du Nouvel An comporte une importance telle qu'un texte moyen-perse (*ruz-e xurdâd mâhe Farvardin*, «le jour de Xordâd le mois de Farvardin») porte son nom et définit tous les événements qui se sont produits au cours de cette journée. Autrefois et encore de nos jours, l'événement le plus important pour lequel on se rassemble ce jour-là dans les temples du feu, est la naissance de Zoroastre. La même nappe est présente et les prêtres récitent les prières rituelles. La tradition rapporte que le nouveau-né crie de joie et rit au lieu de pleurer. Cet événement est interprété comme symbole du regard joyeux envers ce monde et la vie.

L'après-midi de ce sixième jour, les habitants de chaque quartier se réunissent. Les adolescents et les associations locales préparent récitations de poésie, jeux, courtes représentations théâtrales et comédies.

Entre le 6e et le 12e jour, les dernières visites se multiplient. Au treizième jour (connu par tous les Iraniens sous le nom de *sizdah-be-dar*, littéralement «le treizième jour à l'extérieur»), les Zoroastriens comme tous les Iraniens, passent la journée dans la nature. Ce jour est le dernier jour des fêtes consacrées

Entre le 6e et le 12e jour, les dernières visites se multiplient. Au treizième jour (connu par tous les Iraniens sous le nom de sizdah-be-dar, littéralement «le treizième jour à l'extérieur»), les Zoroastriens comme tous les Iraniens, passent la journée dans la nature.


Le feu du temple

au Nouvel An. On met le *sabz* «la verdure» et le lait de la nappe de Nouvel An dans l'eau des rivières ou dans les champs et on range la nappe. Un grand pique-nique familial a lieu. Les filles et les garçons s'amusent à faire des nœuds avec du blé dans les champs pour souhaiter une année réussie dans le travail et l'amour. ■

---

* Après des études en «Cultures et Langues de l'Iran Ancien» à l'Institut pour la Science et les Études Culturelles de Téhéran, Bahman Moradian a poursuivi ses études à Paris. Il a obtenu son D.E.A. en philologie iranienne en travaillant sur un texte moyen-perse «Le mémorial de *Zarer*».
Il vient d'obtenir un doctorat en philologie iranienne à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes. Sa thèse est consacrée à la traduction et à l'analyse linguistique du texte avestique l'*âb zohr* «Libation des eaux» (*Yasna* 63-69) et sa version moyen-perse. Ses travaux portent sur l'iranien ancien, l'avestique et l'iranien moyen. Il a publié plusieurs articles dont:
- «Les listes présentées dans le *Yasna* 65 paragraphes 7, 8 et 12», *Revue semestrielle d'anthropologie et d'histoire*, Paris, 2008
- «Mary Boyce, 1920-2005», *Frawahar*, n° 418, Téhéran, 2007
- «*Sédré Poushi*» (cérémonie zoroastrienne), édition *Rahgosha*, Shiraz, 2000
- «Un regard sur la manière de l'harmonisation entre les associations zoroastriennes» et «La continuité culturelle», Revue *Asha*, Suède, 1999
- Un compte rendu de «Ainsi vont les enfants de Zarathoushtra», Journal *Amordad*, n° 98, Téhéran, 2004
- Des traductions en persan: «The vitality of Zoroastrianism attested by some Yazdi traditions and actions», par Mary Boyce, Journal *Amordad*, n° 109, Téhéran, 2005; «Ilya Gershevitch», par Gherardo Gnoli, Revue *Nâme pârsi*, Téhéran, 2003; «Yima and death», par Jean Kellens, Commémoration de Djamshid Soroushian, Téhéran, 2002 et «Zoroastrianism in China, research on Zoroastrianism in China 1923-2000», par Rong Xinjiang, Revue *Fravahar*, Téhéran, 2002.

1. *Târikh-e Tabari*, traduit en persan par *Abolghâsem Pâyandeh*, vol. 5, 1352 A. H., Téhéran. Voir aussi The history of *Tabari*, traduit par Bosworth, vol. 15, the crisis of the early Caliphate (A. D. 644-656 = A. H. 24-35), pp.106-107.
2. La fête la plus importante après Norouz, célébrée le jour de Mihr du mois de Mihr soit, début octobre. Sur cette fête, voir Mary Boyce, *Mihragân among the Irani Zoroastrians,* Mithraic Studies, vol. 1, 1975, pp. 69-76.
3. *The chronology of ancient nations*, traduit et édité en anglais par C. Edward Sachau, 1879.
4. *Kimiyâye Sa'âdat*, *Mohammad Ghazâli*, édité par Ahmad Arâm, 1333 A. H., Téhéran. (Introduction page: g : au 488 A. H. = fin du onzième siècle, c'est la date où Ghazâli était le plus connu).
5. C'est la fête du feu, la plus importante aujourd'hui pour les Zoroastriens, après Norouz et Mihregân. Traditionnellement, elle commémore le jour où les Iraniens ont appris à faire le feu.
6. Les noms des 30 jours, leurs sens et leurs prononciations dans le calendrier d'aujourd'hui selon le calendrier officiel des Zoroastriens de l'Iran. 1. ***Ormazd***: «le nom de Dieu» 2. *Vahman*: «bonne pensée» 3. *Ardibehesht*: «l'excellent agencement» 4. *Shahrivar*: «pouvoir» 5. *Sepandârmaz*: «pensée adéquate» 6. *Khordâd*: «santé» 7. *Amordâd*: «immortalité» 8. ***Day-be-Âzar***: «*Day*: un autre nom de Dieu + *Âzar*: feu» 9. *Âzar*: «feu» 10. *Âbân*: «eaux» 11. *Khor*: «soleil» 12. *Mâh*: «lune» 13. *Tir*: «étoile de pluie» 14. *Gush*: «vache» 15. ***Day-be-Mihr***: «*Day*: un autre nom de Dieu + *Mihr*: *Mitra*, contrat» 16. *Mihr*: «contrat» 17. *Sorush*: «l'écoute, obéissance» 18. *Rashn*: «rectitude» 19. *Farvardin*: «l'âme céleste» 20. *Varahrâm*: «dieu qui abat l'obstacle, victoire» 21. *Râm*: «paix» 22. *Bâd*: «vent» 23. ***Day-be-Din***: «*Day*: un autre nom de Dieu + *Din*: conscience» 24. *Din*: «conscience» 25. *Ard*: «récompense» 26. *Ashtâd*: «rectitude» 27. *Âsmân*: «ciel» 28. *Zâmiâd*: «terre» 29. *Mântraspand*: «formule bénéfique» 30. *Anârâm*: «lumière sans fin».
7. Mary Boyce, *A persian stronghold of Zoroastranism*, 1989, pp.164-166 signale qu'en 1939 les Zoroastriens d'Iran acceptent avec beaucoup de résistance de changer le calendrier nommé *ghadim* "ancien" et d'utiliser le *jadid* "nouveau". Elle explique avec précision les polémiques qui ont vu le jour à cette époque. D'abord, les dates sont changées, mais les cérémonies ne sont pas déplacées. En conséquence, certains considèrent les deux calendriers pour les pratiques, notamment pour le Nouvel An. Les cérémonies étaient célébrées en suivant l'ancien calendrier, mais le Nouvel An était celui du nouveau calendrier. Aujourd'hui, l'ancien calendrier est pratiquement abandonné et toutes les cérémonies sont celles du nouveau calendrier.
8. *hamâ zur bien, hamâ zure hamâ ashu bien, hamâ zure vish kerfa bim.*
9. *hamâ zur bim*.
10. Le repas servi lors de ces cérémonies est fait de riz, d'œufs brouillés et d'œufs au plat, d'une sorte de ratatouille, de pain, du vin et du *sir-o-sodâb*, soupe préparée avec de l'ail et du *sodâb* (plante médicinale).
11. Jean Kellens, *La quatrième naissance de Zarathushtra,* 2007, p.132.
12. Traditionnellement, les nappes zoroastriennes sont posées sur le sol pour la présence du *Sepandârmazd Amshaspand*.



Quelques poèmes de Thierry Cabot

Thierry Cabot* est né le 30 mars 1958 à Toulouse. Sa passion pour les mots l'a poussé très tôt vers l'écriture poétique dans laquelle il a vu un moyen d'expression privilégié susceptible d'entrer en résonance avec les thèmes éternels qui forment la trame de notre "humaine condition". Paul Guth à qui, en 1982, il avait adressé quelques-uns des poèmes réunis dans cet ouvrage, lui avait, par retour de courrier, écrit avec plein d'enthousiasme: "*Vos poèmes sont très beaux. Ils sont soulevés d'un grand souffle qui vient du fond de l'âme. Vous avez le sens du rythme, de l'onde poétique. Vous avez l'ampleur, l'émotion, la majesté. Et parfois de splendides images surgies des abîmes.*"

L'AGE D'OR

Qui se souvient un peu dans le soleil enfui,
Des grands cieux tournoyant comme une âme légère
Et des chaudes amours à la couleur si chère,
Où l'éternité même, un instant, avait lui ?

Cet âge-là mêlait passion et bien-être ;
Le jour voluptueux chantait en séraphin ;
C'était parmi la joie un vertige sans fin
Peuplé de longs désirs jamais las de renaître.

Au comble de l'extase au beau rire de miel,
Chaque enfant tout pareil à quelque fol artiste,
Survolait, radieux, des marches d'améthyste
Sous le chevalet nu d'un grandiose arc-en-ciel.

Les vents clairs s'étoilaient de lunes magnifiques ;
L'aurore en se voilant s'enivrait de douceur ;
L'azur qui s'avançait avec des mains de sœur,
Se délectait pour nous d'incroyables musiques.

Puis, figure céleste aux charmes frémissants,
Le rêve sur nos jeux infinis et frivoles,
Ouvrait des chemins purs choyés par mille idoles,
Et réchauffait la vie en ses doigts caressants.

Cris

Ni sommeil, ni lutte ;
L'écroulement sourd
D'une vague hirsute
Dans les cris du jour.

Ni trêve, ni flamme ;
Le hurlement seul
D'une rouge lame
Sur un froid linceul.

Au fond du ciel vide,
Rien que la clameur
Follement avide
D'une aube qui meurt.

Stridente minute
Aux sanglots mêlés !
Rien… rien que la chute
De mes vœux fêlés.

* La *Revue de Téhéran* remercie l'auteur de lui avoir envoyé ses poèmes et autorisé à les publier.

Mon Panthéon poétique

François Villon

Du fond des temps, Villon, comme une pure cime ;
Foi sourde, chaude haleine au grand souffle attristé,
Prêtre de l'au-delà, voyou lâche et sublime
Terrifiant et sanglotant d'humanité.

Pierre de Ronsard

Sous ta plume, Ronsard, monte en un bleu sourire
Le suc des matins frais succulents de couleurs.
Dans l'orgueil de tes mots, une belle se mire
Et célèbre à la fois ton génie et ses fleurs.

Alfred de Vigny

Délicieux Vigny qui d'un vaste poème
Sut tisser la lumière à laquelle on rêva :
Silences murmurés, frisson d'écho suprême,
Prodiges soupirés à la lèvre d'Eva.

Victor Hugo

Ton sang herculéen fait trembler nos limites ;
Hugo, satan céleste, âme en deuil, pâtre nu,
Hugo, soleil énorme éclaboussé de mythes,
Qui sculpte l'innommable et cueille l'ingénu.

Gérard de Nerval

Des flots denses nimbés de magie et de moire
Polissent ta voix pleine aux suaves grandeurs.
Nerval, pionnier d'un monde entre songe et mémoire,
Dont nul n'a jusque-là retrouvé les splendeurs.

Charles Baudelaire

Au drapé de ton style orageux et solaire,
Tes cris ont la langueur des ciels qui se défont.
Avons-nous assez dit qu'en toi seul, Baudelaire,
Saigne le plus terrible et sourd le plus profond ?

Stéphane Mallarmé

L'énigme ciselée en des bijoux d'absence
Parachève ton sacre, ô lisse Mallarmé !
Blanc sortilège éclos d'un gouffre d'impuissance !
Tel est l'art pour lequel tu fus si bien armé.

Paul Verlaine

Salué par les dieux, tu fais couler, Verlaine,
Toute une aube perlante exquise à contre-jour.
Tes vers semblent jaillir d'un écheveau de laine
Pour chatouiller nos cœurs de friselis d'amour.

Arthur Rimbaud

Stupidement noyé sous de vilaines gloses,
Te revoilà giflant les scribes ennuyeux ;
Rimbaud qu'un feu vital agite au pouls des choses
Et dont le verbe court plus vite que nos yeux.

Guillaume Apollinaire

Apollinaire, toi ! le magique, le tendre
Chez qui flotte une plainte et pleurent des aveux ;
D'une eau fugace à Lou, combien l'on peut entendre
Une onde mélodique éternelle à nos vœux !

Paul Valéry

A quel chimiste aigu, plein de trouble finesse,
Doit-on ces joyaux clairs où se mêlent, si purs,
Des mots fluides et chauds élus pour leur jeunesse
Et l'adorable choc de pépites d'azurs ?

Henri Michaux

Michaux que tout excède et que rien ne censure ;
Métaphysique laboureur se flagellant ;
Héros teigneux pressé de fouiller sa blessure ;
Père d'un " Plume " idiot, lunaire et stimulant.

René Char

Tu fais gronder sans peine avec ta flèche ultime
Le scalpel de la foudre et le cri du chacal.
Icône fulgurant ! coup de poing dans l'abîme!
Char tellement fécond et si peu musical. ■





Une plante en quarantaine*

Bijan NADJDI
Traduit par
Arefeh HEDJAZI

Tâher avait beau réfléchir, il ne comprenait pas pourquoi l'homme vêtu de blanc voulait lui regarder la plante des pieds. Il enleva pudiquement ses chaussures et ses chaussettes et se souvint, en voyant les minces os de ses chevilles, des si nombreuses sangsues qui s'y agrippaient dans les champs d'olivier, et du sel dont il devait se frotter les chevilles pour qu'elles se détachent.

L'homme en blanc dit :

"Montre tes pieds… C'est ça… L'autre pied maintenant…. C'est bien… Maintenant, va te peser."

Tâher se dirigea vers la balance, ses pieds nus sur le plancher en bois nu de la chambre, et se dit: "Ce n'est pas du bois d'olivier."

Sur la balance, il regarda à ses pieds l'aiguille qui s'était arrêtée près du chiffre 49. Et cela signifiait que si Tâher n'était pas né, ou que s'il mourrait à l'instant et qu'on incinérait son corps, la terre tournerait 49 kilos plus légère, autour du soleil.

L'homme vêtu de blanc dit:

"Enlève ta chemise…Respire… plus vite…"

Il posait l'extrémité de son stéthoscope doux et froid sur la poitrine de Tâher et l'enlevait.

"Tourne-toi."

Tâher lui tourna le dos.

L'homme vêtu de blanc demanda:

"Qu'est-ce que c'est ?

-Quoi, monsieur?

-Sur ton dos, ça, qu'est- ce que c'est?

-Vous parlez du cadenas, monsieur?"

Il y avait, suspendu à l'épaule droite de Tâher, un petit cadenas. L'anneau du cadenas traversait la chair de l'épaule et se fermait sur le mécanisme en fonte.

L'homme vêtu de blanc dit doucement: "Mon Dieu…Comment est-ce possible?"

Et il toucha le cadenas. La douleur froide et supportable, bien connue de Tâher traversa la clavicule pour s'étendre tout le long du bras et du cou. Tâher perdait toujours la trace de cette douleur dans son corps. Du bois des arbres qui couvrait le sol, nulle odeur de feuille ne s'exhalait, de même qu'il ne s'éleva pas de plainte de la souffrance de Tâher.

Il était maigre, assez pour que l'homme en blanc, même éloigné du cadenas, puisse compter ses côtes. Tâher demanda:

"Je peux me rhabiller, monsieur?

-Arrête de m'appeler monsieur."

Il y avait derrière lui une fenêtre emplie

de la chaleur de l'été, que Tâher ne quitta pas un instant des yeux en se rechaussant. Il savait qu'une rue partait de sous cette fenêtre vers la place, qu'elle la contournait, et se traînant sur le sol, suivait le chemin des trottoirs jusqu'à atteindre enfin une gare routière pleine de monde. Là-bas, sûrement, un car rempli de voyageurs voulait s'en aller ver le nord, et pour cela, il était obligé de traverser les champs d'olivier, puis le pont, et s'arrêter dans l'obscurité ou la brume opaque qui tenaient le village de Tâher entre ses mains.

Les lumières du village étaient allumées.

La mère de Tâher, voyant les graines rouges, grandes comme des graines de millet, envahir tout entier le visage de son enfant, lui prépara sa couche dans la petite chambre et remplaça tous les rideaux par de grandes bandes de tissu rouge. Elle ne devait pas laisser n'importe qui voir Tâher. Elle plaça un grand bol d'eau, quarante petites soucoupes de riz et une assiette remplie d'œufs au-dessus de la tête de Tâher, et fit pendre de tous les murs des oignons retenus par des ficelles. Elle plaça même plusieurs oignons pelés sur les rebords des fenêtres et attendit que le père de Tâher rentrât, les bras pleins de l'odeur du pain. Elle prit le pain et dit à Mir Aghâ: "Il faut que tu te verses de l'eau dessus avant de monter.

-Que je me verse de l'eau dessus?

-Tâher a la rougeole, tu ne peux quand même pas entrer le voir sans ablutions.

-Qu'elle lui soit bénéfique, MârJân."

On appelait la mère de Tâher, Mâr Jân, et cela signifiait, dans ce village où poussait tant d'oliviers, qu'elle était une mère plus chérie que la terre et l'olivier.

" Je dois aller chercher le médecin, a-t-il mangé? demanda Mir Aghâ.

- Je lui avais préparé du jus de pastèque, mais il n'en a pas pris. Demain, je lui préparerai du jus de lentilles. "

Jusqu'à l'arrivée du médecin, la peau de Tâher ne cessa de se couvrir de graines rouges et boursouflées qui se rejoignaient et faisaient gonfler la peau comme des sangsues. Même quand Tâher fermait les yeux, une couleur rouge noircie lui remplissait la bouche, son souffle brûlant se renversait sur l'oreiller et quand il se retournait, le drap s'enroulait autour de lui. Le bol d'eau s'était renversé sur le tapis et une odeur de fil mouillé avait rempli la petite pièce. Tâher étendit la main pour attraper un coin de l'obscurité de la chambre et s'asseoir. La mèche de la lampe à pétrole était si courte qu'une ombre de mort avait rempli les recoins du plafond. Tâher vit un peu de la lumière de la lampe qui sortait de la pièce dans les jupes de sa mère. Mâr Jân emportait le miroir.

"Arrête de te gratter, Tâher."

Les cuisses de Tâher étaient couvertes de plaies et maintenant, il glissait ses ongles sur la peau de son ventre et de son cou. Il n'entendait plus rien et s'enfonçait dans un rêve empli de sang coagulé. Quand il se réveilla, il vit sa mère plier une feuille et l'enrouler autour de son bras en bougeant silencieusement les lèvres. Une odeur de rue sauvage brûlée l'entourait tout entier. Quand la lampe sortit de la pièce sur les mains de sa mère, il put voir le point rouge de la cigarette de son père dans l'obscurité. Et sentir la fraîcheur d'une main sur son propre front. Le médecin enleva sa main et dit:

" Il n'a pas la rougeole.

- Mais qu'est-ce que c'est alors?

- Psoriasis.

- Qu'est-ce que c'est?

- C'est le "Da-o-Ssadaf".

- Qu'est-ce que c'est? répéta Mir Aghâ.

- C'est comme des furoncles… C'est une sorte de maladie, la maladie de la peur…

- Il a peur? Mon Tâher? Mais de quoi?

- Je ne sais pas, nous avons tous peur, n'est-ce pas? Toi aussi, tu as peur, non?

- S'il arrivait quelque chose à mon Tâher…Oui, j'ai peur.

- Ecoute, Mir Aghâ, les gens ont peur de ce qu'ils connaissent, comme les couteaux, ou la solitude, ou alors des choses qu'ils ne connaissent pas du tout, comme l'obscurité, comme quant à chaque bruit, tu crois que l'on vient te chercher, comme la mort…Mais la peur de Tâher n'est pas de cette espèce, c'est le da-o-ssadaf, une peur héréditaire… C'est une peur qu'on reçoit des générations précédentes; imagine que ton arrière arrière arrière arrière grand-père soit un jour sorti de sa maison et qu'il ait vu qu'on avait fabriqué une tour avec les crânes et les ossements de ses voisins et des gens de son quartier….Que crois-tu qu'il ait fait? Il a appelé à l'aide? Pourquoi faire? Il s'est tué? Non, il a pâli et est allé vomir dans un coin, des larmes plein les yeux, sans savoir s'il pleurait parce qu'il vomissait ou pour la tour… Et quand il a eu un enfant, ce n'est pas seulement de sa beauté que l'enfant a hérité, il y a eu aussi la peur…Eh oui. C'est l'héritage, c'est dans le sang, d'une génération à une autre… Jusqu'à ce qu'il y ait un Tâher, qui veuille se cacher sous terre et qui gratte ses plaies… ses blessures de la peur…

- Et qu'est-ce qu'on doit faire?

- Rien, regarde-le. Assieds-toi et regarde-le."

Hors de la pièce, une nuit gonflée voulait se faufiler avec les pas de l'obscurité entre les intervalles trop peu rapprochés des lumières du village. Et Mâr Jân avait mis les chaussures du médecin en ordre sur la première marche de l'escalier qui menait à la terrasse. Avant de partir, le docteur dit:

"Essayez de ne pas pleurer devant le petit, Mir Aghâ. Vous aussi, madame.

- Mon enfant, docteur…., dit Mâr Jân."

Et elle ramena un pan de son voile sur son visage.

"Il ira mieux, ne vous inquiétez pas. Il ira mieux.", dit le docteur.

Mâr Jân rentra dans la cuisine et s'occupa l'esprit avec la cuisson des lentilles et le lent tour de la louche dans la marmite. Mir Aghâ, lui, raccompagna le médecin, une lampe à la main, jusqu'à la grande place du village. En rentrant, il savait que le bruit qui l'entourait n'était pas celui de la chute des olives sur le sol. Il déposa la lampe sur la terrasse et entra dans la petite pièce. L'une des jambes de Tâher sortait de sous le drap et ses mains s'ouvraient comme les pattes d'un poulet égorgé. Il frottait son visage contre le tapis rugueux et ses épaules tressautaient en cadence. Puis, il se retournait et offrait l'autre moitié de son visage au tapis…(Comme un poulain qui voudrait se gratter contre un tronc d'arbre.) La noirceur de ses pupilles tournaient exagérément vers le haut, comme s'il avait voulu se voir le front et les cheveux sans l'aide d'un miroir. Mir Aghâ écarta les rideaux rouges. Il se pencha hors de la fenêtre et se mit à crier: "Tu vois, il meurt… Tu vois, Dieu?"

De l'autre pièce, on entendit le reniflement de Mâr Jân contre son voile et sa voix qui disait: "Fais quelque chose, Mir Aghâ, va chercher Ghâderi, amène Ghâderi…"

Mir Aghâ écarta le drap qui recouvrait Tâher. Il sortit de la maison dès qu'il sentit l'odeur de la couche et de la bouche et du corps de Tâher. Il revint à la nuit tombée. Le tchador de Mâr Jân ne s'ouvrait que pour ses yeux. Il pleuvait. Les longs cheveux de Ghâderi coulaient sur sa poitrine et sur son dos…Les oignons étaient blets et un glaçon fondait sans bruit dans un verre, près du lit de Tâher.

Ghâderi s'assit. Il attrapa les bras de Tâher et le tira hors du lit jusqu'à sur ses genoux. Il enleva la chemise de l'enfant et demanda au père qu'on aille chercher des cendres. Mâr Jân était assise derrière la porte et son poing droit venait doucement frapper sa poitrine. Ghâderi ouvrit une épingle à nourrice et massa du doigt un endroit situé sous le sein de Tâher, puis y fit passer l'épingle qu'il

referma. Quelque chose de la taille d'une olive amère remplit la gorge de Mir Aghâ. Ghâderi dit: "Aide-moi."

Ils étendirent Tâher à plat ventre. Sur la terrasse, l'obscurité de la cour s'approchait jusqu'au bord des lampes, puis retournait dans la cour. Ghâderi se frottait les mains avec de la terre mêlée de cendres. Dans une autre chambre, le vent emportait les rideaux jusqu'à tout près des pleurs silencieux de Mâr Jân. Ghâderi prit une poignée de cendres. Puis appliqua la paume de ses deux mains sur les épaules de Tâher et les massa jusqu'à l'heure où le soleil se mit à blanchir la fenêtre. Maintenant, il pouvait tirer sur la peau de Tâher suffisamment pour y faire passer un long fil d'acier et dire à Mir Aghâ: "Passe-moi le cadenas."

Mir Aghâ lui donna le cadenas et regarda son anneau qui traversait lentement la peau de Tâher. Ghâderi appuya sur l'anneau et le cadenas se ferma avec un bruit sec, autour de deux ou trois gouttes de sang.

L'été suivant, Tâher ne se déshabilla pour aucune rivière. Il ne se mêla pas du jeu des enfants et chaque fois qu'il voulait oublier quelque chose, il courait s'enfermer dans la petite pièce pour regarder le cadenas à l'aide de deux miroirs.

" Parfois je le touchais, je jouais avec.

- Pourquoi faisais-tu cela? demanda l'homme en blanc.

- Parce qu'il était avec moi, comme mes os, comme le nom qu'on porte toujours…

- Tu n'as jamais essayé de l'ouvrir? Ghâderi ne vous avait pas donné la clé ou quelque chose pour l'ouvrir?

- Ce genre de personnes ne restent pas longtemps au même endroit, nous avons perdu sa trace, certains disaient qu'il est parti à Khorram Abâd… Un jour, mon père m'emmena aux bains et là-bas, le barbier enleva l'épingle mais dit que l'autre, le cadenas, devait rester tel quel. La blessure s'était cicatrisée autour.

- Nous te l'ouvrirons." dit l'homme en blanc.

On hospitalisa Tâher le même jour dans l'hôpital de la caserne. Les médecins, pour voir le cadenas, le dénudèrent comme un arbre en janvier. Le cadenas était l'unique feuille qui restait. Tâher avait collé ses mains en croix contre son ventre et ses cuisses et disait:

" Pour l'amour de Dieu, ne l'ouvrez pas, je peux faire mon service militaire avec le cadenas…"

On l'allongea de nouveau à plat ventre sur un lit d'opération. Cette fois-ci, l'on voulait juste arracher la dernière feuille d'un olivier. Tâher suppliait encore: "Pour l'amour de Dieu…", quand on lui fit une transfusion et qu'il se vit avec son cadenas à la main, tombé par terre sur la grande place du village, les gens lui jetant des pièces. C'était avec ce bruit de monnaie qui tombe, qui tombe, qui tombe, que Tâher perdit connaissance.

Le lendemain, une infirmière courait dans les couloirs de l'hôpital, bousculant sans s'excuser les grappes de gens éparpillés et entrait dans les différents services sans frapper, à la recherche de l'homme vêtu de blanc pour lui annoncer que l'on avait mis un grand panneau blanc sur la porte de la chambre de Tâher, sur laquelle était écrite: "Quarantaine".

■



* Nouvelle tirée du recueil "*Les panthères qui ont couru avec moi*"

L'envol de Pariâ

Soghrâ AGHA-AHMADI
Traduit par
Shahrzad MAKOUI

Le soleil ne s'était pas encore levé lorsque la fillette vint sur le balcon et s'assit sur un tabouret près du barreau. Elle plia ses doigts. Main entrouverte, nid confortable. Elle mit quelques grains de blé dans la paume de sa main qu'elle fit passer à travers les barreaux du garde-corps qui donnait sur la rue. Comme d'habitude, la femme avait laissé la garde de la fillette à la voisine d'en dessous et elle était partie travailler. Et comme d'habitude, la voisine était sortie avec d'autres voisines. Mais elle n'avait pas dit cela à la femme. Elle avait dit qu'elle allait acheter du pain *barbari*[1] bien chaud avant que le soleil ne se lève et qu'elle allait retourner à la maison et prendre le petit déjeuner avec la petite fille.

Et le soleil s'était levé. Cela faisait bien une heure que le soleil était là, remplissant le balcon et filtrant à travers les doigts de la fillette qui s'ouvraient de fatigue, s'étiraient, se relâchaient et gigotaient de nouveau. Ils se transformaient en personnages doués de vie: père, mère, sœur et frère, tous collés l'un à l'autre. La mère racontait une histoire pour la sœur et le frère. Elle cuisinait, elle disait des gros mots, grattait la tête de la sœur et lui faisait prendre son bain et le père jouait, plaisantait et ne disait pas de gros mots. Il donnait de l'argent à la sœur et au frère et jetait une poignée de blé sur le sol du balcon. La fillette empoignait la famille des doigts et la cognait contre le barreau avec colère. "Zut, les grains sont encore tombés". Et elle allait encore vers les sacs de blé. Cette fois, elle en prenait plus, et elle attendait. Elle attendit que le soleil se hisse du mur de la voisine en s'agrippant, qu'il arrive au toit et que la voisine revienne enfin avec deux barbaris froids. Elle déplia la nappe sans voir la fillette. Elle s'était cachée. Derrière le mur. La voisine regarda de ce côté et vit la main de la fillette dépassant des barreaux. Elle l'appela sans bouger: "Pariâ…. Pariâ!"

Le poing de la fillette s'ouvrit un moment. La famille se désagrégea. Le nid fut détruit et les blés tombèrent. La fillette cacha son nid sans blé dans le creux de ses reins et rentra. La voisine versait du thé. Il y avait aussi un bol de confiture de fraises et un morceau de beurre. Elle détacha les croûtes du pain. Elle fit rapidement des petites tartines, elle était pressée. "Je suis en retard, chérie, dépêche-toi. J'ai plein de choses à faire. Je n'ai pas préparé le déjeuner. ". Et elle prépara une dernière tartine. Les tartines se sont alignées sur la table. La fillette n'avait pas encore fini de mâcher la première. La voisine tordit ses mains et les pressa l'une contre l'autre. Elle mit un morceau de pain dans sa bouche et le mâcha. Puis, elle

compta les tartines. Il en restait encore cinq. Elle s'énerva. Elle se mit debout et dit à l'oreille de la fillette: "Je descends préparer le déjeuner. Finis ton petit déjeuner et va jouer dans ta chambre."

Elle courut et ferma la porte à clé derrière elle. La fillette sortit son nid du creux de ses reins. Elle colla les membres de la famille et les enfonça dans le bol de confiture. Puis elle les mit dans sa bouche et les suça.

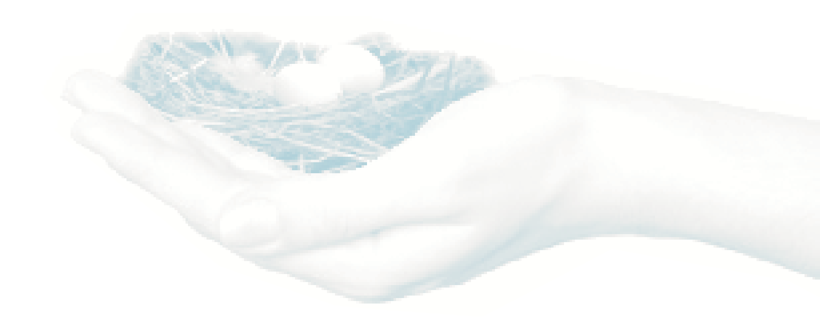
Elle avait encore les doigts dans la bouche lorsqu'un moineau vint se poser sur le garde-corps du balcon. La fillette, les doigts dans la bouche, courut vers le balcon. Le moineau s'envola. La fillette courut alors vers la salle de bains. Elle se lava les mains et retourna au balcon. Elle versa une petite poignée de graines dans sa paume ouverte et plia ses doigts. Poing entrouvert, nid confortable. Elle alla sur le balcon. Dans la rue, la voisine d'en dessous discourait au milieu d'un cercle formé par les autres voisines. La fillette mit le nid sur le barreau et son regard s'envola. Quelques moineaux se balançaient sur les fils. Les voisines se mirent tout à coup à rire. La voisine d'en dessous aussi. Un corbeau vint se percher sur le fil et fit fuir les moineaux dans le ciel. La fillette suivit leur trajet du regard et bâilla. Le soleil rétrécit dans son regard jusqu'à devenir un minuscule point qui disparut: tout devint blanc. Dans cette blancheur, quelques moineaux s'envolèrent et vinrent se poser sur le barreau. Dans leur bec, une brindille. Soudain, un moineau sauta dans le nid de la fillette, dans son poing à demi ouvert et s'y installa tranquillement. Les autres moineaux lui apportèrent leurs brindilles, le moineau dans le nid les arrangea avec soin et le contour d'un nid s'éleva. Le moineau remua dans le nid jusqu'à se qu'il trouve une position confortable. La main de la fillette, immobile, se remplit de fourmis, mais les membres de la famille ne bougèrent pas. Collés les uns aux autres, sans un mouvement, immobiles, ils s'étaient raidis.

Le moineau picora la paume de la fillette. Il la chatouillait. Elle eut envie de rire. Il picora plus fort. La fillette rit. Les moineaux s'assirent sur le barreau ensemble. Ils s'envolaient à tour de rôle sur le balcon et picoraient les grains tombés. Le moineau picora encore et la fillette rit de nouveau. Rire. Rire. La fillette rit dans son sommeil.

"Pariâ… Pariâ…"

Pariâ sursauta. Le moineau aussi. La femme se tenait au milieu de la porte du balcon, fatiguée, mince et regardait la fillette. La fillette bâilla et leva la tête de son bras. Elle promena un instant son regard sur le balcon, sur le barreau, mais il n'y avait aucun moineau. Elle voulut ouvrir son poing et son nid, lorsque la femme l'appela de nouveau: "Pariâ… Pariâ…" et elle lui fit signe de regarder sa main.

La fillette regarda son poing. Le moineau avait pondu cinq œufs dans son nid, dans son poing. ■



1. Barbari: sorte de pain de forme allongée



Journal de Téhéran
7 Farvardin 1318
28 Mars 1939

L'ART IRANIEN
L'art de la période achéménide

Conférence faite au Musée de Téhéran par Mr. le docteur Reza-zadeh Chafagh
Professeur à l'Université et membre de l'Académie Iranienne

(*Notes prises et traduites par* P. Behnam)

Je vais vous parler aujourd'hui des monuments de l'époque achéménide, non pas du point de vue de leur technique, mais du point de vue de la place qu'ils occupent dans l'histoire et la civilisation de notre pays. Je vais vous montrer des pierres qui parleront à vos âmes d'une civilisation qui a été la plus grande de son époque.

La civilisation veut dire au sens général du mot l'installation de l'homme dans la cité. Mais dans un sens plus spécial, elle veut dire la conquête de l'homme sur la nature. Avant qu'il ne soit installé, l'homme était soumis à la nature. La famine, l'abondance, la guerre, les saisons et les événements de différentes sortes l'obligeaient à émigrer d'un endroit à un autre et réglaient sa façon de vivre.

Du jour où il s'installa dans les villes, il secoua le joug des forces de la nature. On peut donc définir la civilisation de la façon suivante: la soumission de la nature à l'intelligence humaine.

Dans un autre sans, la civilisation a pour but d'atteindre la beauté. On distingue trois facultés principales dans l'âme humaine: l'intelligence, le sens pratique et le sens esthétique. La première de ces facultés est celle qui créé la science, la seconde nous donne les lois et la morale, la troisième produit les arts. On peut trouver la trace de ces trois facultés dans la civilisation antique de l'Iran. Les anciens iraniens cultivaient et appréciaient la science. La religion de nos ancêtres était, à part le judaïsme, la seule qui se rapprochât du monothéisme; ses préceptes moraux ont été la cause principale de la

grandeur des empires achéménide et sassanide. Cette religion est le reflet d'une pensée vive et d'une culture bien développée.

Du point de vue de l'art et de la beauté, les Iraniens se sont également placés au premier rang avec les grecs et les Egyptiens. Le nombre des productions artistiques de nos ancêtres a été sûrement très grand; elles ont pour la plupart disparu. […]

Sur l'ordre de notre Grand Souverain, le gouvernement a commencé ces derniers temps à restaurer nos monuments historiques et à veiller à leur conservation. C'est l'un des plus grand services rendus au relèvement de notre prestige national.

Le peu de monuments qui nous reste de l'époque achéménide est une preuve certaine du goût artistique de nos ancêtres. Je n'ai pas l'intention de vous énumérer ici tous les monuments de l'époque achéménide que nous possédons, ni de faire un inventaire des bas-reliefs de Persépolis. Je passerai devant vos yeux seulement quelques exemples, mais je vous montrerai comment les artistes iraniens ont pu donner une âme à ces blocs morts.

Le goût artistique est un privilège propre à certains peuples ou à certaines races de l'humanité. Les Iraniens étaient parmi ces privilégiés. Les faits historiques et les documents archéologiques nous prouvent que des peuples aryens, venant du nord et descendant par le couloir de la Caucasie vers 1500 avant J.C. se sont installés sur le plateau de l'Iran, notamment dans le nord-ouest et le sud-ouest.

Parmi ces peuples se trouvaient les "Mades" qui ont formé la "Madai" et les Perses qui se sont installés au sud de Madai en "Parsua". Jusqu'à ces derniers temps, nous avions l'habitude de prononcer le nom des souverains achéménides et des lieux géographiques de cette époque à la façon dont les auteurs grecs nous les faisaient connaître. Maintenant, la découverte de documents écrits de l'époque achéménide nous montre la prononciation exacte des mots. C'est de notre devoir de les prononcer maintenant en vrai persan et non en grec ou en latin. C'est ainsi qu'il faut appeler la capitale des "Mades", Hecmatane et non "Ecbatana". Il en est de même pour les enseignements historiques. Jusqu'ici nous possédions deux sortes d'enseignements: l'épopée nationale et les documents grecs. Notre épopée nationale est d'un grand secours pour éclaircir certains points de notre histoire, mais elle ne peut être utilisée comme document historique.

Quand aux documents grecs, ils ne constituent pour la plupart qu'un panégyrique à la gloire des Grecs et ayant servi à ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui "leur propagande". Nous devons, pour faire notre histoire, nous servir de documents authentiquement iraniens, tout en mettant à profit les deux premières sources pour éclaircir les points obscurs.

Pour l'histoire des Mades, nous n'avons pas actuellement d'autres ressources que de nous reporter aux auteurs grecs. Les renseignements fournis par ces derniers ne sont pas très abondants sur l'Empire des Mades. Ils nous font pourtant voir dans cet Empire éphémère un Etat bien organisé par un peuple très civilisé.

C'est ainsi que Polybe nous apprend l'existence à Hacmatana, d'un palais grandiose, unique à l'époque, composé de grandes salles aux colonnes nombreuses et ornées de reliefs en pierre d'une beauté extraordinaire. Le palais était entouré de tours et fortifications ayant servi à sa défense. Nous ne possédons pas encore beaucoup d'objets Mades mais des fouilles réalisées récemment à Hacmatana seront sûrement fructueuses au point de vue des renseignements qu'elles pourraient nous fournir sur ce peuple.

L'Empire Hakhamaniechi appelé par les

Européens "achéménide", succéda à celui des Mades. C'est l'apogée de l'art et de la civilisation iraniennes. Quatre vingt dix - neuf pour cent de ses traces ont disparu à la suite de guerres, des invasions et d'événements de différentes sortes. Les guerres terminées, ce sont des chercheurs de trésors ou des collectionneurs étrangers qui ont complété l'œuvre de dévastation.

Pourtant, ce qui nous reste de l'art de cette époque nous fait voir la grandeur de cette civilisation. Il a été découvert à Persépolis il y a quelques années 29 000 pièces de documents écrits en langue Azanite et vieux Perse. Ces documents sont en ce moment dans les mains de savants linguistes qui les étudient afin de découvrir la clef de leur lecture. Quand ils seront traduits, nous aurons probablement beaucoup plus de renseignements sur la civilisation de cette époque.

Les monuments qui nous restent de la période Achéménide sont de deux sortes:

l-les palais et habitations.

2- les tombes monumentales

Les palais se distinguant à leur tour en Apadana et en Tachara.

L'Apadana est le palais ou le souverain recevait. Le mot est probablement dérivé de Abada-ni". Tachara, qu'on peut rapprocher du mot actuel de Tedjir, est la demeure privée.

Ce qui restait de l'Apadana de Suse, où les souverains passaient les mois d'hiver, a été transporté au Musée du Louvre à Paris, où ils ont la place d'honneur dans le département oriental. Les fouilles se poursuivent en ce moment à Suse, cette vieille capitale Elamite où l'on a trouvé une civilisation remontant à plus de 3 000 ans avant J. C. Il ne faut pas croire que les monuments achéménides se réduisent à quelques constructions. Ce sont seulement ceux que le hasard a bien voulu nous laisser comme échantillon de cette civilisation. Tout le reste a disparu.

En général, les constructions de cette époque se composent d'un squelette en pierre et de matières de remplissage en briques cuites et crues. Ces derniers matériaux ont complètement disparu et c'est ce squelette en pierre qui se présente aujourd'hui à nos yeux, fier et majestueux, parmi les nombreuses ruines de Persépolis.

Avant Persépolis, les souverains achéménides ont fait des constructions à un endroit appelé Pasargade (aujourd'hui la plaine de Morghab) situé à 80 kilomètres au nord-est de Persépolis.

Ces constructions remontent aux environs de 559 avant J. C. Elles ne sont pas nombreuses, on peut compter parmi les plus importantes le tombeau de Kouroch le Grand, et une grande terrasse qui devait supporter un palais resté probablement inachevé. Une caractéristique de la construction de cette terrasse est que pour joindre les grandes masses de pierre taillée, on ne s'est servi d'aucune espèce de mortier, ni autre matière de jointure.

On a également trouvé à Persépolis un relief (en iranien "peykar", de même racine que picture) représentant un homme ailé accompagné de l'inscription suivante: "Je suis Kouroch Hakha-menchi". On pense que cette inscription culturelle a rapport à toute la construction et non pas à la figure représentée.

Pasargade est probablement un mot composé de "Parsa" et "Gada". Gada, actuellement prononcé "Gada" voulant dire capitale ou trône, Pasargade pourrait donc avoir le sens de "capitale de la Perse".

Persépolis est situé à 80 kilomètres environ au sud de Pasargade. C'est un endroit élevé et agréable pour l'habitation placé sur la rive droite du Polvar. Sur l'autre rive sont placées les ruines de Naghshé-Rostam et celles de Hadji-Abâd.

Persépolis est l'endroit qui contient le plus grand nombre de monuments achéménides.

C'est probablement son climat doux qui l'a fait choisir comme capitale de cette province.

Les parties les plus importantes de ces ruines sont:

1- Les escaliers qui conduisent au palais. Ils sont assez larges pour permettre à dix cavaliers de les monter de front. Le palais lui-même est placé sur une hauteur. Il s'appuie d'un côté à la colline sur laquelle il est posé et sur les trois autres côtés il est soutenu par des murs très épais en pierre contenant un noyau de matériaux de remplissage.

C'est seulement par les escaliers qu'on peut avoir accès au palais.

2- Les génies gardiens de la porte: ce sont des taureaux ailés placés de chaque côté de l'entrée de la porte. L'idée est prise chez les Assyriens, mais nous verrons que l'artiste iranien les a représentés d'une façon tout à fait différente, les a en quelque sorte humanisés.

3- Les fenêtres et le squelette de la construction. Un fait important dans la construction de ce palais est le choix des grands blocs, leur transport et la mise en place avec le peu de moyens qu'ils avaient en leur possession à cette époque. Ils ne se sont pas du tout servis de mortier pour joindre les morceaux de pierre, et ces derniers restent en place par la seule force mécanique et leur pesanteur.

Les lignes architecturale de ce palais sont composées uniquement de verticales et d'horizontales; le système de voûtement n'était, pas encore généralisé bien qu'il était déjà connu à cette époque. Le palais est composé principalement de portes d'entrée ou propylées, de chambres et de grandes salles. Ces dernières sont pourvues en général de grands portiques ou "levan", soutenus par de nombreuses colonnes où le souverain recevait en audience.

Parmi les constructions du palais de Persépolis se trouve la salle d'audience de Xerxès. Ce palais majestueux a été incendié par Alexandre qui dans un moment d'ivresse et sur la demande d'une courtisane athénienne prit une torche et mit le feu aux tentures de la grande salle où il donnait un festin. Ce geste fut imité par les assistants, puis par les soldats, et en un clin d'œil tout le palais se réduisit en cendres et seules les parties que nous voyons maintenant restèrent debout. On voit aujourd'hui les traces de cet incendie et des morceaux de poutre réduits en charbon, recueillis dans les fouilles, sont les témoins vivants de cet acte de barbarie.

Plus tard l'ambitieux conquérant, épris de cette belle civilisation, fût à son tour conquis. Il finit par préférer les Iraniens aux Grecs et considéra l'Iran comme sa seconde patrie. Il avait dans l'intention de fondre les civilisations grecque et iranienne en une seule et donner au monde la paix que seuls les souverains achéménides avaient jusqu'alors réussi à lui procurer. Malheureusement non seulement il ne pût réussir dans son dessein, mais il créa en plus une anarchie générale qui a bouleversé le monde pendant plus de trois siècles.

Les auteurs grecs ont appelé plus tard la grande capitale des Achéménides "Persépolis" (avec un "e" au lieu d'un "o") ce qui voudrait dire "la ville destinée à tomber en ruines". En réalité, cette ville fut appelée dès le commencement "Persopolis", ayant le sens de la "ville de Perse". Plus tard, elle fut connue sous le nom d'Estakhr.

Du grand palais de Suse il nous reste de belles briques émaillées représentant en grandeur naturelle des soldats de la garde du corps de Darius. Elles sont pour la plupart exposées au Musée du Louvre.

A Bissotoun, Darius le Grand s'est fait sculpter à flanc de rocher, en train de châtier les chefs des brigands insoumis qui troublaient la paix intérieure. On pense reconnaître parmi eux l'usurpateur Smerdis. Ce relief marque la fin des troubles causés

par l'absence de Cambyze et l'unification du pays par Darius 1er.

On voit souvent représenté, planant sur la tête du souverain, en signe de protection, le symbole de Dieu Ahuramazda. Cette représentation est d'influence égyptienne. Il faut penser que c'est un symbole et non la représentation de la divinité.

Un sujet que les Achéménides ont pris des Assyriens, mais qu'ils ont transformé selon leur goût consiste dans les taureaux ailés représentés à l'entrée des portes. Les Assyriens donnent en général cinq pattes à leurs taureaux afin de représenter le mouvement. L'artiste iranien a bien compris qu'il valait mieux imiter la nature et s'est libéré aisément des conventions. Il l'a représenté seulement avec quatre pattes. Malgré leur dimension, ces taureaux ont plus de liberté d'allure, moins de poids apparent que leurs congénères assyriens. Bref, ces taureaux paraissent plus vivants tout en restant aussi majestueux que leur prototype.

Un autre motif souvent représenté dans la sculpture achéménide est celui qui figure le roi sur son trône. C'est également un sujet d'inspiration assyrienne, mais ce qui est tout à fait nouveau est que le trône du roi est placé sur une grande estrade divisée en plusieurs étages. A chaque étage, des petits personnages debout, les bras levés, soutiennent la travée supérieure. Ces petits personnages symbolisent les nations de l'Empire et de ce fait le bas-relief acquiert une signification toute particulière; c'est une véritable apothéose du monarque.

Nous savons par les textes que les Iraniens étaient des archers très habiles. Ces archers sont représentés sur les murs et les escaliers du palais de Persépolis et sur celui de Suse. On y voit également des files de gardes du corps du souverain, composées de Mèdes et de Perses et des représentants de différents peuples soumis, apportant au souverain des présents. Les représentants de chaque peuple sont figurés avec leur costume spécial, leur caractéristique ethnique. Ces bas-reliefs nous font ainsi connaître les différentes nationalités de l'empire.

L'existence des tombes rupestres nous prouve qu'à partir de Darius, le mode d'exposer les morts dans les tours spéciales n'était pas nécessairement de règle. Les derniers rois achéménides ont tous possédé des tombeaux rupestres.

On a souvent dit que les Iraniens n'ont fait que continuer la tradition assyrienne et chaldéenne en ce qui concerne leur art et leur architecture. Il n'en est rien. Dans la construction achéménide, la colonne en pierre a pris une très grande importance. Nous ne connaissons pas en Assyrie des salles comparables aux apadana achéménides. Le rôle de ce nouvel élément prend une telle place dans l'architecture que l'aspect et les plans des constructions sont tout transformés par rapport à ceux des époques précédentes.

L'imitation dans l'art est de deux sortes: l'imitation aveugle et l'adaptation intelligente et éclairée. C'est dans le dernier sens qu'il faut employer le mot imitation quand on parle de l'imitation assyrienne ou chaldéenne. G. Rawlinson l'avait prophétisé avant que l'art achéménide soit tout à fait connu et exploré, et Clément Huart en parlant de l'art achéménide emploie l'expression d' "une imitation ingénieuse". On peut imiter quelqu'un ou quelque chose tout en y mettant la marque de sa propre personnalité. D'autre part, un grand nombre de monuments achéménides sont entièrement de création iranienne.

1- Le tombeau de Kourosh à Pasargade est un des monuments de ce genre.

2- Pour la première fois les Mèdes se libérèrent des conventions assyriennes, ils ont construit de grandes salles soutenues par de nombreuses colonnes.

3- Le palais de Persépolis a une noblesse et une grandeur qui étaient inconnues des

Assyriens. C'est un palais grandiose; un ordre parfait et une discipline intelligente se dégagent de son plan. Il n'y a pas de mouvements inutiles et sans proportions dans ses bas-reliefs. Son art est un art de cour. On voit sur la figure des soldats, représentés sur les bas-reliefs, une noblesse de caractère qui les distingue de ceux des soldats assyriens qui trahissent la férocité.

4- Les figures animales dans l'art assyrien ne jouent pas un rôle important, elles sont indépendantes de l'architecture. Dans l'art achéménide, au contraire, les animaux représentés font partie de l'architecture.

5- La façon, de représenter les plis des vêtements est un signe de progrès et d'originalité dans l'art des Achéménides. D'autre part, dans l'art de Persépolis, chaque peuple est représenté avec son propre costume, ses propres caractères ethniques. L'artiste assyrien au contraire ne distingue pas les nationalités, ce qui le conduit à une monotonie fatigante.

La disposition des escaliers à Persépolis est également une invention purement iranienne, de même que l'emploi des chapiteaux à têtes d'animaux. [...]

Il ne faut pas seulement que nous connaissions notre vraie histoire, mais il faut aussi que nous l'enseignions également à nos paysans, aux illettrés et à ceux qui pensent encore que le palais de Persépolis est fait par Djamshid qui a régné pendant plus de 1000 ans. Il faut aussi que nous nous efforcions par tous les moyens de conserver les monuments qui ont fait la gloire de nos ancêtres et qui portent encore la renommée de notre pays dans les coins les plus reculés du monde. Il faut que nous apprenions à nos paysans que ces monuments sont sacrés et qu'ils doivent par tous les moyens veiller à leur conservation.

Quand des fouilles scientifiques auront mis à jour, surtout dans la région de l'est (la Médie) et le nord-ouest (Bakhtar) des documents qui permettront d'éclaircir certains points encore obscurs de notre histoire, notre passé montrera avec plus d'éclat et de force que avons derrière nous une histoire et une civilisation qui datent depuis plus de 3000 ans et que depuis 3000 ans, ces terres nous appartiennent. [...] ■



Animal fantastique en brique émaillée ayant servi à la décoration du palais de Suse

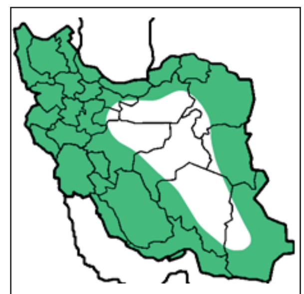
Mortéza JOHARI



Moutarde des champs

Nom scientifique: *Sinapis arvensis*
Nom persan: Khardel-e Biâbâni

La moutarde des champs est une plante herbacée et annuelle hispide d'une longueur de 10 à 50 cm. Sa tige est dure et rameuse. Ses feuilles sont relativement grandes et couvertes de poils rebroussés. Les fleurs jaunes doré aux sépales jaunâtres ont des pétales de 15 mm de long. La saison de floraison est de février à mai. Elle pousse dans les champs, en montagne et au bord des routes. On peut également la voir dans les sols calcaires ainsi que les lieux ombragés. Ses graines sont utilisées pour l'assaisonnement de certains plats. Elle est présente dans l'ensemble des provinces d'Iran, et plus particulièrement dans les provinces du Golestân, Mâzandârân, Guilân, Azerbaïdjân de l'est et de l'ouest, Qazvin, Hamadân, Lorestân, Kermânshâh, Kurdistân, Markazi, et du Khouzistân. ■



Hirondelle rustique

Nom scientifique: *Hirundo rustica*
Nom persan: Tcheltchéleh

Cette hirondelle se distingue par la couleur bleue noirâtre de son plumage et sa longue queue à deux branches, ainsi que par sa gorge et le haut de sa tête de couleur rouge ou marron. Elle mesure de 14 à 17 cm et pèse de 15 à 20 g. Lors de son vol, elle chasse souvent des insectes entre 7 à 8 m au-dessus de la surface de la terre ou des eaux, et n'hésite pas à s'approcher de l'homme. La femelle pond de 2 à 7 œufs, et les deux oiseaux male et femelle s'occupent ensemble des œufs et des poussins. Sa voix est harmonieuse et produit un son ressemblant à une sorte de "Witt-Witt" ou "Tsi-Wit". Cet oiseau se trouve plus particulièrement dans les lieux ouverts comme les champs mais également dans les régions habitables. L'hirondelle rustique se niche sous les plafonds et dans les crevasses des murs des maisons ou autres bâtiments, par exemple les bazars, mosquées, églises et même dans les chambres des maisons à proximité des hommes. Elle construit son nid avec de la boue et fait également partie des oiseaux migrateurs. Cet oiseau est tout particulièrement respecté et valorisé par les Iraniens, étant donné qu'elles annoncent la venue du printemps. On la trouve dans l'ensemble des régions iraniennes. ■





- Vous pouvez vous procurer la revue dans les principaux kiosques de votre ville ou chez les libraires d'Etelaat.
- En cas de non distribution chez votre marchand de journaux, contactez le bureau d'Etelaat de votre ville.
- Envoyez vos articles et vos textes par courrier électronique ou par la poste.
- Les opinions soutenues dans les articles ne sont pas nécessairement partagées par la revue.
- La Revue de Téhéran se réserve la liberté de choisir, de corriger et de réduire les textes reçus. De même, les textes reçus ne seront pas restitués aux auteurs.
- Toute citation reste autorisée avec notation des références.

- ماهنامه«رُوو دوتهران» در دکه‌های‌اصلی روزنامه فروشی و نیز در کتابفروشی های وابسته به موسسه اطلاعات توزیع می گردد.
- در صورت عدم ارسال مجله به دکه ی مورد مراجعه شما، با دفتر نمایندگی روزنامه اطلاعات در شهر خود تماس حاصل فرمایید.
- مقالات و مطالب خود را از طریق پست الکترونیکی یا پست عادی، حتی الامکان به صورت تایپ شده ارسال فرمایید.
- چاپ مقاله به معنای تایید محتوای آن نیست.
- « رُوو دو تهران » در گزینش، ویرایش و تلخیص مطالب دریافتی آزاد است. همچنین مطالب دریافتی برگردانده نمی‌شود.
- نقل مطالب این مجله با ذکر ماخذ آزاد است.

S'abonner hors de l'Iran

LA REVUE DE TEHERAN

Effectuez le virement bancaire depuis votre pays sur le compte indiqué ci-dessous, puis envoyez le bulletin d'abonnement dûment rempli, ou votre adresse complète sur papier libre, accompagné du récipissé de votre virement à l'adresse de la Revue.

(Merci d'écrire en lettres capitales)

NOM ____________ **PRENOM** ____________

NOM DE LA SOCIETE *(Facultatif)* ____________

ADRESSE ____________

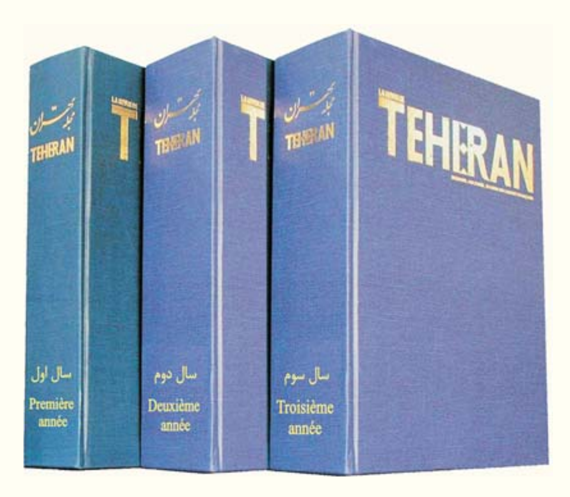
CODE POSTAL ____________ **VILLE/PAYS** ____________

TELEPHONE ____________ **E-MAIL** ____________

☐ **1 an** **50 Euros**

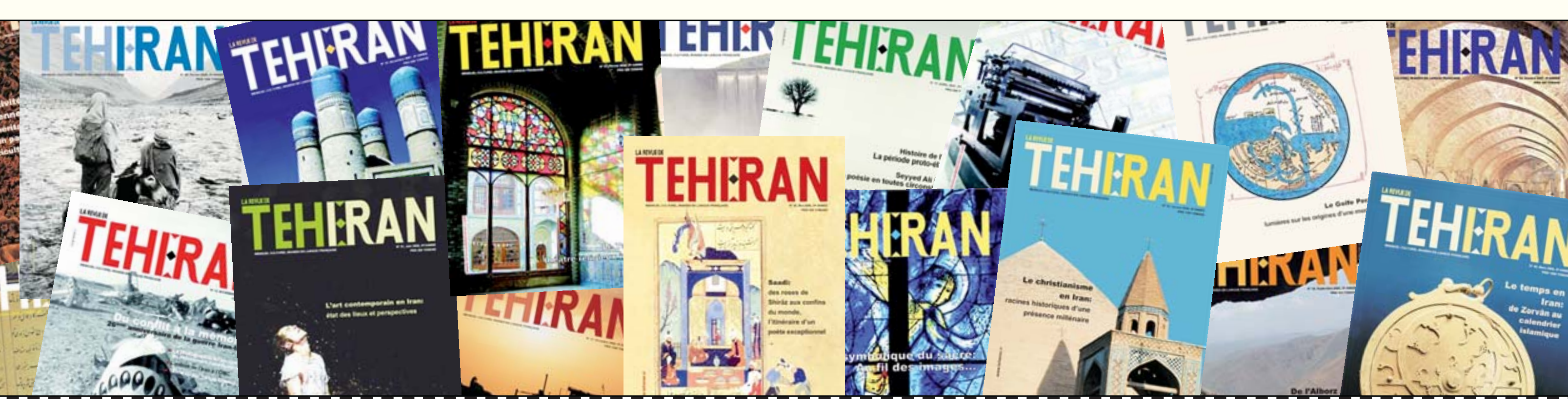
☐ **6 mois** **30 Euros**

- Effectuez votre virement sur le compte **SOCIETE GENERALE**
  N°: **00051827195**
  Banque:**30003**
  Guichet: **01475**
  CLE RIB: **43**
  Domiciliation: **NANTES LES ANGLAIS (01475)**
  Identification Internationale (IBAN)
  IBAN FR76 3000 3014 7500 0518 2719 543
  Identification internationale de la Banque (BIC): **SOGEFRPP**
- Envoyez une copie scannée de la preuve de virement à l'adresse e-mail de la Revue: **mail@teheran.ir**
- **Règlement possible en France et dans tous les pays du monde**



L'édition reliée des trente-six premiers numéros de la Revue de TEHERAN est désormais disponible en trois volumes pour la somme de 10 000 tomans l'unité au siège de la Revue ou au point de vente des éditions Ettela'at, situé à l'adresse suivante:
Avenue Enghelâb, en face de l'Université de Téhéran.

دوره‌های سال اول، دوم و سوم مجلهٔ تهران شامل
سی و شش شماره در سه مجلد عرضه می‌گردد.
علاقه‌مندان می‌توانند به دفتر مجله و یا به فروشگاه
انتشارات اطلاعات واقع در
خیابان انقلاب- روبروی دانشگاه تهران
مراجعه نمایند.



S'abonner en Iran

LA REVUE DE **TEHERAN**

فرم اشتراک ماهنامه "رُوو دو تهران"

- [ ] یک ساله ۱۸۰/۰۰۰ ریال
- [ ] شش ماهه ۹۰/۰۰۰ ریال
- [ ] **1 an 18 000 tomans**
- [ ] **6 mois 9 000 tomans**

Nom de la société (*Facultatif*) .... مؤسسه

Nom .... نام خانوادگی | Prénom .... نام

Adresse .... آدرس

Boîte postale .... صندوق پستی | Code postal .... کدپستی

E-mail .... پست الکترونیکی | Téléphone .... تلفن

اشتراک از ایران برای خارج کشور

- [ ] شش ماهه ۲۵۰/۰۰۰ ریال
- [ ] یک ساله ۵۰۰/۰۰۰ ریال

S'abonner d'Iran pour l'étranger

- [ ] **1 an 50 000 tomans**
- [ ] **6 mois 25 000 tomans**

Effectuez votre virement sur le compte :

Banque Tejarat
N°: **251005060** de la Banque Tejarat
Agence **Mirdamad-e Sharghi**, **Téhéran**,
Code de l'Agence : **351**
Au nom de **Mo'asese Ettelaat**

Vous pouvez effectuer le virement
dans l'ensemble des Banques Tejarat d'Iran.

حق اشتراک را به حساب جاری ۲۵۱۰۰۵۰۶۰ نزد **بانک تجارت**،
شعبه **میرداماد شرقی تهران، کد ۳۵۱**
(قابل پرداخت در کلیه شعب بانک تجارت)
به نام **موسسه اطلاعات** واریز،
و اصل فیش را به همراه فرم اشتراک به آدرس
تهران، خیابان میرداماد، خیابان نفت جنوبی، موسسه اطلاعات،
نشریه **Revue de Téhéran** ارسال نمایید.
تلفن امور مشترکین: ۲۹۹۹۳۴۷۲ - ۲۹۹۹۳۴۷۱

Merci ensuite de nous adresser la preuve de virement ainsi que vos nom et adresse à l'adresse suivante:
Presses Ettelaat, Av. Naft-e Jonoubi, Bd. Mirdamad, Téhéran.
Code Postal : 15 49 95 31 11
Pour signaler tout problème de réception : mail@teheran.ir

مجلهٔ تهران

صاحب امتیاز
مؤسسهٔ اطلاعات

مدیر مسئول
محمد جواد محمدی

سردبیر
املی نُوواِگلیز

دبیری تحریریه
عارفه حجازی
جمیله ضیاء

تحریریه
روح الله حسینی
اسفندیار اسفندی
بابک ارشادی
فرزانه پورمظاهری
افسانه پورمظاهری
سمیرا فخاریان
شکوفه اولیاء
هدی صدوق
آلیس بُمباردیه
مهناز رضائی
سعید کمالی دهقان

گزارشگر در فرانسه
میری فِررا
اِلودی برنارد

تصحیح
بئاتریس ترهارد

طراحی و صفحه آرایی
منیره برهانی

پایگاه اینترنتی
محمدامین یوسفی

نشانی: تهران، بلوار میرداماد،
خیابان نفت جنوبی،
مؤسسهٔ اطلاعات، اطلاعات فرانسه
کدپستی: ۱۵۴۹۹۵۳۱۱۱
تلفن: ۲۹۹۹۳۶۱۵
نمابر: ۲۲۲۲۳۴۰۴
نشانی الکترونیکی: **mail@teheran.ir**
تلفن آگهی ها: ۲۹۹۹۴۴۴۰
چاپ ایرانچاپ

Verso de la couverture:
Défilé de l’armée iranienne dans les années 1930.



شاپا: ۱۹۳۶-۲۰۰۸

ماهنامهٔ فرهنگ و اندیشه به زبان فرانسوی

شمارهٔ ۴۱، فروردین ۱۳۸۸، سال چهارم

قیمت: ۱۰۰۰ تومان

www.teheran.ir